

**E. MATHIS**

Lauréat de l'Académie Française

**NOUVEAUX**

# **CONTES LORRAINS**

*avec Illustrations*

**d'Albert OHL DES MARAIS**



1927

LIBRAIRIE DES HAUTES-VOSGES

AD. WEICK

SAINT-DIÉ (Vosges)



**E. MATHIS**

Lauréat de l'Académie Française

**NOUVEAUX**

**CONTES LORRAINS**

*avec Illustrations*

**d'Albert OHL DES MARAIS**

1927

LIBRAIRIE DES HAUTES-VOSGES

AD. WEICK

SAINT-DIÉ (Vosges)



## PRÉFACE

*J'eus en héritage un meix très étroit mais bien au soleil. L'âpre montanière qui rase les chaumes, secoue le manteau verdoyant des cimes, l'ardenne emplissant les basses sonores de souffles profonds, y roulaient ensemble leurs bruits infinis.*

*Ma bonne grand'mère y semait sans cesse, semait à main pleine, non point de ces fleurs brillantes qui orment le jardin des riches, mais d'humbles bouquets tels ceux qui, chez nous, poussent dru au sein humide des bôles et le long des rupts, au fond des hagsis et sur les fourrières. Mon meix prit ainsi l'aspect d'une friche, friche merveilleuse où mon enfance se délecta.*

*Un jour, au courtil, dont je moissonnais les bouquets charmants, vint une mégère aux traits décharnés, au regard sévère, qui m'interpella : « Je suis la Misère et tu m'appartiens ; à moi désormais il faut obéir. Cette pauvre vieille est folle qui jette dans un sol fécond des grains inutiles. Voici une bêche ; retourne ton meix et sème du blé ; sème un peu pour toi, beaucoup pour les autres ; l'œuvre est belle et saine ; d'ailleurs qu'elle soit ou non de ton goût, si tu veux manger, il faut t'y vouer tout entier ».*

*Je n'ai point lutté contre le destin ; quarante ans passés, du mieux que j'ai pu, j'ai, d'un cœur vaillant, labouré mon champ, étouffant les fleurs, semant le bon grain. Parfois, la récolte m'a donné des joies ; mais souvent aussi l'ivraie importune de l'ingratitude compliqua ma tâche, assombrit mes jours. Malgré tout, jamais la désespérance n'a pu pénétrer dans mon cœur.*

*Des temps sont venus où mes bras lassés se sont refusés aux moissons utiles. Je me suis assis au bout du sillon ; l'œuvre accomplie m'a doucement souri. J'avais mis en grange pour les mauvais jours ; autour de mon meix bien enclos de murs, derrière la porte maintenant fermée, vainement Misère s'en venait rôder. Je pouvais en paix laisser reposer mon sol et mes bras fatigués.*

*Mais sur cette terre que reprend la friche, pendant que mes yeux errent nonchalants, j'ai vu, ô merveille ! les touffes enfouies des bouquets anciens reprendre vigueur, les vieilles semences jetées par l'aïeule s'éveiller au souffle des printemps nouveaux. Les germes partout ont percé la glèbe ; ainsi qu'autrefois, les fleurs des fourrières et celles des bois ont couvert encore mon domaine étroit ; la moisson promise à l'enfant, moisson en vain étouffée, s'offre maintenant au vieillard.*

*Et j'ai, tout joyeux, repris ma faucille pour mettre en javelles ces fleurs sans valeur et pourtant sans prix. Devant l'étendue de l'œuvre nouvelle qui me sollicite, je te prie, ô Dieu ! qui m'as départi si peu de beaux jours, donne-moi le temps, laisse-moi la force de lier ma gerbe, une gerbe encore, tant que sur mon meix les bouquets rustiques des vieilles légendes, épuisant leur sève, livreront au vent l'enivrant parfum qu'exhalent leurs pâles corolles.*

E. MATHIS.



## JEAN MISÈRE

Un pauvre quôteur de pain, nommé Jean Misère, revenait d'une longue tournée. Par les trous de ses vêtements déchirés, on apercevait la peau bleuie et ses pieds nus crevassés et saignants sous la morsure des bises. Il était triste et las et il avait peine à arracher à la glaise ses gros sabots à courte gueule, bourrés de paille. C'est que la hotte qui se balançait sur son dos était vide et que la faim, le froid et les lamentations des siens l'attendaient au logis.

Tant de peine l'accablait qu'il ne lui sembla pas possible de supporter plus longtemps une telle existence. Un roure<sup>1</sup> étendait sur le chemin ses rameaux puissants comme pour une invitation pressante et malsaine. Il ne résista pas. Détachant l'une des bretelles de sa hotte, gardant l'autre à l'épaule, il grimpa à l'arbre et se pendit.

Un jeune diable, encore novice, justement passait par là. « Voilà, dit-il, un gibier d'enfer. Il n'est pas très gracieux, mais au moins je ne rentrerai pas bredouille. Ah ! mon gaillard, ton affaire est claire ! » et il l'emmena vers le manoir lointain et rutilant de Lucifer. En route, le pauvre Jean Misère, qui avait tant souffert du froid, s'effrayait presque à l'idée de l'inférieure chaudière. Mais son guide, qui était un bon diable, tâchait de le rassurer : « Oh ! tu sais, lui disait-il, on s'y habitue vite ; et tu seras avec des gens très bien, et, de toute éternité, tu ne manqueras de rien ».

C'était trop beau pour Jean Misère.

Le portier de l'enfer, un diable cornu et imposant, les reçut de la belle manière. S'adressant à son collègue : « Quelle recrue nous amènes-tu là ? Notre maison n'est pas un refuge de tire-laine et tu avais vraiment mieux à faire pour ta première sortie que de décrocher un misérable pendu. Lucifer n'a pas encore fait sa tournée, je ne lui dirai rien de ta sottise aventure. Retourne sur la terre et tâche d'être plus heureux. Ce n'est pas le long des chemins et dans les chaumières qu'il faut chercher les serviteurs du Maître, mais dans les palais des princes et les demeures des riches ». Et au pauvre Jean Misère qui, dans son attitude accoutumée, attendait la

---

1 NDLC : ?

main sur son bâton, la hotte au dos, soumis et résigné — Oust ! débarrasse notre parvis et vivement ! Ta seule présence pourrait déshonorer notre maison. Crois-tu qu'on entre ici comme dans un moulin ? Il faut être mieux vêtu et avoir d'autres mérites que les tiens. As-tu quelque beau crime, quelque méritoire fripouillerie, une noble scélératesse ou à défaut une absence complète de ce que les humains appellent scrupules, une vie de rapines et de débauches ou tout au moins une suffisante tartuferie à ton actif ?

— Hélas ! fut toute la réponse de Jean Misère.

— Alors, passe ton chemin ! Nous n'avons ici que des rois, des princes, bourreaux des peuples, des abbés mondains, de bons gros moines, des gens bien rentés, ayant vécu joyeux, des juges prévaricateurs, des notaires pince-maille et roublards, des avocats retors, des huissiers, des masses d'huissiers, des patrons exploiters, des marchands baptiseurs, des prêteurs à la petite semaine, toutes gens honorables ayant vécu des sueurs de tes pareils ; des grandes dames ayant mené belle vie ; enfin des bigotes, beaucoup de bigotes venimeuses, mais de commerce agréable. Quelques larbins de haut style, ayant l'art des petits profits, soubrettes avenantes et gouapeuses et quelques gouvernantes expertes en l'art de faire danser l'anse du panier, ont, par grâce spéciale, été admis pour le service de la maison. Peux-tu revendiquer quelques-uns de leurs mérites ?

— Hélas ! fut encore une fois la réponse de Jean Misère.

— Au large alors ! Porte ailleurs tes mérites, ta misère et tes poux ! »

Le pauvre diable s'en alla, de son pas chancelant. L'habitude des rebuffades l'avait trouvé tout disposé à digérer cet affront, et l'espérance invincible qu'il avait malgré tout apportée dans son bagage terrestre lui faisait croire pourtant à la fin prochaine de ses maux. Il alla donc frapper à la porte du Purgatoire. Un ange à l'épée flamboyante apparut.

« Que veux-tu ? dit-il à cet intrus.

— Une petite place, s'il vous plaît, M. l'Ange, pour me reposer des maux de la terre ».

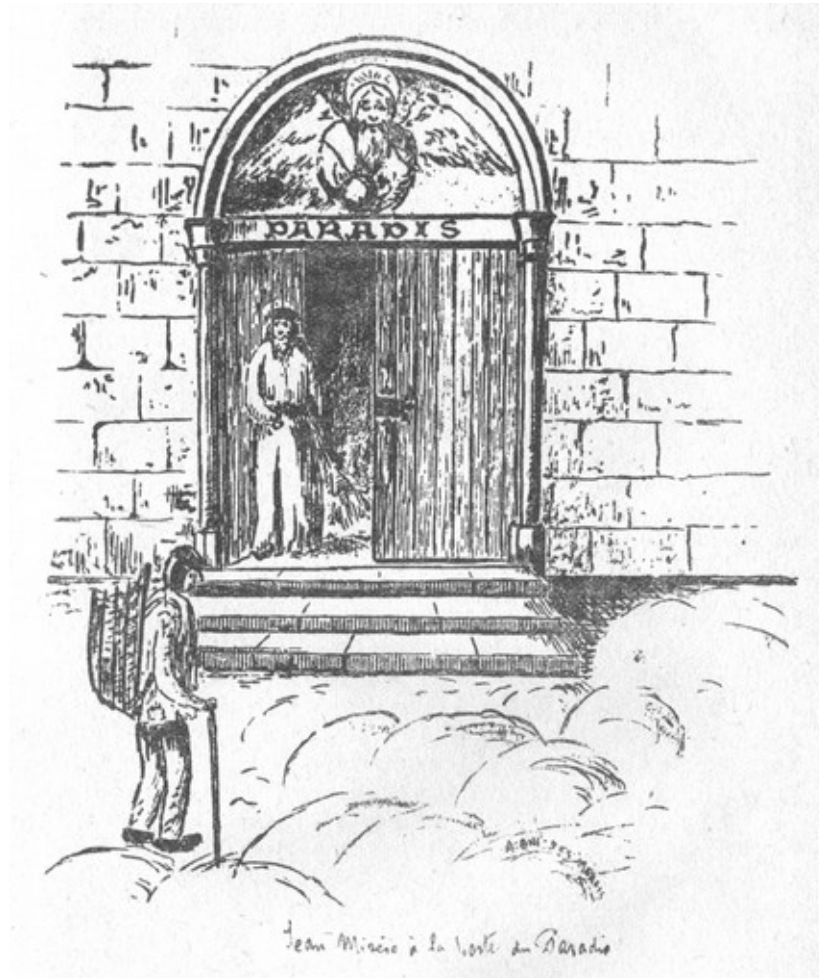


Le cerbère bienheureux, après l'avoir toisé avec une pitié méprisante, lui dit :

« Tu n'as guère l'aspect de nos clients ordinaires. Ignores-tu que nous ne recevons ici que les gens ayant laissé là-bas de quoi se faire dire des messes et se payer des prières mercenaires ? Ici on blanchit les âmes les plus noires avant de les admettre au Paradis, mais tu as dû apprendre sur la terre que tout se paie et que les mieux servis sont toujours les plus riches.

— Hélas ! repartit Jean Misère, je n'ai jamais eu seulement quatre sous en poche !

— Que veux-tu alors que nous fassions de toi ? Passe ton chemin et va-t'en au diable !



— Hélas ! j'en viens et il ne m'a pas voulu recevoir.

— Il est vrai qu'il est encore plus difficile que nous. Adresse-toi alors à saint Pierre, c'est un brave saint, bien que l'âge l'ait rendu un tantinet lunatique et grognon ».

Voilà donc mon Jean Misère déambulant par les sentiers célestes, avec sa hotte au dos, toujours résigné, mais envahi tout de même d'une vague inquiétude. Arrivé à la porte des sacrés pourpris, il frappa timidement.

Un pas traînant de pantoufles se fit entendre, une grosse clef grinça dans la serrure et saint Pierre parut en calotte, un plumeau à la main.

Jean Misère ôta son bonnet et, bien honnêtement, présenta sa requête. Il demandait une petite place pour y rester en paix et au chaud pendant l'éternité.

« Et tu penses, lui dit le céleste portier, te présenter en cet état devant le Père Éternel ? Tu aurais dû au moins faire avant ton départ un brin de toilette, te raser et te laver les mains. Saint Labre nous a fait un tort immense. La terre est pleine de tels galvaudeux qui se figurent que la crasse peut tenir lieu de mérites. Et quels sont les tiens ?

— Vénérable saint, j'ai peiné toute ma vie ; je n'ai jamais mangé à ma faim ; je n'ai bu que de l'eau ; jamais aucune joie humaine n'a dilaté mon cœur.

— En somme, tu manques d'habitude et tu as peu de dispositions pour goûter au bonheur des saints.

— Et puis, grand saint Pierre, repartit Jean Misère, qui sentait croître sérieusement son inquiétude, j'ai eu une belle-mère détestable, une femme exécrationnelle.

— Ça, c'est un mérite appréciable, mais il n'est pas tellement exceptionnel que tu puisses t'en prévaloir.

— Et puis, j'ai eu six enfants !

— Ah ! malheureux ! crois-tu que ce soit un mérite d'infliger la vie à des misérables qui n'auront comme toi pour vivre d'autres ressources que de courir les routes à la recherche d'une problématique pitance, et qui, une fois morts, ne sauront où se caser dans les enfers. Et ce n'est pas seulement une faute, mais une

folie que de se payer telle fantaisie. Si tu t'étais présenté avec ta séquelle de marmots à ma porte, je te l'aurais fermée au nez sans explications ; car la crise de logement a gagné le Paradis et on n'y aime pas les enfants qui font trop de bruit, cassent la tête au Père éternel et détériorent les lambris sacrés. Et puis, quelle idée as-tu eue d'apporter ta hotte ? Quelle réception escomptes-tu des phalanges bienheureuses lorsque tu te présenteras au milieu d'elles avec une telle horreur sur le dos ?

— Excusez-moi, mon bon saint Pierre, et daignez m'écouter encore un peu. Si j'ai pris ma hotte, c'est parce que j'ai entendu dire sur la terre que ceux qui l'avaient portée là-bas, seraient condamnés à la traîner également de toute éternité. S'il en est ainsi, croyez bien que je ne m'en plaindrai point ; j'en ai l'habitude et ne crains pas ma peine. Mais si cela doit me nuire, je ne demande pas mieux que de la laisser à la porte.

— Non, décidément, tu manques trop de tenue pour t'asseoir dignement au banquet des élus. Il nous faut ici des mains bien blanches que l'habitude des oraisons ait préservées des souillures et des déformations du travail et des âmes que le seul soin d'assurer leur salut ait détournées de toutes préoccupations étrangères à leur propre et précieuse personne. Les gens que n'ont point tracassés les soucis d'assurer le bonheur de leurs frères et les soins déprimants de la famille, ont ici droit de préséance. Mais il n'y a point de place pour les rêveurs de bonheur humain, les agités, les révoltés et pour tous ceux à qui les besoins de la vie ont fait une âme trop imprégnée de matérialité. Mon pauvre Jean Misère, tu me vois donc obligé de te fermer ma porte.

— Mon bon, mon pitoyable saint Pierre, je ne comprends guère ce que vous venez de me dire, car je ne suis qu'un pauvre homme ; et je n'ai pas eu le temps d'apprendre le latin, mais je n'ai jamais fait de mal à personne. Prenez pitié de moi, vous qui avez été aussi un pauvre sur la terre. Faites-moi une place, une toute petite place, où je me tiendrai bien tranquille et bien coi, un coin des pendus comme il y en a dans les cimetières de la terre.

— Tu viens de prononcer là un mot bien imprudent, car je m'aperçois que tu portes une cravate de chanvre. Comment ! tu as eu la lâcheté d'en finir ainsi d'un coup avec tes misères au lieu de

pourrir dans ton lit et d'affliger les autres de tes souffrances ? et tu penses entrer ici ? Non, non, ta place est au purgatoire si on veut bien t'y recevoir pour te décrasser, ou en enfer où tu pourras emporter ta hotte et trouver emploi.

— Mais j'en viens tout droit !

— Et on a refusé de t'admettre ?

— Parfaitement ! Où voulez-vous donc que j'aïlle, si vous aussi, le plus charitable des saints, refusez de me recevoir ? Laissez-moi au moins poser un instant la hotte dans votre loge ».

Saint Pierre, plus flatté du compliment et plus ému qu'il ne voulait le paraître, se grattait furieusement le menton, ce qui est, chez les bienheureux comme chez les humains, le signe évident d'une embarrassante perplexité. À la fin, il finit par dire :

« Tu ne peux même pas entrer dans ma loge, car je connais le stratagème pour y avoir été pris déjà. Une fois dedans, il n'y aurait plus moyen de te faire sortir. Mais, écoute, j'ai trouvé une solution qui, toute bâtarde qu'elle est, ne serait pas moins qualifiée de géniale par tous les diplomates de la terre. J'ajourne indéfiniment ou plutôt j'enterre la question. Tu vas retourner là-bas et tu y vivras éternellement. Tout changera : les empires, les religions, les civilisations et les mœurs ; les générations tomberont l'une sur l'autre, des étoiles naîtront et mourront dans le ciel ; toi seul, tant que la terre gardera un habitant, seras assuré de l'immortalité. Le Juif Errant depuis longtemps aura cessé de courir le monde ; les peuples en vain essaieront de te bannir à ton tour, et, toujours renaissant, tu reparâtras comme un compagnon inséparable de l'humanité. Va, prends ton sort en patience ; dès ce jour tu ne saurais plus mourir ».

Le pauvre Jean Misère, frappé par cette sentence comme d'un anathème, reprit tristement sa hotte et redescendit parmi les mortels. Et depuis il n'est point d'avatars qu'il n'ait consenti à subir pour dissimuler sa hotte malencontreuse et gênante comme une tare.

Le malheureux qui geint écroulé sur une marche d'église, l'infirmes qui agonise sur un lit d'hôpital, c'est Jean Misère. Les plaintes qui descendent des mansardes glaciales ou qui montent des

sous-sol obscurs et malsains viennent de Jean Misère. L'enfant abandonné au hasard de la rue, la fille qui se vend, le père qu'opprime l'alcoolisme, la mère qui se tue à la peine, c'est Jean Misère. L'esclave de la mine, le paria de l'usine, l'hôte sombre des prisons et des géhennes pénitentiaires, c'est Jean Misère. Sous l'habit noir et râpé du professeur, de l'écrivain et de l'artiste, sous l'uniforme brillant du rengagé, il se cache et se grime, le pauvre Jean Misère. Et la chair frissonnante que prend l'onde amère, la chair qui souffre, qui palpite et qui meurt sur les champs sanglants où les peuples vident leurs conflits, c'est Jean Misère, Jean Misère encore, Jean Misère toujours.





## MONTEGOUTTE

Au nombre des modestes chapelles que la piété de nos rudes ancêtres, en dépit même des défenses d'un clergé prudent, formaliste ou jaloux, a élevées sur les sommets ou dans les creux des monts de chez nous, il n'en est point que la légende ait ornée d'un charme plus mystérieux que celle de Montegoutte. C'est parce que cette légende a laissé en ma jeune imagination des traces profondes que maintes fois l'image en a été évoquée en mes récits.

L'humble oratoire se dissimule sous les sapins centenaires dont la verdure se tasse dans un vallonement creusé au flanc du Lange. C'est une humble bâtisse aux murs épais et couverte de bardeaux. Le toit s'allonge en auvent démesuré sous lequel une large porte à claire-voie laisse apparaître l'intérieur.

Une vierge noire y trônait autrefois sur un autel d'écorce. Des béquilles, des bâtons, d'humbles ex-voto pendaient à l'intérieur et témoignaient de la ferveur et du crédit dont elle jouissait auprès des bonnes gens de la montagne.

Deux fois par an, à la Fête-Dieu et à l'Assomption, des pèlerins nombreux s'y rendaient. Par les sentiers du bois, en longs détours, pour éviter les distractions profanes des installations foraines dressées sur la côte voisine, grand'mère nous y conduisait. Une foule de femmes et d'enfants emplissait le sanctuaire trop étroit et débordait sur l'alentour. Après de longs prosternements on se passait de mains en mains et on baisait dévotement la vierge noire. Ceux qui souffraient de la vue allaient ensuite se laver les yeux dans la fontaine voisine, ce qui ne manquait jamais, assurait-on, de leur procurer soulagement et même guérison. Puis les pèlerins faisaient le tour de la chapelle et, suivant un usage traditionnel et singulier, plantaient chacun dans les interstices du rude crépi une brindille de sapin en forme de croix.

C'est là qu'il me fut donné de voir de près l'étrange madone, et, bien que tout enfant, elle me fit une impression bizarre. Haute d'un pied, habillée ou plutôt fagotée en de multiples épaisseurs de dentelles, il n'apparaissait du corps que la tête, et de cette tête

couronnée de frisures en papier doré, que le visage. Et quel visage ! tout noir, taillé assez finement dans un bois inconnu de nos contrées et qui laissait sous les lèvres une impression de froid. Quant à l'expression, elle était, autant qu'il m'en souvient, indéfinissable. Rien du visage extatique de la Vierge berçant l'enfant divin ; aucune marque de l'angoisse qu'on est accoutumé de voir au front de la Mère aux sept douleurs, mais plutôt un air d'insensibilité, de placidité, qu'on serait tenté de qualifier animale en dépit du respect qu'impose le sujet, des yeux vagues au regard absent : une énigme.

À la lueur de la légende, cette énigme cesse d'être indéchiffrable. Oyez plutôt. À une époque indéterminée, de pauvres bûcherons, en aménageant la source voisine, furent tout surpris de déterrer une statue en bois que son séjour dans la terre marécageuse avait rendue toute noire. Qu'était-ce en réalité ? Sans doute une divinité du paganisme, oréade ou ondine, la déesse de la source où, les temps révolus, ses adorateurs ayant fui, elle était tombée déçue ou oubliée. Car, bien que le contraire soit admis généralement, il est certain que ce sont les Romains qui ont jeté les premières colonies dans nos vallées.

Ces habiles prospecteurs avaient-ils découvert de réelles qualités curatives à la source de Montegoutte ? ou bien, séduits par la beauté du site, avaient-ils été amenés à consacrer cette fontaine à l'une de leurs divinités ? La découverte en ces lieux de la statue noire tend, de cette hypothèse, à faire une quasi-certitude.

Mais les humbles qui, après des siècles d'enfouissement et d'oubli, ramenèrent la relique au jour, ne s'inquiétèrent point de déductions embarrassantes. Ils ne virent dans cette découverte qu'une intervention miraculeuse et la statue païenne devint la vierge noire. Une niche fut pratiquée dans le tronc d'un sapin où elle fut rétablie dans son rôle de protectrice bienfaitrice des eaux. Mais la brèche faite à l'arbre sanctuaire s'étant peu à peu refermée sous la montée des sèves, elle se trouva prisonnière en sa niche. Puis les grandes guerres étant survenues, le culte et l'existence de la vierge connurent de nouveau l'oubli.

Des siècles passèrent encore. Et un jour des bûcherons ayant abattu et fendu l'arbre, furent tout surpris de l'y retrouver



parfaitement conservée. Nouveau miracle ! Cette fois ce fut dans une modeste niche en planches, fermée d'une vitre et fixée au tronc d'un sapin que la statue prit place. Et les pèlerins, de nouveau, reprirent le chemin de Montegoutte. La réputation de la vierge grandit et l'affluence devint bientôt hors de proportion avec l'humilité de l'établissement. Piançot de Rougifaing, ému de la détresse où était laissée la vierge noire ou séduit par une pensée de lucre — sait-on jamais ? — se décida à lui bâtir une modeste chapelle où les fervents pourraient prier et déposer leur obole. Alors, à jours fixes, des pèlerinages s'organisèrent qui firent de ce coin de forêt, non seulement un lieu de sanctification, mais un but de promenade, un rendez-vous des habitants des cinq communes avoisinantes. Aujourd'hui, la mode est si bien lancée qu'on accourt à Montegoutte des plus lointaines limites du canton et même des cantons voisins.



Les mercantis ne pouvaient perdre si belle occasion : une vraie fête foraine avec bal et attractions de toutes sortes s'installe dans le voisinage et le bruit des orchestres détone singulièrement dans ce coin de forêt demeuré malgré tout agreste et ténébreux. À la longue, le pèlerinage est devenu secondaire ; la fête démarquée est devenue aujourd'hui la saint Boscu, sobriquet du premier cabaretier qui eut l'idée d'exploiter cette vogue. Car il faut bien le dire, les sentiments qui animent les jeunes gens des deux sexes qui se donnent rendez-vous sous les ombrages de Montegoutte n'ont plus rien d'orthodoxe.

Au début du mouvement, le curé de Saint-Léonard, sur la paroisse duquel se trouve l'ermitage, s'alarma à juste titre du scandale qui résultait de ces saturnales renouvelées. Il s'en vint donc, accompagné du maire, enlever la vierge noire et fit abattre la croix surmontant la chapelle. Mais, par un hasard extraordinaire que d'aucuns voulurent croire providentiel, le pasteur iconoclaste mourut subitement d'une insolation au retour de cette expédition. Aussi la madone miraculeuse regagna en hâte sa retraite des bois.

La guerre est venue : l'invasion a passé là ; la chapelle a été dévastée et la vierge noire a disparu. Si on la retrouve cette fois, il est probable que ce sera dans la collection d'antiquités d'un professeur huguenot de la docte et honnête Germanie.

L'oratoire a été nettoyé et restauré. Une vierge blanche a remplacé sur l'autel la vierge noire, mais je doute que les pèlerins, ou plutôt les visiteurs qui passent de plus en plus indifférents se soient aperçus de la substitution. Si quelques bonnes femmes viennent se laver encore les yeux à la fontaine après avoir égrené un chapelet, la masse a fini de croire à ses vertus miraculeuses. La porte de la chapelle ne s'ouvre même plus aux jours de fête. À l'intérieur, les ex-voto ont disparu ; disparues également les multiples croix de brindille à l'aide desquelles, à l'extérieur, les pèlerins marquaient leur passage. Les sots, en revanche, s'ingénient à trouver la meilleure place pour y graver leur nom et le laisser en admiration à la postérité. Ainsi marche le siècle. Ainsi, de plus en plus nombreuses, de moins en moins orthodoxes, se tiennent, sous l'égide de la vierge de Montegoutte, ces réunions qui font penser aux hommages qu'à la nature féconde, rendaient les premiers habitants des monts. Les dieux prennent leur revanche.



## LES RENARDS

J'étais né paresseux, et si le maître n'avait su me prendre, à l'élude, j'eusse préféré de beaucoup les longues flâneries le long des haies et dans les *bagis* avec trois ou quatre de mes camarades qui, lorsque le temps était favorable, ne résistaient pas au plaisir de faire le « renard ». Et les délices entrevues étaient, certes, bien capables d'ébranler les meilleures résolutions. Songez qu'ils avaient, dans la gorge du Costé, un énorme chêne creux où ils s'abritaient en cas de pluie ou de danger. Plus tard, quand la clientèle du chêne devint trop nombreuse, ils se bâtirent sous les grands arbres une baraque de branchages où ces Robinsons se donnaient dans l'air de la liberté, des festins de Sardanapale : carottes crues dérobées au potager voisin, fruits divers selon la saison et le hasard des maraudes. À la succulence du fruit défendu s'ajoutait l'attrait des parties interminables de boutons, de *chiques* et même de cartes. Enfin, la fête n'eût pas été complète sans la cigarette que ces Messieurs s'offraient aux dépens de la blague paternelle. Quand le tabac manquait, on recourait aux *ertzas*, fanes de pommes de terre ou feuilles de cerisier roulées dans un feuillet de catéchisme ou bourrées dans un vieux brûle-gueule suffisaient au besoin pour faire cracher et se procurer l'illusion d'être déjà des hommes. Ah ! qu'ils s'amusaient bien !

Malheureusement le bonheur des uns a toujours causé la jalousie des autres. Les propriétaires *razziés* s'en vinrent un jour mettre le désordre dans la cabane et troubler le doux sybaritisme de ses hôtes. Je ne sais même s'il n'y eut pas quelques oreilles tirées et maintes épaules pour pâtir durement. En tout cas, si le sang coula, l'histoire n'en fait point mention, nos héros n'en ayant tiré nul orgueil. Sans qu'il en coûtât rien à leur amour-propre, ils s'empressèrent de fuir vers des côtes plus hospitalières.

Ce fut loin de l'humaine foule, aux environs de la chapelle du Suisse, sur le sommet de la Roche, qu'ils transportèrent leurs pénates. Il y avait là, à cette époque, un vrai maquis formé de genêts et d'arbustes, qui semblait tout désigné pour donner asile à ces chevaliers errants. Mais il fallait vivre ; n'étant pas encore de taille

et, reconnaissons-le, d'humeur à détrousser les voyageurs, et comme les fruits manquaient à cette altitude, ce fut sur les champs de pommes de terre les plus voisins qu'ils se rabattirent. Cuites sous la cendre d'un grand feu allumé à même le sol, les patates fournissaient une *marande* délectable dont ils eussent été bien sots de se priver.

Mais le nouvel établissement, ainsi que l'ancien, eut à souffrir des incursions de l'ennemi. Cette fois, il se présenta sous l'image d'un képi sobrement galonné et d'un baudrier où luisait une plaque imposante. Une retraite précipitée, avec perte de sabots et de bonnets, sauva seule la colonie des pires destins.

Dès lors, ces persécutés et ces incompris errèrent un peu à l'aventure, promenant sur les chemins et dans les bois, comme des âmes en peine, leur fringale de liberté, souvent pourchassés à cause de quelque peccadille, quelquefois pris et durement rossés, mais toujours indomptés.

Le souvenir de quelques-unes de ces expéditions par les péripéties qui les traversèrent, mérite vraiment de passer à la postérité. Un jour notamment que, le pantalon retroussé jusqu'à l'aine, ils péchaient à la fourchette, le *gavâ*<sup>2</sup> dans la Meurthe, la vue de certain tricorne porta subitement la panique dans la troupe. Mettre le fleuve entre eux et le danger fut, pour eux, l'affaire-d'un instant. Mais la rive où il fallait aborder était tellement accidentée que, pour sortir de l'eau, ils durent avoir recours aux bras que leur tendait un aulne miséricordieux. Hélas ! l'arbre tutélaire ne put résister à l'assaut désespéré des fuyards ; une branche se rompit, entraînant trois des plus lourds dans l'onde fraîche d'une basse-fosse ; ils faillirent s'y noyer.

Ayant repris pied sur un gazon plus hospitalier, il leur fallut, sous le ciel inclément, procéder à une lessive sommaire et tordre leurs vêtements avant de pouvoir, sans risquer d'attirer l'attention, rentrer dans la société des civilisés. Si, à la suite de cet exploit, ils n'attrapèrent pas, au souffle de la galerne<sup>3</sup>, une maladie mortelle, c'est qu'il y avait pour eux des grâces d'état.

---

2 NDLC : Petit poisson du genre cotte, à grosse tête et à nageoires épineuses, comprenant une espèce d'eau douce, qui se cache dans les courants rapides et dont la chair est délicatement comestible.

3 NDLC : vent d'Ouest-Nord-Ouest.

À cette époque de ma vie d'écolier, le jeu des boutons faisait rage. Il consistait à chasser du doigt majeur, tendu sur le pouce comme un ressort, le bouton du partenaire vers un trou *ad hoc*, en proférant à chaque coup l'un des mots consacrés : *Bic, bac, chance, chouatte, è lè boratte*<sup>4</sup> ! Le jeu, c'est le cas de le dire, ne valait pas la chandelle. Pourtant la détresse où la déveine plongeait les perdants, suscitait parfois des déterminations héroïques. Tous les boutons du vêtement, voire même ceux de la chemise, étaient alors l'un après l'autre sacrifiés au démon du jeu. Seule ma pauvre mère, appelée dans la soirée à réparer le désastre, aurait pu dire quantes fois, mes bretelles n'adhérant plus au pantalon que par d'ingénieuses chevilles, j'avais pris une « culotte ».

Il existait aussi, pour les décavés, une mine où ils pouvaient, sans se livrer à telle extrémité, refaire leur provision. Mais c'était dans les prés lointains du Souche, là où les détritrus de chiffons provenant de la papeterie déposaient, en pourrissant, cette monnaie comme une bienfaisante allusion. Cette ressource n'était donc pas à la portée de tous. Seuls les *renards* disposaient du temps et de l'audace nécessaires pour aller se livrer à cette prospection.



Nos orpailleurs revenaient donc, un jour de pluie, de telle expédition, marchant pieds nus dans un sentier couvert de crasse de houille (voyez d'ici leurs pieds ! ), lorsque, vers Venchères, de magnifiques pièces de toile étendues en vue du blanchissage leur apparurent en un pré. Ils crurent naïvement à l'intervention d'une Providence pitoyable à leurs plantes. Et les voilà à la queue leu leu,

---

4 NDLC : Dame Jeanne ou bombonne. *è lè boratte* : dans la bombonne.

enfilant ces sentiers d'un nouveau genre. Mais à peine au bout, l'ennemi de nouveau, sous la figure d'un indigène et de sa femelle irrités, entra furieusement en scène. Et ils n'étaient pas seuls, hélas ! un roquet sanguinaire se jeta dans la bande. Échapper aux humains ne fut qu'un jeu, mais la bête avait quatre pattes et nos héros, même les plus agiles, n'en avaient que deux. Bref, il y eut des fonds de culotte endommagés et bien des mollets pâtirent, jusqu'au moment où la course ayant dispersé les poursuivants, nos Horaces purent se retourner et, à coups de pierres forcer à la retraite le Curiaque à quatre pattes.

Après des aventures pareilles, il y avait toujours quelques défections dans la troupe. Les moins braves et les plus malmenés, renonçant aux aventures, consentaient, pour un temps, à se ranger sous l'égide des lois, c'est-à-dire, dans le cas présent, à réintégrer l'école. Mais les intempéries de l'hiver commençant avaient surtout une influence néfaste sur les jeunes vocations. Seuls, les vieux chevaux de retour persistaient contre vents et marées, à tenir bien haut l'étendard de la révolte. Ils étaient trois surtout, dont les noms sont au bout de ma plume, mais que je me garderai de citer, ne voulant pas fournir à leurs enfants ou à leurs neveux des arguments pour justifier une conduite calquée sur de tels exemples.

Après avoir vainement tâté de leurs refuges habituels, tant dans le « cimetière des pendus » que sous certain aqueduc de la voie du chemin de fer, devenus à cause des bises<sup>5</sup> vraiment trop inhospitaliers, ils avaient enfin, à deux pas de l'école, trouvé un havre de grâce dans le clocher de l'église. La situation, dans cet observatoire élevé, présentait même certains avantages vraiment appréciables. On pouvait, de là, surveiller les allées et venues de ceux dont l'approche aurait pu constituer un danger. En outre on était bien placé pour se gausser des malheureux esclaves de l'école qui, pendant la récréation, au pied même de la tour, se livraient sous les yeux de leurs geôliers à leurs ébats étriqués. Enfin, les champs dépouillés ne fournissant plus de quoi manger, on pouvait, aux heures où s'ouvrait le *fourneau économique*<sup>6</sup>, descendre en catimini et se mêler innocemment aux brebis fidèles pour partager la provende.

---

5 NDLC : La *bise* est un vent froid de secteur Nord à Nord-Est.

6 NDLC : Repas chaud bon marché ou gratuit délivré par une association caritative.

Cependant, ils manquèrent de discrétion, et, tant y furent, comme dit le Bonhomme, qu'ils eurent un jour la désagréable surprise de voir monter vers eux les plus grands des esclaves, lancés par leurs maîtres pour les cueillir au gîte. Mais ceux-ci avaient compté sans le gibier. Quand ils arrivèrent à la dernière plate-forme, il avait disparu. Il fallut monter jusque dans la flèche pour en trouver trace. Là-haut, à la *chouette*, dans l'enchevêtrement des arbalétriers, ils virent nos *renards*, plus ou moins commodément installés, qui les narguaient. Quant à aller les cueillir et les faire descendre par menaces et fallacieuses promesses, il n'y fallait point songer. Les chasseurs en retraite, nos gens croyaient bien en avoir fini avec leurs traverses. Mais quand ils descendirent pour sortir, ils trouvèrent fermée la porte de la tour. Étant fertiles en expédients, ils s'en émurent à peine. Remontant jusqu'au réduit des cloches, ils sortirent par une baie, puis, hardiment s'aidant de la barre du paratonnerre, ils se laissèrent glisser le long du toit de l'église d'abord, puis du haut en bas de la grande muraille. Quand l'alarme fut donnée, ils avaient disparu dans l'ombre propice des tombeaux.

De telles prouesses finirent par émouvoir toutes les autorités ; parents, gardes champêtres, chiens de ferme même se liguèrent lâchement contre ces innocents précurseurs des adeptes de la doctrine : ni Dieu, ni maître ! Dès lors, la lutte présentant décidément trop d'aléas, le dernier carré se rendit, et l'on vit, un jour l'un, un jour l'autre, les *renards* les plus endurcis reprendre leurs places au fond de la classe avec, dans l'œil, la mélancolique nostalgie des libres horizons et des chaudes randonnées.

L'école était alors fréquentée si peu régulièrement par les enfants des écarts, que les maîtres, habitués à un tel état de choses, en avaient pris leur parti et s'intéressaient rarement du motif des absences. C'est ce qui permettait aux *renards* de goûter impunément aux douceurs de l'école buissonnière.

Quant aux parents des délinquants, ils étaient toujours les derniers avertis, car le camarade qui aurait eu la tentation de les dénoncer, se serait attiré maints désagréments qui l'engageaient à se tenir coi.

Il ne faut pas trop se hâter de blâmer une telle disposition d'esprit chez des enfants. Qui sait s'ils ne furent pas les derniers à

hériter de l'instinct d'indépendance que des siècles de vie libre à l'ombre de la forêt vosgienne avaient mis dans le sang de la race ? L'école, qui représentait l'influence du dehors, commençait à peine à imposer ses conceptions de soumission étroite à une morale sociale et à une loi unique, ayant pour but de supprimer les tendances particularistes et de créer une même mentalité chez tous les membres de la grande famille française. Rien d'étonnant à ce que, d'instinct, les moins imprégnés encore se soient hérissés sous la menace de son emprise. Et cela d'autant plus inévitablement que l'école ne disposait pas encore des méthodes intuitives et ne procédait pas avec la douceur dont s'inspire la pédagogie moderne.

Aujourd'hui que l'école a conquis les masses et apparaît de plus en plus comme une nécessité, l'instinct, au fur et à mesure que les générations se succèdent, perd de sa force. Aussi les renards à deux aussi bien qu'à quatre pattes, dans nos montagnes du moins, ne seront bientôt plus qu'un souvenir.

On serait peut-être tenté de croire aussi que de telles prémisses devaient faire mal augurer de l'avenir de ces révoltés. Je m'en voudrais de laisser telle impression dans l'esprit du lecteur. La plupart de mes héros, pris un à un, étaient de bons camarades, ni meilleurs naturellement, ni plus vicieux que les autres. À de rares exceptions, presque tous sont devenus, ainsi que je le disais, de bons pères de famille qui, par retour singulier, imposent avec rigueur à leurs descendants le respect d'une loi contre laquelle leur enfance s'est tant rebellée.





## LA LOUVIÈRE

Par une nuit froide et sans lune du mois de mars 1794, une ombre déambulait à travers l'ample forêt de sapins qui couvre les flancs de la montagne du Bonhomme. C'était un homme qui, venant du col, descendait la pente qui s'incline vers le vallon où le ruisseau de Scarupt a son origine. Le dégel avait suffisamment dégagé les chemins de la forêt pour qu'il fût permis d'y circuler.

Le voyageur, dans la force de l'âge, vêtu d'une longue houppelande, un bonnet de laine rabattu sur les oreilles, avançait précautionneux, tâtant le sol de son bâton de houx. Tantôt un caillou détaché roulait dans le ravin, tantôt une branche sèche craquait sous le soulier ferré. L'homme alors s'arrêtait, interrogeant ces échos des bois que le silence amplifie. Le bruit des eaux montait des ravines, l'ululement du grand-duc passait lointain sur les cimes ; et là-haut, dans la ténèbre que les panaches épais des sapins tendaient sur le ciel, la large haleine du vent d'ouest grondait comme les flots roulant sur les grèves. Nul autre bruit.

Point dérouté par ces voix profondes des forêts centenaires, auxquelles il était habitué, l'homme repartait pour recommencer un peu plus loin sa prospection des rumeurs de la nuit. On le sentait du pays, mais d'une classe plus élevée que le commun, des habitants.

Cependant, l'heure tarde, le soin qu'il mettait à dissimuler son passage, tout désignait un proscrit, un de ces suspects que la Révolution traquait sans merci. Au-dessus du Bouxerand, il s'engagea dans un chemin de chlitte entre deux fourrés épais. Tout à coup, devant lui, il aperçut ou plutôt il devina, avec ce sens particulier qu'ont les aveugles et ceux qui sont habitués à marcher dans l'obscurité, qu'un obstacle lui barrait la voie. Des pieds et du bâton il tâtait le sol, lorsque, subitement, celui-ci se déroba sous lui, il se sentit entraîné dans un trou profond. Il eut la sensation de heurter en tombant un corps mou qui lui glissa entre les jambes ; il entendit une sorte de grognement, une trappe sembla se fermer sur sa tête et il se trouva assis dans la terre meuble, au fond d'une nuit

opaque. La scène s'était déroulée avec une telle rapidité qu'il fut un moment avant de se rendre compte de ce qui lui arrivait. Il s'interrogeait encore lorsqu'il vit auprès de lui deux points phosphorescents luire dans l'obscurité, pendant qu'un souffle chaud lui arrivait sur les mains tendues en avant. Alors il comprit : il était tombé dans une *louvrière* ou fosse à loups et, circonstance aggravante, il n'était pas seul ; un de ces animaux s'y était laissé choir avant lui. La perspective peu réjouissante d'un tel tête à tête, lui fit esquisser un bond pour se relever. Mais un cri de douleur qu'il ne put réprimer s'échappa de sa gorge et il retomba au fond de la fosse. Dans sa chute il s'était cassé la jambe et il avait fallu l'ébranlement qu'il avait senti pour ne s'en être pas rendu compte tout d'abord. Qu'allait-il advenir de lui ?

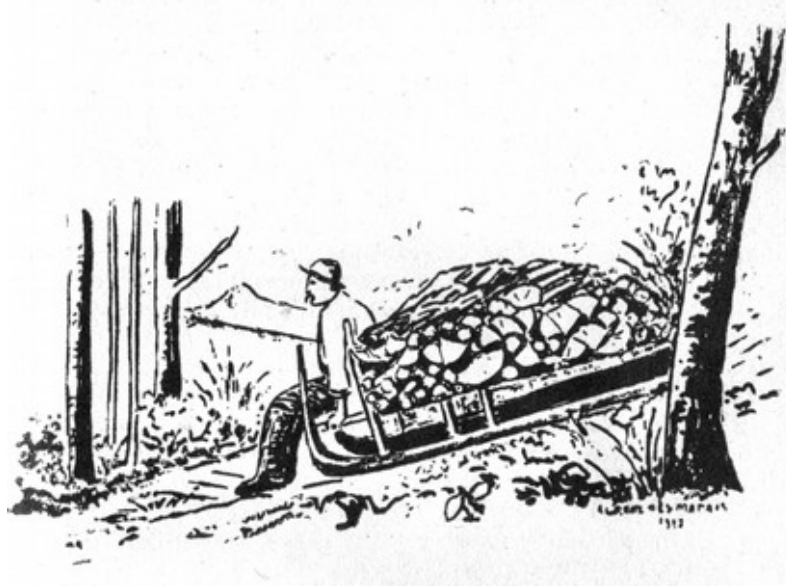
Le loup, heureusement, aussi terrifié que lui-même, semblait plutôt songer à sa propre sécurité que de nourrir des projets homicides. Mais cela durerait-il ? que pourrait alors, avec son seul bâton, un homme blessé contre un tel adversaire ? Et en admettant qu'il se tint tranquille, ne serait-ce pas pour tous deux la mort lente de faim, de douleur et de froid au fond de ce trou ténébreux ? À moins que le chasseur qui avait tendu ce piège ne vint assez tôt le délivrer, c'étaient les seules perspectives qui s'offrissent à sa pensée. Mais si le trappeur était un de ces fougueux jacobins si nombreux dans la vallée de Scarupt, il n'échappait aux bêtes que pour tomber aux mains de ses mortels ennemis. Et, dans l'obscurité malfaisante, il lui sembla déjà distinguer l'odieuse machine qui dressait sur la place de Mirecourt, ses deux bras sanglants et son triangle d'acier. Alors il eut un soupir résigné et murmura : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite ! »

Puis les minutes commencèrent à se tirer, longues comme des siècles, dans l'obscurité, pour ces deux êtres condamnés à rester ainsi vison-visu. Un *modus vivendi* semblait cependant s'être établi entre la bête et l'homme : celui-ci que sa jambe commençait à faire souffrir, se remuait parfois en gémissant, et, pour distraire sa pensée, il essayait de prier ; quant au loup, il ne trahissait sa présence que par les halètements angoissés de ses flancs.

Et la nuit lentement coulait, lorsqu'un événement inattendu vint redoubler encore les angoisses du prisonnier. Subitement, et

sans qu'aucun bruit eût trahi une présence insolite, le ciel de la fosse s'ouvrit et un nouveau loup y roula. Il tomba sur l'homme qu'il écrasa de son poids, se détendit comme un ressort et planta, dans un effort désespéré de défense, ses griffes et ses crocs à droite et à gauche.

Notre prisonnier, heureusement aplati la face contre la paroi terreuse, s'en tira avec un coup de griffe qui lui laboura le cuir chevelu et déchira son manteau.



Entre le premier occupant et le nouveau venu, il y eut, dans le premier émoi de cette chute, une prise de gueule violente mais de courte durée, avec hurlements et grognements dépourvus d'aménité. Mais quand celui-ci comprit qu'il était pris, toute sa fureur tomba et l'abattement des fauves prisonniers le jeta pantelant au fond de la fosse. Mais l'espace déjà si mesuré tout à l'heure devenait insuffisant pour contenir tant de victimes. L'homme avait beau se rencogner, il sentait un poil hérissé lui frôler les mains, sa jambe blessée qu'il tenait allongée, était prise sous le corps pesant d'un loup ; une haleine fétide lui passait sur le visage et cette puanteur particulière aux chiens mouillés, rendait dans cet espace étroit l'air irrespirable. Puis voici que ses commensaux paraissent, à certains reniflements, manifester des envies moins pacifiques. Le malheureux sent alors ses cheveux se hérissier ; le sang qui coule de sa blessure à la tête se répand sur ses épaules en filet tiède, lui descend dans la nuque. Et c'est l'odeur du sang chaud qui éveille

l'appétit féroce des loups et les excite au point de leur faire oublier leur situation. Va-t-il finir déchiqueté par les crocs des fauves ?

Non, plutôt n'importe quelle fin, plutôt la mort en plein jour avec la guillotine, que ce trépas horrible et ignominieux dans les ténèbres de la terre ! D'un effort désespéré, malgré la douleur atroce, il retire sa jambe, s'agrippe aux parois et parvient à se mettre debout sur un pied. Il lève les bras et tâte la trappe qui ferme le réduit. C'est une planche à bascule qui oscille sous son effort. Il parvient à saisir l'extrémité et l'amène à lui, découvrant l'ouverture. Une lueur douteuse d'aurore pénètre dans la fosse. Mais à cette perspective de liberté possible, les loups aussitôt debout, se ruent vers l'écartement, piétinant l'homme, le déchirant de leurs griffes. Il lâche la trappe qui bascule aussitôt et se referme. Un loup cependant a pu s'échapper; l'autre, après quelques sauts inutiles vers la voûte obscure, se tasse en grognant vers le fond de la fosse. Quant à l'homme, de plus en plus meurtri et douloureux, il gît anéanti à côté de la bête. Il croit sa fin venue et recommande déjà son âme à Dieu.

Mais par les interstices de la planche, le jour enfin, le jour qui chasse les cauchemars, pénètre lentement.

Le loup, qu'il aperçoit maintenant, devient de plus en plus inquiet, dressant l'oreille et renâclant. Enfin des pas se font entendre là-haut sur la sente. Le malheureux, repris à l'espoir, décidé à tout pour abrégier son supplice, se met à crier de toutes ses forces : « À moi, au secours ! »

La planche s'incline avec précaution et une voix murmure en patois : « N. de D. ! ïn homme das lè lovire ! quelle prise ! » Puis, comme s'il avait déjà reconnu la nature de ce nouveau gibier, le nouveau venu interroge en français : « Es-tu seul là-dedans ? »

— Non, il y a un loup !

— Un loup ! dans ce cas ne remue pas et tâche de protéger ta figure ».

La recommandation n'était pas inutile, car le fauve, flairant le danger, se livrait dans la fosse à des bonds désordonnés, piétinant le blessé. L'ouverture lentement s'élargissait ; la bête s'élança pour s'y couler ; un coup de feu retentit et elle retomba morte, inondant

l'homme de son sang. Alors la louvière s'ouvrit et le chasseur, un vigoureux paysan, y descendit.

Le loup rejeté de la fosse, il se pencha sur le malheureux, qu'un reste de volonté stimulé par l'espérance tenait encore en vie.

« Oh ! pauvre diable ! comme il t'a arrangé ! Mais quelle idée aussi de s'aventurer ainsi la nuit dans un bois où l'on peut faire tant de mauvaises rencontres, car, sans compter les louvières qu'on aperçoit bien de jour, mais qui, la nuit, s'ouvrent comme ça sous vos pieds sans crier gare, on peut se trouver museau à museau avec un de ces gaillards-là et les *couarails* qu'on a avec eux n'ont rien d'agréable, tu en sais quelque chose.

— Hélas !

— Mais qu'as-tu, voyons ? Ah ! une patte cassée, sans compter maintes écorniflures ; te voilà propre ! Commençons par te tirer de là. Je vais te passer cette corde-là sous les bras ; de là-haut je te tirerai ; toi, de ton côté, tu t'aideras de ton mieux ».

Ainsi fut fait. Mais quand l'homme enfin retiré de son trou se trouva gisant sur le sol, le paysan parut assez embarrassé :

« Maintenant que te voilà dehors, on ne peut te laisser-là. Voyons, d'où viens-tu ? où vas-tu ? quel est ton domicile ?

— Hélas ! je n'en ai point !

— Je m'en doutais bien ! Tu es un ci-devant, un suspect, car on ne se promène pas dans les bois à pareille heure quand on n'a pas à se cacher.

— C'est vrai ! je suis ce qu'on appelle un prêtre réfractaire !

— Diable ! ton affaire n'est pas belle ! une jambe cassée et se trouver sous le coup de la loi. Mais enfin, tu allais bien quelque part, il y a des gens prêts à te recevoir et je peux les prévenir. Ah ! je vois ce que c'est ! tu ne veux pas les dénoncer pour ne pas leur attirer d'histoires et tu préfères mourir là ou risquer la prison et le reste. Mais tu as tort, il faut sauver sa peau quand on peut ; et puis, tu sais, si je me flatte d'être un démocrate, un pur, je ne suis pas un traître et tu peux, en toute franchise, te confier à moi.

— J'allais à La Croix-aux-Mines !

— Ce n'est pas tout près et je ne vois guère la possibilité de t'y transporter dans l'état où tu es. La nuit c'est impossible à cause des mauvais chemins ; de jour, c'est plus dangereux encor, rapport aux curieux. Je ne peux pas cependant t'abandonner ainsi...

Écoute, j'ai une idée : je vais t'installer là, bien à l'abri, dans une enfonçure, puis je cours à la maison pour te rapporter ce qu'il faut afin de t'aider à passer la journée patiemment. Et cette nuit, car il ne faut éveiller la méfiance de personne, je reviens te chercher et je t'installe chez moi, si tu veux bien accepter l'hospitalité d'un sans-culotte. Tu seras aussi bien soigné que possible et, si tu suis mes conseils et si tu es prudent, personne, je t'assure, ne viendra te chercher là. Une fois guéri, tu seras libre d'aller.

— J'ai confiance en vous. Faites ce que vous voudrez ; j'accepte d'avance de me soumettre à tout ce que vous exigerez de moi. Malheureusement, il m'est impossible de vous témoigner autrement ma reconnaissance ; je ne puis que prier Dieu de vous récompenser comme vous le méritez.

— Ta ta ta ! c'est des mots, tout ça. Si tu étais en bonne santé, je t'arrêteraï peut-être ; mais tu es blessé et sans défense, tu es un homme, nous sommes frères ; je te dois aide et protection, je ne connais que ça. Et puis, n'est-ce pas, nous avons mieux à faire en ce moment que de discuter de ces affaires-là. Tu souffres trop et tu as trop besoin de soins pour perdre un moment. Cramponne-toi à mes épaules, je vais te garer à remotis<sup>7</sup> ».

Disant cela, notre sans-culotte écarte les émondes<sup>8</sup> qui barraient la cavée<sup>9</sup>, puis s'accroupit, charge le prêtre sur son dos, et, avec mille précautions, s'enfonce dans le fourré. Après l'avoir couché sur la mousse au plus épais des écrues<sup>10</sup>, il s'éloigne non sans recommander la patience au malheureux blessé ! Pendant une heure, celui-ci, livré à toutes les affres de la douleur, se sentit assailli par la crainte d'être abandonné et condamné à périr là sans secours. Mais il se reprocha cette faiblesse comme une faute, quand il vit revenir son sauveur chargé d'un sac.

---

7 NDLC : À l'écart.

8 NDLC : Branches coupées d'un arbre émondé

9 NDLC : Chemin creux.

10 NDLC : Zone forestière non nettoyée.

— Ah ! dit celui-ci, ça en a fait une affaire quand les voisins m'ont vu ramener un loup sur mes épaules ! il est pendu dans ma grange et ils sont encore tous à l'admirer.

C'est la Noire, une louve qui a fait une portée au cours de l'année et qui l'a nourrie à nos dépens. À moi, elle m'a coûté une chèvre, un chien et je ne sais combien de poules, sans compter le chat que j'ai tué pour servir d'amorce sur la louvière. On a détruit sa nitée à coups de fusil, car depuis la fuite des ci-devant, on a enfin le droit de défendre son bien contre tous les maraudeurs à poil et à plume. La femelle avait toujours pu échapper. Il ne reste plus que le Gris, le mâle, qui a son liteau par devers le Rosberg ; on finira bien par le prendre.

— Je crains bien que par ma faute il n'ait fui pour toujours car, lui aussi, est tombé dans la louvière et c'est moi qui, essayant d'en sortir, lui ait ouvert la porte.

— Voilà donc pourquoi il y avait des *griffiesses*<sup>11</sup> au bord du trou ! Il y a des chances, en effet, qu'on ne le revoie plus. Ces bêtes-là sont trop méfiantes pour se laisser prendre une seconde fois et il est probable qu'il abandonnera le pays. Bon débarras ! Mais c'est tout de même dommage à cause de la peau.

J'ai eu du mal, vous pensez bien, de me défaire des gens qui ont envahi ma grange. J'ai prétexté une réparation urgente à la fosse. Alors il s'est présenté une autre difficulté : tous voulaient m'accompagner, et c'est en cachette que j'ai filé avec mon sac. Pourvu, maintenant, qu'ils n'aient pas l'idée de monter jusqu'ici nous sommes encore assez près de la louvière pour que cette fantaisie risque de nous gêner. »

Disant cela, le brave homme avait tiré de son sac quantité de choses qu'il employait à mesure tout en monologuant :

« Voici une planchette sur laquelle nous allons étendre et fixer votre jambe. Ça vous fera mal, mais c'est nécessaire. Le malheur est moins grand que je ne l'avais cru : le petit os seul est cassé. Nous allons bander cela pour le maintenir en place en attendant qu'un plus malin que moi vous le remette. Je vais laisser près de vous une cruche d'eau, car vous ne tarderez pas à avoir de la fièvre, et puis il

---

11 NDLC : Griffures.

faudra de temps à autre mouiller vos compresses pour empêcher l'enflure de monter. Maintenant je vais laver *comme il faut* vos éraflures. Ces vilaines bêtes-là ont de sales pattes et les blessures qu'elles font sont toujours dangereuses. Ça pique un peu parce que c'est de l'eau salée ; il n'y a rien de meilleur pour nettoyer une plaie et arrêter le sang. Là, maintenant nous allons vous nouer une fanchon pour maintenir vos bandes. Vous pourrez ainsi attendre plus facilement la nuit. Voici du pain noir et du fromage pour vous restaurer, c'est tout ce qu'il y avait à la maison. La femme aurait pu vous faire une *vante*<sup>12</sup>, mais le temps pressait. Nous n'avons pas de vin, mais il y a du *brandoin*<sup>13</sup> d'Allemagne dans cette roquille, une goutte de temps à autre vous redonnera du cœur. La journée va vous paraître un peu longue, mais elle promet d'être belle ; si vous avez froid, voici une couverture pour vous protéger. Enfin, pour vous aider un tantet à vous désennuyer, vous autres gens dévots, vous avez toujours ceci ».

Ce disant, sans d'ailleurs y mettre malice, le paysan désignait l'eucologe<sup>14</sup> qui venait de glisser de la poche de l'abbé.

— Maintenant ajouta-t-il, quand il eut fini de tout disposer autour du blessé, ayez patience, beaucoup de patience ; ne vous alarmez pas si je viens vous chercher assez tard ; c'est nécessaire pour éviter les rencontres désagréables. En attendant vous n'avez rien à redouter ; si vous ne bougez pas, personne ne peut vous découvrir ici ; quant aux loups, en admettant qu'il en reste, ils ne voyagent que la nuit. Courage encore une fois, et à ce soir !

— Voulez-vous, mon ami, me faire un grand plaisir ? Laissez-moi vous serrer la main.

— C'est facile !

Et le prêtre, ému, étreignit la main calleuse et ferme qu'on lui tendait.

L'autre, plus touché qu'il ne voulait le paraître, restait là cherchant ce qu'il pourrait bien dire encore pour donner confiance au malheureux que le sort livrait à sa discrétion. Ne trouvant rien, il s'éloigna et le bruit de ses pas s'éteignit dans les fourrés.

---

12 NDLC : ?

13 NDLC : Ou *brandvin* : Eau-de-vie de vin.

14 NDLC : Livre liturgique.



Claude Barthélémy était un paysan à l'aspect dur et froid qu'accentuaient encore des particularités de physionomie : un teint aduste<sup>15</sup>, une figure anguleuse et sèche que coupait une longue moustache ; des yeux brillants dont les sourcils broussailleux étaient réunis par une taroupe<sup>16</sup> fournie. Mais, comme nous l'avons vu, sous cette rude enveloppe battait un cœur d'or, un amour profond du prochain. Et c'étaient précisément ces dispositions généreuses qui, dès la première heure, avaient fait de lui un adepte enthousiaste de cette Révolution qui plaçait au degré supérieur de son idéal la fraternité entre les hommes.

Les chemins sanglants par lesquels elle y marchait ne pouvaient effrayer ni étonner ce paysan de France dont les ancêtres, depuis tant de siècles, subissaient les abus d'un régime dur et despotique. Comment ce peuple pouvait-il montrer une pitié à laquelle on ne l'avait pas habitué et employer d'autres moyens que ceux qu'il avait connus ?

N'étant pas assez instruit pour raisonner ces sentiments, il les subissait sans révolte. Et il trouvait tout naturel d'aider, par tous les moyens en son pouvoir, les efforts de cette Révolution qui, des esclaves d'hier, faisait les maîtres du jour. Son fils unique s'était engagé comme volontaire pour défendre la jeune liberté. Lui était caporal de la garde nationale de Fraize. Et ses discours enflammés n'avaient pas peu contribué à faire de tous ses concitoyens de Scarupt, des sans-culottes dont la réputation de civisme exalté les faisaient craindre, ainsi que nous l'avons vu, de ceux qui ne professaient qu'un amour modéré pour les idées du jour. Animé de telles dispositions, n'allait-il pas livrer à la rigueur des lois le proscrit qu'il tenait en son pouvoir ? C'était logique sans doute ; mais le cœur humain a des inconséquences qui défient la logique.

Claude, ainsi qu'il l'avait déclaré, n'était pas un traître. Or, être un traître, c'est, pour le montagnard vosgien, dénoncer son prochain, fût-il coupable, à la justice ; c'est livrer son ennemi sans défense. À plus forte raison, quand ce manquement aux règles de l'honneur s'exerce aux dépens d'un hôte, nulle circonstance atténuante ne peut être invoquée. Si dernièrement encore, le fameux Zinzin a pu tenir si longtemps la campagne, s'il a trouvé dans toutes

---

15 NDLC : Qui est comme brûlé.

16 NDLC : Touffe de poils poussant entre les sourcils.

les fermes où il s'est présenté, aide et protection, si aucun de ceux — et ils étaient nombreux — qui connaissaient son refuge ne l'a dénoncé, il ne faut voir dans cette disposition d'esprit, ni crainte de représailles, ni complicité morale, mais une manifestation d'un sentiment qui s'impose aux âmes les plus frustes. Il ne peut en être autrement si l'on considère que ce sentiment est né d'un besoin. Autrefois, en effet, les malheureux prolétaires livrés sans recours à la merci des puissances ne pouvaient trouver de refuge et de défense que dans une étroite solidarité. C'est cette horreur des basses dénonciations, transmise par atavisme à leurs descendants, qui a permis, durant les plus mauvais jours de la Terreur, à tant de prêtres réfractaires de vivre et de continuer leur ministère dans nos régions montagneuses. Quand, à leur corps défendant, les autorités ont sévi, leurs victimes ne pouvaient attribuer souvent qu'à leur propre imprudence les désagréments dont elles étaient victimes.

Tout ceci explique pourquoi Claude, le farouche sans-culotte, se sentait à l'aise dans le rôle charitable que le hasard lui attribuait. Le soin qu'il mettait à agir discrètement lui était dicté sans doute par le souci de ne pas se compromettre et ne de pas rendre publique une opposition aussi flagrante entre ses idées et ses actes, mais surtout par l'intérêt de son protégé.

Par un sentiment de délicatesse inné, il avait même cessé de tutoyer le prêtre pour ne pas froisser sa sensibilité d'homme bien élevé.

Si la journée parut longue au pauvre solitaire, il est inutile de le dire. La douleur que lui causaient ses blessures, l'incertitude du sort, malgré tous les efforts qu'il faisait pour en détourner sa pensée, ne lui laissèrent guère de répit. Heureusement rien ne vint troubler sa retraite. Le soir lentement descendit enfin sur la sylve profonde, ramenant l'espoir au cœur de l'abandonné. Mais il dut attendre encore et bien tard dans la nuit avant qu'un bruit de pas dans la trotte prochaine ne l'avertit de l'approche de son sauveur.

— J'ai à m'excuser, dit celui-ci en arrivant, de vous avoir fait *banquer* aussi longtemps. Mais j'ai eu fort à faire aujourd'hui. D'abord, c'était mon tour de garde aux *arcades* (ancienne maison commune), après cela il m'a fallu m'entendre avec Masson, notre

jeune chirurgien, rapport à votre blessure qui, je le sens, n'est pas en plus mauvais état.

C'est un homme adroit et savant qui vous réparera cela, rien qu'en soufflant dessus. J'espère qu'il sera chez moi quand nous arriverons. Car il est inutile de vous dire qu'il a dû, lui aussi, attendre la nuit pour se mettre en route. C'est la discrétion même ; vous pourrez vous fier à lui, d'autant plus qu'il est fortement Soupçonné de ne pas aimer la Révolution. Mais pour ce qui est du dévouement envers ses concitoyens quels qu'ils soient, il n'y a rien à dire. Alors, n'est-ce pas, on le laisse tranquille. À vous, maintenant ! je vais vous prendre à *kâdos*<sup>17</sup> comme un enfant. Ne craignez rien, je suis solide et je tâcherai de ne pas vous faire mal.

Ce disant, le brave homme en effet, avait chargé le prêtre sur son dos et, lentement, écartant les cépées, il gagnait la sente déclive qui conduisait à l'orée du bois. La rumeur d'un ruisseau annonça enfin l'approche du fond de la vallée ; encore quelque cent mètres dans un chemin encaissé entre de hauts talus et, dans l'ombre, apparut une maison basse.

Claude ouvrit une porte. Dans la lueur de l'âtre rougeoyant, une femme se leva. Sans dire un mot, sans un ordre, elle plongea une chènevotte dans le brasier et alluma le *goulou* pendu à la muraille. Puis, pour l'éclairer, elle précéda son mari dans un escalier tortueux dont les degrés de bois craquaient sous ses pas pesants.

La maison, comme la plupart des habitations paysannes de cette époque, n'avait pas d'étage. C'est donc dans un grenier, sur un lit de paille que Claude déposa le prêtre.

« Ce n'est pas très confortable, dit-il, mais nous ne pouvions pas vous loger dans le *poêle* à cause des visites qu'on reçoit. D'ailleurs ici vous serez tranquille et Catherine veillera à ce que vous ne manquiez de rien. Si vous entendez parfois du boucan en bas, ne vous en effrayez pas ; les voisins viennent aux *loures* et comme on fait de la politique, qu'on donne toujours raison à ceux qui braillent le plus fort, vous comprenez... »

---

17 NDLC : À cheval sur le dos.

Il en était là de ses explications lorsqu'un coup discret fut frappé à la porte d'en bas. Le silence se fit aussitôt ; la femme descendit et on l'entendit causer français.

« Le chirurgien ! » murmura Claude.

C'était lui en effet. Aussi, une heure après, le prêtre pansé et bandé, éprouvait-il, malgré sa douleur, ce soulagement qu'on ressent quand on a échappé à un danger. Demeuré seul dans l'obscurité, enfoui sous la haute couette, il songea à l'étrangeté de l'aventure qui le faisait lui, le proscrit, l'hôte d'un des plus farouches prescripteurs de la région.

Le lendemain, après une nuit assez tranquille et lorsque le jour, pénétrant par une lucarne de la *ramée*, lui permit d'y voir, il put tout à loisir examiner le logis où le hasard allait le forcer à vivre pendant quelque temps.

Son lit était adossé à la maçonnerie de l'immense cheminée qui montait de la cuisine. À la paroi de planches de la ramée, pendaient des habits d'homme et de femme. Une huche ventrue qui devait contenir le linge de la maison voisinait avec le bric-à-brac ordinaire qui encombre les anciens greniers : vieux rouets, châlits brisés, vaisselle ébréchée, etc. Plus loin, dans le prolongement de la charpente, apparaissaient les entassements de foin et de paille. Au-dessous, au bout de la cuisine et du poêle, la grange avec l'étable, où s'entendaient des chevrottements et les ruminations pesantes de la vache. Au-dessus, le toit en bardeaux, où la grêle résonne comme sur un tambour, et d'où pendent innombrables les nids de guêpes et les toiles d'araignée chargées de poussier.

Son inspection terminée, il tira son bréviaire et s'absorba dans sa lecture. Il en fut distrait par une voix féminine montant de l'escalier :

« Monsieur l'abbé, peut-on monter ? »

C'était Catherine qui arrivait soutenant des deux mains une écuellée de lait fumant. La femme muette et réservée de la veille avait fait place à une commère avenante. Le bonheur de posséder sous son toit un de ces guérisseurs d'âmes, dont la disparition avait été ressentie si douloureusement, surtout par les femmes, avait causé cette transformation. La présence de son mari l'avait seule

empêchée la veille d'en rien témoigner. Maintenant qu'il n'était plus là, nulle contrainte ne bridait la joie qu'elle éprouvait. Et le prêtre eut la sensation que sous ce débordement de basse démagogie la foi antique des aïeux continuait de couver comme un feu qui attend sous la cendre l'occasion de se réveiller. Il n'y avait qu'à savoir attendre ; il n'y avait surtout qu'à rendre à la religion sa perfection primitive en la libérant de tous les abus d'où tant de malheurs étaient sortis.

À midi Claude rentra et son premier soin fut de monter auprès du malade.

Bien que ses attentions ne fussent pas dictées par le même sentiment, il se montra lui aussi plein de prévenances. Il s'informa de sa santé, de ses besoins et le mit au courant des nouvelles.

Jusqu'au moment où il fut permis à l'abbé de se lever, il ne manqua pas de venir ainsi chaque jour, s'entretenir avec lui. Et soit en causant familièrement, soit en s'attaquant aux sujets les plus élevés, ils apprirent à se connaître et à s'estimer. C'est de cette façon que, sous des différences de mots, ils découvrirent que le même sentiment animait leur zèle. Plus réfléchi, plus imprégné de spiritualisme chez le prêtre, l'amour de l'humanité se révélait chez le paysan plus préoccupé de réalisations matérielles et immédiates. C'est la même passion exacerbée qui, après les erreurs et les crimes de l'Inquisition amenait ceux de la Terreur. Et ils finirent par être d'accord pour conclure que la violence et la persécution ne peuvent rien fonder de viable et de stable.

Ce paysan intelligent mais sans instruction, qui tirait de sa raison tous les arguments de sa thèse, étonnait parfois le prêtre par la profondeur de ses réflexions. Un jour notamment, où celui-ci manifestait de nouveau sa surprise de recevoir tant de marques de générosité de quelqu'un dont il avait pensé avoir tout à redouter, Claude lui dit : « Nous n'avons pas, croyez-le bien, tant de motifs de nous montrer fiers de notre titre d'hommes. Pour moi, je l'avoue humblement, si j'ai quelque mérite d'avoir donné soin au bonheur de mes semblables, c'est à l'exemple des animaux que je le dois. Voulez-vous une histoire à ce sujet ? Voici :

Ce n'est pas seulement des loups que ceux qui habitent comme nous dans le voisinage des bois ont à se défendre. Les

sangliers dévastent nos maigres champs de seigle et de pommes de terre ; le renard dépeuple nos poulaillers. Mais notre plus grand ennemi, le croiriez-vous ? c'est la buse, l'*oiseau des poules*, ainsi que nous l'appelons. Cette bête aussi vorace que stupide lève sur nos basses-cours une dîme qui, jointe à celle des privilégiés, ne laissait à nos ménagères, c'est le cas de le dire, que les yeux pour pleurer. Nous nous sommes débarrassés de celle-ci ; quant à celle-là, c'est une autre affaire. Vous aurez beau hisser dans un arbre au voisinage de la maison un mannequin bourré de paille ou un moulin à vent ; vous pourrez, pendant tout un jour, charger un enfant de la garde des couvées, la buse qui a faim ou qui a un nid, brave tous les dangers et enlève, à votre nez, une poule ou un poulet comme un moineau une paille.

C'est au point que, à la lisière des forêts, l'élevage de volailles est devenu pour ainsi dire impossible. Aussi tout ce qui peut nous débarrasser de ces larrons est mis en œuvre, et quand nous en tenons un au bout de notre fusil, le prix de la poudre ne nous laisse pas hésiter.

C'est ainsi qu'à l'avant-dernier automne j'ai envoyé du plomb à l'un de ces sales oiseaux. Je jugeai qu'il avait été touché, car des plumes voltigèrent dans l'air et la bête, au lieu de fuir au plus vite, se mit à descendre en tournoyant. Mais elle alla tomber derrière les sapins qui sont au bout du pré et j'eus beau chercher dans cette direction, il me fut impossible de rien découvrir. Or, pendant tout l'hiver, d'autres buses s'en vinrent chaque jour, planer au-dessus de l'*héritage*. À force d'étudier ce phénomène, je constatai qu'elles étaient trois et que c'étaient toujours les mêmes ; mais comme elles se tenaient trop haut, il m'était impossible de les tirer. Au printemps le va-et-vient continua. Ne pouvant l'attribuer à la présence de la volaille qu'on tenait enfermée, je pensai qu'il y avait autre chose Pour les attirer. Je les guettaï et, à ma grande surprise, je les vis plusieurs fois de suite, et toujours au-dessus du même endroit, laisser tomber quelque chose que je pris pour un gibier. C'était vers le champ de genêts qui est là-bas au flanc de la côte. Je me mis à le parcourir dans tous les sens et je découvris enfin la cause de leur manège.

Rencognée au plus épais d'un fourré, je trouvai la buse que j'avais touchée, toujours vivante, au milieu de débris de toutes sortes : ossements, poils et plumes, provenant des repas que lui fournissaient copieusement ses parentes. À mon approche elle se mit à siffler, à claquer du bec et chercha à fuir en sautillant. Mais elle ne put s'envoler, car une de ses ailes cassée traînait derrière elle. La pauvre bête avait donc passé là l'hiver entier dans la neige, souffrant de sa blessure et du froid ; aussi était-elle maigre comme notre cramail<sup>18</sup>.

Cependant, pas un seul jour ses congénères n'avaient manqué de lui apporter de quoi subvenir à sa misérable existence. Tant de dévouement, tant d'esprit de solidarité me touchèrent au point que j'éprouvai une sorte de remords quand, d'un coup de bâton, je mis fin à sa lente et douloureuse agonie.

Comment voulez-vous qu'ayant reçu telle leçon d'animaux aussi dépourvus d'intelligence je puisse aujourd'hui hésiter, même en violentant mes idées et en risquant ma vie, à secourir mon semblable dans le besoin ou le danger ?

— Sans doute, répondit le Prêtre, mais pour que telle leçon profite, il faut qu'elle trouve un terrain favorable.

Combien d'autres à votre place n'auraient su tirer nul enseignement d'un fait à première vue sans portée morale ?

Si je ne craignais de pécher par orgueil, je serais tout disposé à croire que la Providence qui a voulu ce qui nous arrive et dont les desseins sont insondables vous a, dans cette circonstance, préparé au rôle qu'elle devait vous appeler à remplir envers le plus indigne de ses serviteurs.

— Je ne suis pas assez savant pour comprendre quelque chose à tout cela. Et puis, soit dit sans vous offenser, je ne crois guère à cette Providence qui a permis dans le passé tant de misères et tant d'injustices auxquelles nous nous efforçons aujourd'hui de remédier.

Généralement, arrivé à ce point de la discussion, un sentiment de délicatesse, né du désir de ne pas froisser son interlocuteur,

---

18 NDLC : Crémaillère.

nouait la langue des deux hommes et la conversation tournait court ou, par accord tacite, s'aiguillait sur un autre sujet.

À quelque temps de là, il fut donné au blessé d'assister comme auditeur à une de ces réunions que les montagnards ont dans la nuit et qu'ils appellent un *poêle de loures*. Ce soir-là, autour de la *taque* chauffée au rouge par un feu de reculée, les hommes seuls étaient admis. Les sans-culottes de Scarupt formaient une sorte de club dont les membres se réunissaient tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Et comme la section est très étendue, il en venait parfois de fort loin.

C'était donc le tour de Claude Barthélémy de recevoir ses compagnons. Ceux-ci, assis sur des escabelles rondes à trois pieds sans dossier, dans la vague lueur du lampion d'étain, siégeaient avec le sérieux de magistrats. L'habitude de palabrer avait gagné alors jusqu'aux moindres hameaux ; c'était une épidémie à laquelle nos paysans eux-mêmes n'avaient pu résister. Naturellement, les nouvelles qui arrivaient de Paris, trop souvent déformées par la distance, la malveillance des uns, l'enthousiasme des autres, formaient le fond de toutes les conversations.

Ces sujets affranchis soudain de dures tyrannies, ignorants pour la plupart, se grisaient de mots qu'ils ne comprenaient pas, tout disposés à confondre la liberté avec la licence et à rétablir la tyrannie au nom de l'égalité. Qu'on essaie, en effet, de se représenter quel aspect devaient revêtir dans l'esprit de ces braves gens dont la plupart ne s'exprimaient qu'en patois les formules abstraites et grandiloquentes mises à l'ordre du jour par les protagonistes de la Révolution. Le compte rendu des cérémonies civiques conservé dans les registres poudreux des communes rurales nous révèle jusqu'à quel point, sous ce rapport, l'ignorance du peuple était grande. Combien de fois, notamment, n'y avons-nous pas rencontré cette expression : « X... prononça un discours *unalogue* (*sic*) aux circonstances ». Si le phonographe avait existé, nul doute que nos humoristes trouveraient aujourd'hui, dans ces discours *unalogues*, de quoi se délecter. Car si la plupart ne comprenaient rien aux événements, personne non plus n'aurait osé avouer son ignorance et tout le monde tenait à en parler.



Ce soir-là, la réunion fut particulièrement houleuse et si bruyante que les éclats parvenaient à travers le plancher aux oreilles du proscrit. L'orateur du groupe, le père Simon, fit une sortie violente contre les prêtres réfractaires qui, malgré les lois et ordonnances, continuaient à propager le « virus de la monarchie et à entretenir, par leurs mômeries, la superstition dans le peuple ». Insaisissables, grâce à la complicité des ennemis de la République, ils allaient de ferme en ferme, soufflant la révolte et se livrant « à leurs pratiques grotesques ». Dans la dernière réunion du Comité communal, on en avait cité plusieurs dont la présence était signalée dans la localité. À des indices relevés par des citoyens vigilants, on n'était pas éloigné de croire que certains mêmes avaient trouvé un refuge au domicile de quelques-uns de ceux qui avaient jusqu'alors fait preuve d'une grande activité pour combattre l'erreur. Ceux-ci oubliaient ce que répétaient les anciens : « Quand un clerc pénètre chez toi, s'il est jeune, c'est la honte, s'il est vieux, c'est la discorde qui entre avec lui. Aujourd'hui, c'est tout cela à la fois, avec en plus la trahison ». Il importait donc de décider quelles mesures il fallait prendre pour remédier à une situation aussi intolérable surtout dans une section qui, jusqu'alors, s'était signalée par son civisme. L'orateur termina en déclarant que, sur une question aussi importante, il convenait que chacun donnât son avis. Et s'adressant directement à l'hôte du logis :

« Eh bien, Claude, qu'en dis-tu ? Que crois-tu qu'il faille faire pour calmer l'inquiétude des patriotes ? »

Directement interpellé, celui-ci répondit sans hésitation et de son ton le plus naturel :

« Je pense, citoyens, qu'il est nécessaire en effet, de prendre le plus tôt possible des mesures pour mettre fin à une situation aussi funeste à la sécurité publique. Et je ne vois pas de moyen plus propre à assurer ce résultat que de faire une perquisition dans toutes les maisons sans exception. Cela permettra, espérons-le, de purger enfin le pays de tous les éléments de désordre, et lèvera la suspicion outrageante qui peut peser sur de bons patriotes.

— Adopté ! cria d'une seule voix toute l'assistance.

— Pour que la perquisition, reprit Simon, présente toutes les garanties de sécurité, pour éviter que des complaisances coupables

ne viennent à se produire entre voisins, je suis d'avis de prier le capitaine Salmon de la faire exécuter par des gardes nationaux de Fraize.

— Adopté ! répétèrent les mêmes voix ».

Pendant que cette scène se déroulait dans le poêle, le fugitif qui avait tout entendu vivait une heure d'angoisse. La perspective de cette perquisition était loin de le rassurer. Ne pouvant fuir, il allait être sûrement découvert et livré. Et cette pensée l'absorba au point qu'il ne porta plus qu'une attention distraite aux autres questions qui furent examinées dans cette séance. Il y eut encore du « boucan », voire même des altercations, mais le calme qui succède aux orages finit par s'établir. Bientôt l'odeur prenante du tabac d'Alsace ou même de l'euphrase des friches, dont les plus pauvres bourraient leur brûle-gueule, pénétra jusqu'au grenier, avertissant le malheureux que chacun se reposait, en savourant sa pipe, d'avoir fourni un tel effort de pensée.

Il n'y eut pas, comme bien l'on pense, de procès-verbal de séance, et la dislocation eut lieu vers minuit sans autre incident.

On entendit encore un moment le bruit des sabots s'éloigner dans toutes les directions, puis le silence d'une nuit sans lune s'étendit sur la vallée.

Les verrous tirés, la lumière éteinte, Claude monta près de son protégé.

— Vous avez entendu ?

— Tout ! depuis la diatribe de ce méchant homme jusqu'à la résolution que vous avez fait voter de perquisitionner dans tout le hameau.

— Ne vous hâtez pas trop de nous juger. Simon n'est terrible qu'en paroles et s'il lui tombait un ci-devant entre les mains, il serait bien embarrassé. Ce soir il avait certainement été remonté par quelqu'un. Son intervention prouve cependant qu'on se doute de quelque chose, bien que je ne sache pas encore comment cela a pu se faire. La question qu'il m'a posée était un piège. Si j'avais hésité à faire chorus, il était fixé. Mais à malin, malin et demi et il en a été pour ses frais d'éloquence. La perquisition que j'ai proposée était, croyez-le bien, décidée en principe. En parlant comme je l'ai fait, j'ai

semé le doute dans les esprits, du moins en ce qui nous concerne, et je l'ai peut-être retardée, ce qui est à considérer dans la situation où vous vous trouvez.

— Mais de cette situation particulière, Simon n'a pas connaissance et il devait bien se douter qu'en causant comme il l'a fait, il vous engageait à vous débarrasser de moi au plus vite et par conséquent à rendre toute perquisition inutile.

— Ah ! Monsieur, comme on voit que vous connaissez peu nos habitudes. Notre maison vous paraît assez isolée, n'est-ce pas, pour laisser croire qu'on y vit librement à l'abri des indiscretions ? Cependant il n'entre personne chez nous, nous ne faisons pas un pas dans la journée que tout cela ne soit noté et interprété par les voisins. Quand la malveillance s'en mêle, et c'est notre cas, ce n'est plus seulement de jour que cette surveillance s'exerce. Mais quand ils croient pouvoir découvrir quelque chose de nature à satisfaire leur malignité, il en est qui sont capables de se priver de sommeil. Des oreilles se collent aux volets et des yeux aux serrures et si vous avez le malheur de sortir vous êtes suivi à distance. Vous avez pu apercevoir par la lucarne cette baraque bâtie au revers de la côte en face. C'est là qu'habite avec sa *race* d'enfants le fameux Grabouillot, l'homme à tout faire du Comité, capable de vendre père et mère pour un mistier<sup>19</sup> d'eau-de-vie. Inutile de vous dire que l'accord n'a jamais régné entre nous. Mais il m'en veut surtout d'avoir exigé, comme étant indigne, son exclusion de la garde nationale dans laquelle il était parvenu à se faufiler et de lui interdire d'assister à nos réunions.

Or, soyez certain que Grabouillot est informé de la suspicion qui plane sur moi, et que depuis il déploie tout ce qui lui a été donné d'intelligence et de malice à s'assurer de ce qui se passe ici. Toute la journée les membres de sa nité se relaient pour nous espionner. Ce soir je suis certain qu'il était aux écoutes pendant la réunion et qu'en ce moment même il rôde dans les environs. Il n'y a donc pas moyen de sortir d'ici sans être vu et immédiatement dénoncé.

---

19 NDLC ?

— Hélas ! comment faire ? Je pensais pourtant vous prier de m'emporter cette nuit dans le bois et de m'y abandonner, afin de ne pas vous compromettre davantage.

— Pour la raison que je vous ai indiquée, cela n'est pas possible. Cela se pût-il faire que je ne consentirais pas davantage à un aussi lâche abandon. Le danger, d'ailleurs, n'est pas immédiat : la nuit porte conseil et d'ici demain nous trouverons bien un moyen de nous tirer d'affaire. En attendant ne faites pas d'imprudences, tenez-vous coi et dormez tranquillement. »

Malgré la recommandation de son hôte, le prêtre ne put fermer l'œil de la nuit, et- quand Claude monta le matin il le trouva assis sur son lit.

— Écoutez, lui dit-il, on ne se tire d'un mauvais pas qu'avec du toupet, de l'audace, comme a dit quelqu'un qui ne vous veut pas de bien.

Or, j'ai réfléchi que s'il y avait ici visite domiciliaire, c'est surtout dans les greniers et dépendances de la maison que porteront les recherches. Jamais l'idée ne viendra à personne que vous pouvez vous cacher au *poêle*. C'est donc là qu'il faut vous descendre.

J'ai aménagé, en outre, une cachette assez peu confortable mais qui me paraît sûre, où vous pourrez vous réfugier en cas d'alerte. Enfin, d'ici quelques jours, lorsque votre jambe aura pris assez de force pour gagner le bois par vos propres moyens, j'ai dans l'esprit un autre truc pour ne pas éveiller les soupçons. »

Ainsi fut fait, après quoi Claude s'occupa d'effacer toute trace du séjour du prêtre.

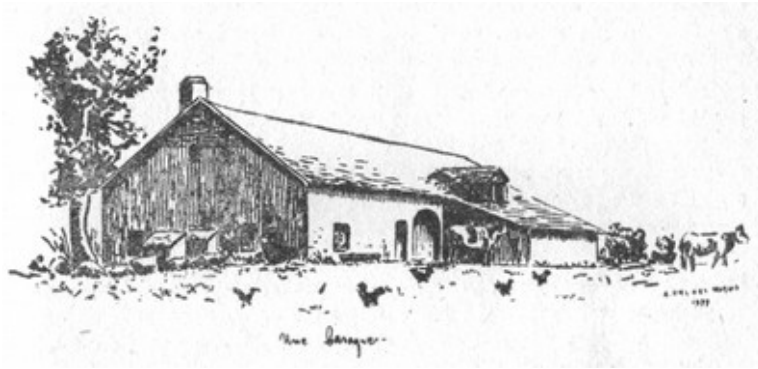
Il était temps, car la journée n'était pas terminée que Catherine descendit du grenier où elle se tenait aux aguets pour avertir ses gens qu'on apercevait trois gardes nationaux sur le chemin de la vallée.

— Diable, dit Claude, on est plus pressé que je ne le croyais et il faut que nous soyons particulièrement réparés pour que la visite commence par le dessus de la vallée. Allons, Monsieur l'abbé, entrez là-dedans, tenez-vous tranquille et laissez-moi faire.

Il souleva la table qui formait couvercle à la maie et le coffre apparut, large et spacieux. Le prêtre s'y glissa et put s'y étendre à l'aise. Sur la planche abaissée, Claude jeta une jonchée d'osier. Il s'assit à côté avec l'ébauche d'une charpagne<sup>20</sup> et se mit à tresser de l'air du monde le plus naturel.

Les perquisitionneurs le trouvèrent semblant s'absorber dans cette occupation. Il y avait là le sergent Narré de la Costelle et deux gardes nationaux du Centre.

— Citoyens, lui dirent-ils, tu sais pourquoi nous sommes venus ?



— Parfaitement ! Allez, la maison est à vous.

— Je ne vois pas, dit Narré, qu'il y ait lieu de chercher au *poêle* ; un artisan ne pourrait s'y cacher. Nous allons tout de suite monter là-haut.

Cependant, par acquit de conscience, sans doute, il regarda sous le lit et souleva la couverture et les grands rideaux de perse.

Puis les trois hommes grimpèrent l'escalier du grenier. Un moment, on les entendit aller et venir au-dessus de la cuisine et du poêle, ils passèrent ensuite sur le gerbier, puis sur le fenil retournant les bottes de pailles, fouillant dans le tas de foin. Enfin, ils descendirent, firent d'un regard le tour de la cuisine et se rendirent ensuite à la grange et à l'étable.

— Rien, dirent-ils en revenant ; nous n'avons rien trouvé.

— Cela m'eût bien étonné, dit Claude ; mais avez-vous bien regardé partout ? il y a encore la rabaissée et la cave.

---

<sup>20</sup> NDLC : Grand panier d'osier en forme de calotte ou de coquille destiné à recevoir les herbages, les légumes ou les fruits.

— En effet, dit Narré ; jetez-y un coup d'œil vous autres, je vous attends ici.

Disant cela, il s'assit en face de Claude qui, en apparence indifférent, continuait le montage de sa charpagne.

— À remuer ainsi mes affaires, finit par dire celui-ci, vous avez dû avaler pas mal de poussière et croyez-vous point qu'une goutte aiderait à vous dégraisser la gorge ?

— Je ne dis pas non, bien que cela ne figure pas au programme, comme dit le capitaine. »

Catherine aux écoutes apportait déjà la bouteille et les verres qu'elle disposa sur la table.

— Tu trembles, citoyenne, dit Narré en la dévisageant. Sans se démonter, du tac au tac, elle répondit :

— C'est de colère, citoyen. Vous ne vous figurez pas, je suppose, que de telles visites chez des gens qui n'ont rien à se reprocher, leur causent beaucoup de plaisir ?

— Crois-tu que nous en éprouvions davantage à nous livrer à pareille besogne ? Tu as mauvaise grâce de te plaindre, citoyenne, car ce sont tes imprudences qui nous valent telle corvée. Quand, pendant des années, on n'a pas franchi la porte de Humbert le boucher, on n'éprouve pas tout à coup le besoin de se munir toutes les semaines de grosse viande. C'est une délicatesse qu'on ne permet guère qu'aux malades et aux femmes en couches. Le reste du temps, les pauvres diables comme nous n'y goûtent guère ; s'ils s'en procurent c'est pour la satisfaction de gueules plus fines que les nôtres. »

Catherine ne savait trop que répondre quand, heureusement, les gardes nationaux ayant terminé leur visite appelèrent du dehors :

— Sergent, c'est fini ! Décidément, il n'y a rien. »

Alors Narré trinqua avec Claude, but son verre, se leva et lui tendant la main lui dit en riant :

— Une autre fois, camarade, quand on fera chez toi perquisition, ne t'obstine plus comme ça à ta besogne, décolle de ton banc. On peut avoir des soupçons qu'une table si bien gardée

recouvre quelque secret dangereux. Pourtant, mettre un suspect dans le pétrin pour le tirer d'affaire, ça serait trop drôle et tu es trop bon patriote pour y avoir songé. »

Les deux époux n'étaient pas encore revenus de leur stupéfaction que Narré, sur ces paroles ambiguës, avait rejoint ses hommes et se dirigeait vers la demeure de Grabouillot.

Que vous dirai-je ? Le prisonnier, soit saisissement, soit manque d'air, avait perdu connaissance dans son pétrin ; une minute de plus, il mourait étouffé, et il fallut un moment pour rappeler ses esprits.

Ce premier danger passé, il n'en resta pas moins une sérieuse appréhension pour l'avenir. Aussi, le proscrit, qui avait regagné son grenier, avait-il hâte de débarrasser ses amis de sa présence. Tous les jours il essayait ses forces et constatait des progrès dans sa guérison. Quand il crut enfin qu'il lui serait possible de gagner la forêt par ses seuls moyens, il leur déclara :

« La surveillance de Grabouillot a dû se relâcher depuis quelque temps, mais même si cela présente quelque risque, je suis bien décidé à partir cette nuit.

— Nous ne sommes pas, dit Claude, gens qu'on lâche aussi facilement et je veux que vous ne couriez aucun danger. Attendez encore une journée, j'ai à préparer votre départ de telle sorte que Grabouillot n'y verra que du bleu. Dites-nous seulement chez qui vous vous rendiez à La Croix-aux-Mines.

— J'avais tout lieu d'espérer trouver un asile dans la famille Finance qui tient une ferme au lieu dit les Aulnats. Mais j'ai, avant de vous quitter, à vous témoigner ma confiance autrement en vous révélant mon identité dont, par délicatesse, vous ne vous êtes jamais inquiétés.

Je me nomme Hubert Didier. Avant les malheurs de ces temps, j'exerçais comme vicaire le ministère de Dieu à la Bresse. Comme je vous l'ai dit, je suis un de ces prêtres dits réfractaires contre lesquels se sont surtout acharnés ceux qui craignent que l'esprit religieux nuise au nouvel état de choses. Après avoir été obligé de fuir ma paroisse, j'ai erré de hameau en hameau d'abord dans la région de Gérardmer, puis dans la vallée de Clefcy. Je me

suis caché en outre à la Costelle, à deux pas de la demeure du procureur de la commune, puis à Plainfaing et enfin au Valtin.

Je croyais pouvoir vivre en paix dans ce lieu reculé. Mais ma présence fut bientôt signalée à qui de droit. Et c'est en me rendant vers un nouveau refuge que j'ai été pris avec les loups par un jacobin au grand cœur qui, au lieu de me livrer, s'est compromis ainsi que sa digne épouse, en me soignant comme un frère et en partageant avec moi leur pain et leur foyer.

— Monsieur l'abbé, je vous ai déjà dit pourquoi il ne fallait pas attribuer à mon action tant de mérite. Vous voulez bien oublier aussi une chose qui a son importance : Je me sentais d'autant plus obligé de vous venir en aide que j'étais la cause involontaire, c'est vrai, mais directe de votre malheur.

Quant à votre identité, comme vous dites, je l'avais devinée depuis longtemps, car toutes les gardes nationales avaient reçu votre signalement.

J'ai même aussi commandé une patrouille du côté du Belrepaire où on avait signalé votre présence.

C'était de ma part une belle hypocrisie, car, à ce moment-là, vous étiez déjà bien à l'abri dans mon grenier où je ne pensais guère qu'on viendrait vous rechercher un jour. Mais je me justifiais en moi-même en me disant que c'était le meilleur moyen d'écarter de vous le danger.

Maintenant, croyez bien que ce n'est pas sans déplaisir que nous vous verrons partir. Nous avons appris à vous estimer et à vous aimer et si nous cédon à vos instances c'est qu'il y va de votre intérêt même.

Mais, je vous l'ai dit, c'est demain seulement, en plein jour, que vous partirez et personne ne pourra se douter de rien.

— Je vous sais homme de ressource, mais je vous avoue que je ne vois pas bien comment vous vous y prendrez.

— Ceci est mon secret ; permettez-moi de le garder, car c'est une surprise que je veux vous faire ».

Le prêtre n'insista pas.



Mais, le lendemain, au moment du départ :

« Voici, dit Claude, comment nous allons nous y prendre. Depuis trois jours je ne sors qu'avec un capuchon qui me cache la figure et en tâchant d'imiter votre boiterie pour faire croire à Grabouillot que j'ai été victime de quelque accident.

Depuis trois jours également, je me rends en païsson<sup>21</sup> dans la forêt, chaque après-midi, avec la vache. Maintenant que l'espion est bien habitué au manège, il ne s'apercevra pas de la substitution que nous allons opérer. Mettez mes vêtements par dessus les vôtres, ils vont à votre taille, abaissez bien le capuchon ; prenez un *raid* de fagot d'une main, la corde de la vache de l'autre et, sans hésiter, dirigez-vous vers la forêt en boitant comme votre blessure vous oblige encore à le faire. Enfilez le chemin creux qui se présentera devant vous et suivez-le jusqu'au moment où vous rencontrerez une pièce de gazon qui jouxte le ruisseau.

Ma femme qui suivra avec ses chèvres vous rejoindra. Elle reprendra la vache ainsi que mes vêtements qu'elle rapportera dans un fardeau d'herbe.

Grabouillot ne me voyant pas revenir se figurera que je suis resté à glaner du bois mort. S'il a quelque doute et s'avise d'envoyer à votre poursuite, vous aurez eu le temps de prendre du champ et de vous mettre en sûreté. Car vous rencontrerez du côté du ruisseau un paysan tenant un mouchoir à carreaux à la main ; allez à lui : c'est votre ami Finance que ma femme a fait prévenir hier par une de ses sœurs.

— Ah ! mes amis, que d'ingéniosité dans votre dévouement et que je vous aurai d'obligations !

Ne possédant plus rien, je ne puis que remettre encore une fois à Dieu le soin de vous payer vos bienfaits. La peine que j'éprouve à vous quitter trouve cependant quelque adoucissement dans l'espoir que je garde malgré tout de pouvoir revenir, sans vous compromettre cette fois, frapper un jour à votre porte, et même de vous offrir l'hospitalité dans quelque modeste presbytère où j'aurai retrouvé la paix.

---

<sup>21</sup> NDLC : Le *païsson* compose tout ce que les paissent les bestiaux, principalement dans les forêts.

— Vous aurez alors à ce moment-là un autre troupeau à conduire que celui dont je vais vous charger. Puisse-t-il être aussi docile et vous procurer cette paix que vous rêvez ! Nous connaissons nos sentiments réciproques et tant de paroles ne servent qu'à amollir les courages ; voilà ma femme qui pleure déjà comme une fontaine. Embrassons-nous et partez ! »

Et, avec décision, il mit la corde de la vache entre les mains du prêtre qui prit, suivi de Catherine, le chemin de la forêt.

Tout se passa comme il avait été prévu. Arrivé au bord du ruisseau, le fugitif aperçut un homme assis sur une pierre et tenant un mouchoir à carreaux sur ses genoux.

— Voyez, dit la bonne femme, ma commission a été bien faite : on vous attend. Maintenant que je vous ai remis entre bonnes mains, ma mission est terminée. Allez, monsieur l'abbé, à la garde de Dieu !

— Oui, qu'il nous protège tous et nous prépare des jours meilleurs ! »

Cessons de suivre le proscrit dans sa vie aventureuse. Donnons cependant à titre d'épilogue à cette histoire ce billet que quinze ans plus tard, Claude Barthélémy reçut un matin par exprès :

« L'abbé Hubert Didier, par la grâce de Dieu et des hommes de bonne volonté, échappé des louvières et des geôles, et après une existence accidentée, nommé enfin curé de La Croix-aux-Mines, désire pendre le cramail en famille.

Il prie donc son vieil et fidèle ami, Claude Barthélémy, ainsi que sa femme et son fils, de lui faire le plaisir de venir lundi prochain assister avec lui à cette exécution ».



## LA REINE DE NAPLES

*À M. O. Pierrat à qui je dois cette histoire.*

Les époques troubles furent de tout temps favorables à réclusion des génies. Les remous et les fermentations causés dans la profondeur des masses par les événements semblent alors amener au jour ces floraisons extraordinaires qui, aux âges paisibles, sommeillent en l'intelligence humaine.

Et nous n'entendons pas borner ce domaine du génie au seul champ de l'art militaire et de la politique. Le mal, hélas ! produit aussi de ces phénomènes dont le souvenir reste marqué dans la mémoire des peuples.

Certes, tous les chevaliers de la cambriole ne se présentent pas à la postérité avec d'aussi brillants états de service qu'un Coignard ou un Collet qui, sous la Restauration, ont rempli Paris et la France du bruit de leurs exploits. Mais combien d'autres, sur un théâtre plus restreint, ont déployé le même talent ? Chaque coin de pays ne possède-t-il pas une illustration de ce genre ?

Nous avons, dans le temps, narré les prouesses du « Fin Voleur ».

Or, les environs d'Épinal n'ont rien, sous ce rapport, à envier à la région de Fraize. Et, dans les faits que nous allons rappeler, si le lecteur n'assiste pas à des drames où le crime met sa marque sanglante, du moins, il pourra voir une fois de plus comment le vice ingénieux sait exploiter ce que Napoléon appelait l'insondable bêtise humaine.

Le cas présente en outre cette originalité que le rôle principal fut joué par une femme.

Autre particularité : on n'a jamais connu le vrai nom de l'héroïne et le mystère qui, de ce fait, plane sur cette histoire n'a pas peu contribué à lui donner tout le prestige d'une légende.

C'était au moment où le coup de tonnerre de Waterloo venait d'ébranler encore une fois l'ordre social. Dans ce bouleversement

où toute autorité perdait son prestige, où les nouvelles les plus fantaisistes circulaient et trouvaient crédit dans l'esprit public, les pêcheurs en eau trouble avaient vraiment beau jeu.

À cette époque, un modeste artisan que, à cause de son état, on ne désignait pas autrement que sous le nom de *Bourrelé* (Bourrelier), habitait une petite maison située dans l'agglomération appelée Barbelouze, à l'entrée du village de Golbey près d'Épinal. Le ménage comprenait en outre la femme, la *Seurette* et un garçon d'environ vingt-cinq ans, un peu benêt, connu sous le sobriquet de : *Hi du Bourrelé*.

Or, un soir d'été, comme ces gens prenaient le frais sur leur porte, ils virent venir par la route qui passe devant la maison, une dame à l'allure majestueuse. Comme elle s'approchait d'eux, ils se levèrent impressionnés. Le Hi, qui avait été soldat, fit le salut militaire ; Seurette y alla de sa plus belle révérence, pendant que le Bourrelé, embarrassé, tortillait entre ses doigts son bonnet de pierre moulue (coton gris). C'est que les hautes dames d'Épinal, arborant le grand pavois, aux jours de revue en l'église Saint-Goëry, ne se présentent pas en plus solennel apparat que cette voyageuse sur la route de Nancy.

Elle était grande, bien faite. Une robe de soie bleue à fleurs lui prenait toute la taille ; une ombrelle d'un jaune clair protégeait le savant échafaudage que formait sur son front majestueux, un chapeau calotte abondamment fleuri d'où débordait une ample chevelure d'un roux cendré. Ses mains étaient gantées de peau et ses pieds chaussés d'escarpins à boucles. Puis, suprême élégance, une chaîne aux reflets dorés enserrait d'une triple rangée de maillons son cou d'albâtre. Le visage assez régulier, haute en couleur, les lèvres rouges, le regard hardi, ornée de tous les avantages d'une plantureuse maturité, elle avait bien ce qu'il faut pour en imposer à des gens aussi naïfs et si peu familiarisés avec les manières du grand monde.

En y regardant de près, ils eussent pu s'apercevoir cependant que cette riche toilette était légèrement fripée et que la figure portait des traces de fatigue. Mais ils ne voyaient que l'ensemble qui leur parut vraiment imposant.

Elle, de son côté, ne laissait guère le temps à leurs réflexions de s'exercer et à leur méfiance de s'éveiller ; d'un coup d'œil elle avait jugé la mentalité du trio, et, dès les premiers mots, en les stupéfiant, les avait mis à sa merci.

— Je suis, leur dit-elle, Caroline Murât, sœur de l'Empereur et reine de Naples. Je viens de quitter Paris, et je vais rejoindre le roi mon mari en Italie.

Mais comme le chemin est long et que j'ai le temps d'arriver, je m'accorde le plaisir de faire un peu de bien le long de la route.

Peut-on faire meilleur usage des immenses richesses dont Dieu m'a comblée ?

Je n'éprouve donc pas plus grande satisfaction que lorsque j'ai pu soulager quelque infortune ou laissé aux pauvres gens que je visite un témoignage précieux de l'intérêt que je leur porte. J'ai même fait la fortune de quelques-uns chez qui j'ai trouvé un accueil plus particulièrement agréable. Car, pour les bien connaître, je ne rougis point de m'abriter sous leur toit, de m'asseoir à leur table et de vivre quelque temps leur existence modeste.

On m'a signalé votre village comme une localité où je pourrais plus utilement exercer ma charité. Aussi, j'ai laissé mes équipages à Châtel avec ordre de ne me rejoindre que dans quelques jours, afin de me laisser le temps de remplir ici la mission que je me suis imposée.

Et voyez comme le hasard m'a bien servi. En passant j'ai tout de suite été séduite par votre mine avenante, et je me suis dit : « Voilà des braves gens qui doivent travailler beaucoup pour gagner peu, dont la situation n'est certainement pas en rapport avec le mérite, et chez qui j'aurais plaisir de résider en leur laissant ensuite de quoi vivre plus largement ». C'est pourquoi je vous accorderai volontiers cette faveur qui vous sera d'autant plus précieuse qu'elle ne s'adressera qu'à vous. »

Dans tout ce beau discours, ils n'avaient compris qu'une chose, c'est qu'une sorte de fée au pouvoir merveilleux était devant eux, qu'elle allait honorer leur modeste logis de sa présence et que la fortune y entrerait avec elle.

La fine mouche sentait bien que l'argument avait touché et de son sourire le plus engageant, tâchait de faire naître une réponse que ces simples avaient peine à formuler. Ils restaient là comme médusés à la vue de cette Altesse qui tombait dans leur vie et cherchaient vainement leurs mots pour lui parler dignement. Seurette, la première, parvint enfin à reprendre possession de son entendement.

— Oh ! Madame la Reine, dit-elle, c'est beaucoup d'honneur que vous voulez faire à des pauvres gens. Mais c'est si *peut* dans chez nous que je *n'oserons* jamais vous y recevoir.

— Madame, répondit la Reine, vous ne savez pas comme j'adore les intérieurs simples, pourvu qu'ils soient propres. Or, rien qu'à vous voir, j'ai eu tout de suite la meilleure opinion sur la manière dont vous tenez votre ménage. »

Seurette, flattée au plus haut point par un tel compliment, sentit tomber, non point une résistance qu'elle n'avait jamais manifestée, mais son appréhension de voir la Reine porter ailleurs son choix.

Celle-ci, d'ailleurs, et comme d'autorité, avait déjà franchi le seuil. Seurette la précédant, les deux hommes suivaient à distance respectueuse.

La cuisine où l'on venait de pénétrer était une pièce sombre avec le sol en terre battue et le mobilier rudimentaire des ménages paysans. La royale visiteuse daigna ne pas s'en offusquer et cela d'autant moins qu'elle venait d'entrevoir dans la vaste cheminée ouverte, au-dessus de l'âtre, une rangée respectable de jambons, saucisses et autres mangeailles substantielles et alléchantes.

Puis on l'introduisit dans le poêle, la chambre unique servant à la fois de dortoir, de salle à manger et d'atelier. Un grand lit tenait un coin ; un autre était occupé par l'établi et les outils du sellier ; des harnais en réparation répandaient une odeur de vieux cuir. Mais la Reine toujours indulgente ne semblait pas s'en apercevoir.

Seurette, ayant soigneusement essuyé avec son tablier une escabelle en bois, l'avait avancée à la Reine. Celle-ci, avec un savant remuement de jupes, finit par s'y asseoir. Et là, après avoir paru

examiner les âtres et les choses, d'un air de condescendante bonté, à ses hôtes anxieux, elle déclarait :

— Que me disiez-vous que je ne pourrais trouver céans à me loger ? Mais cette pièce me convient parfaitement.

Sans doute, j'ai des chambres plus luxueuses dans mes châteaux de France et d'Italie, mais la vôtre est convenable et je m'y plairai.

D'ailleurs, j'aurais mauvaise grâce de me plaindre après avoir rencontré des gens aussi aimables que vous. Ainsi, c'est entendu, je garde votre chambre et je prends pension chez vous jusqu'au moment où mes équipages pourront me rejoindre.

— Madame la Reine, nous n'osions pas vous offrir notre poêle et vous nous faites moult plaisir en l'acceptant. Mais pour ce qui est de la nourriture, je suis bien embarrassée ; je ne puis pourtant pas vous servir notre potée, et je ne saurai rien vous faire d'assez bon.

— Rassurez-vous, ma bonne dame, je ne serai pas difficile. Tenez, pour ce soir, je me contenterai facilement d'une omelette au jambon avec un verre de vin. On doit trouver tout cela ici. Pour demain, si vous pouvez vous procurer autre chose, n'épargnez rien, je réglerai tout au départ.

Maintenant que j'ai accepté de résider chez vous, vous devenez responsables de tout ce qui peut m'arriver de désagréable. Or, vous devez savoir que par les temps qui courent une reine est particulièrement exposée. Aussi, je voyage incognito, c'est-à-dire sans me faire connaître. À vous seuls j'ai voulu dévoiler mon identité pour vous donner un gage de ma confiance et de mon amitié. Mais je vous recommande bien de ne rien révéler au-dehors. Cependant, comme il faut tout prévoir, vous feriez bien de prendre certaines précautions contre les curieux, les quémandeurs et toutes sortes de mauvaises gens qui, venant à découvrir ma retraite, pourraient tenter de troubler ma quiétude.

— Madame la Reine, dit alors le Hi, s'il vous faut un factionnaire à votre porte, je suis là pour un coup ; j'ai été soldat et je sais ce que c'est.

— Mon ami, j'accepterais volontiers vos services si je ne craignais d'abuser. Car il faudrait vous tenir là, prêt à tout

événement pendant la journée entière. Et même la nuit je ne serais pas tranquille si je n'avais l'assurance de pouvoir compter sur quelqu'un de fidèle.

— Tout cela est facile à arranger, dit à son tour le Bourrelé. Mon fils sera de garde pendant le jour et moi, pendant la nuit, je coucherai à la cuisine. De la sorte, vous pouvez, Madame, être assurée qu'il ne vous arrivera rien de méchant, car pour ce qui est de forcer votre porte, il faudrait nous passer sur le corps et ça n'irait pas tout seul. »

Ainsi furent organisés la garde de la Reine et son service de bouche.

Les pauvres gens étaient si naïfs et si bien empaumés qu'ils ne s'étonnèrent point de voir leur hôtesse prendre ses dispositions comme si elle devait s'installer chez eux à demeure. Encore s'offusquèrent-ils bien moins du ton de commandement avec lequel elle avait fini par leur parler. Une reine n'a-t-elle pas le droit d'agir ainsi partout où elle se trouve ? et la gêne passagère que sa présence devait leur causer pouvait-elle être mise en regard avec l'honneur et surtout les bénéfices divers qu'ils ne manqueraient pas d'en retirer ?

Aussi le soir même, la Seurette, désireuse d'obvier à la qualité par la quantité, lui servit-elle une omelette majuscule bourrée de jambon, et capable de désarmer l'appétit de quatre grenadiers.

Le Bourrelé alla dénicher dans son sellier sa meilleure bouteille. La Reine, comme si elle n'avait bu ni mangé depuis-vingt-quatre heures, avec une soif d'éponge et un appétit vraiment royal, se mit bravement à la tâche et fit plat net. La bouteille ayant également versé sa dernière larme, le Bourrelé qui, avec le Hi, avait assisté béat à l'opération sans autrement en profiter, ne crut pas devoir déroger à l'étiquette des cours, en proposant de boire la goutte.

La Reine, tout en minaudant, finit pourtant par accepter « pour faire plaisir à la société ». On trinqua à la santé de sa Majesté qui s'acquitta de ce nouveau service, non comme d'une corvée, mais avec un plaisir si évident que le Bourrelé ne put se tenir de remplir plusieurs fois son verre en profitant d'une inattention trop soutenue pour n'être point calculée.



Enfin on se sépara après force *benians* bien respectueux, abandonnant à la Reine légèrement ébriolée, le poêle avec l'unique lit du ménage. Le Hi regagna son lit sous le toit, le Bourrelé tira une vieille paillasse dans la cuisine, pendant que Seurette allait chercher un sommeil plein de songes merveilleux dans les foins du grenier.

Mais le lendemain, debout dès l'aube, elle courait le village faisant d'amples provisions et ne manquant pas, avec force réticences, cachant mal le désir d'être comprise, d'informer ses meilleures amies de l'aubaine qui venait de lui échoir.

Aussi le soleil n'était pas levé que toute la population était en effervescence et que déjà les plus curieux s'en venaient flâner autour de la maison, dans l'espérance d'entrevoir les traits augustes de la Reine. Cependant celle-ci dormait encore que le Hi, conscient de l'importance de son rôle, l'allure militaire, le jarret tendu, faisait fièrement les cent pas sur le pavé, éloignant sans pitié les gêneurs.

Mais voici bien une autre affaire ; un ancien soldat, le grand Duval, rentré tout récemment dans ses foyers, en apprenant la nouvelle, s'écria : « La reine de Naples ! mais je la connais ! Je l'ai aperçue plus de cent fois lorsque je faisais partie de la garde du roi Murât. Je vais bien voir si c'est elle ! »

Il voulut donc pénétrer dans la place ; le Hi intraitable lui barra la voie. Il y eut altercation, propos acides et même échange de horions. Le bruit attira l'attention de la Reine qui, après une bonne nuit, ayant déjeuné d'un poulet et d'une bouteille de vin, se trouvait justement en forme et en agréable disposition.

Quand elle sut ce qui se passait, une vague inquiétude se peignit sur son visage ; elle eut une seconde d'hésitation, puis, subitement décidée : « Faites entrer ! » dit-elle.

Duval introduit, la porte se referma. Que se passa-t-il alors dans le poêle discret du Bourrelé ? Comme la scène eut lieu sans témoins, nous en sommes réduits à des suppositions. Il faut croire cependant que la Reine employa, pour convaincre le nouveau venu ou le mettre dans son jeu, des arguments singulièrement irrésistibles, car, une bonne heure après, lorsqu'il sortit du poêle, il avait les yeux luisants, le museau barbouillé de fard et il déclara péremptoire : « C'est bien la Reine de Naples ! Elle exige qu'à

l'avenir je lui tiens compagnie et que je partage ses repas. Je n'ai pas pu lui refuser ce service ».

Que vous dirai-je ? Il y eut dès lors dans cette maison-providence, table ouverte et bombance effrénée. La Reine ne parlait pas de partir et le Hi s'usait les yeux à guetter sur la route le fameux équipage qui, avec l'argent de sa Majesté, devait apporter à tous la fortune.

Le ménage tenait le coup avec une bonne grâce et une confiance si entières que ses parasites eussent eu bien tort de se gêner.

Pourtant, dans la population, le doute grandissait et les pauvres gens commençaient à devenir l'objet de la risée générale. Des voisins bien intentionnés essayèrent de leur ouvrir les yeux, mais le Bourrelé et sa femme attribuèrent à la jalousie ces interventions intempestives et renvoyèrent ces importuns à leurs affaires.

Le père Duval, inquiet de voir son fils mêlé à pareille aventure, lui recommanda de ne plus fréquenter cette maison. Mais celui-ci, qui avait rapporté du régiment plus de vice que de vertu, avec des goûts prononcés de ripaille, avait répondu dans son patois : « Cohèz-vous, mo père ! lis boines golaïes et lis botôies y roulot comme lis crottes de chièvre dériè chez Masson (le berger) ; commat que vos vourènes que je m'è deuscorpeus ?<sup>22</sup> »

Ce qu'il ne disait pas, mais que les moins illusionnés percevaient bien, c'est qu'il trouvait encore auprès de la Reine un complément de satisfactions qui l'enchaînait étroitement à l'intrigante.

Celle-ci continuait à se cacher pendant le jour, mais comme sa santé eût sans doute souffert d'une claustration trop prolongée, elle s'accordait, la nuit venue, une promenade hygiénique et sentimentale dans les environs. Accompagnée de son chevalier servant, elle montait vers les fourrés propices du Nimbois. Ou bien, descendant le raidillon vers la Moselle, elle gagnait l'étroit chemin plein d'ombre et de mystère qui mène au moulin de Barbelouze. Il y

---

<sup>22</sup> Taisez-vous mon père ! les bonnes goulées et les bouteilles y roulent comme les crottes de chèvre derrière chez Masson ; comment voudriez-vous que je m'en dépêtre ?

avait là, plus encore qu'aujourd'hui, dans la côte déclive qui borde le sentier, des retraits charmants de verdure où son âme poétique se délectait au chant du rossignol. Et si elle rentrait parfois étrangement chiffonnée de ces excursions, la nuit propice n'en laissait rien paraître aux profanes ; quant à ses hôtes, cuirassés de sottise comme ils l'étaient, rien ne pouvait entamer leur confiance dans la vertu de leur Reine.

Cependant, au bout de quinze jours de cette noce effrénée, il y eut dans la maison des symptômes, non de méfiance certes, mais d'une certaine lassitude. Le chevalier servant rapportait toutes sortes de bruits peu en faveur de l'aventurière et qui couraient dans le village. L'attention du maire était éveillée et une intervention désastreuse pour les affaires de la Reine était à craindre. Cette perspective n'ayant rien de rassurant, l'humeur de celle-ci s'en ressentit et le repas un soir manqua de l'entrain habituel.

Est-ce que ses pensées déteignaient sur celles de ses hôtes ? Pour la première fois, bien qu'à mots couverts et avec de prudentes circonlocutions, Seurette parla de l'obligation où elle était de se ravitailler à crédit, ayant épuisé les modestes économies du ménage. C'était un appel indirect à l'argent dont la reine devait être si copieusement munie, mais dont il tardait vraiment de voir la couleur.

Décidément, la farce tirait à sa fin et la prolongation de son séjour ne pouvait plus lui réserver que des surprises désagréables. Même la perspective des repas plantureux et des copieuses beuveries tendait à s'effacer.

La cheminée était veuve de ses jambons et de ses chapelets de saucisses, vide la cave, et le vin, pris maintenant chez le cabaretier, devenait vraiment trop ordinaire ; le poulailler était dépeuplé et le bas de laine à sec ; bref, la bonne vache était traitée jusqu'à la dernière goutte. L'heure de disparaître était venue. Mais comment s'y prendre ?

Le procédé paraîtrait louche si, prenant prétexte d'une vague promenade à la campagne, elle sortait seule pour prendre ensuite la clef des champs. Heureusement le chevalier servant était là : À lui le rôle ingrat de l'emmener, de la perdre, d'endosser ensuite certaines responsabilités et d'essayer d'amères récriminations. Il lui devait

bien cela ! Son plan ainsi dressé, la Reine, pour la dernière fois, ayant congédié son monde, se coucha dans le lit du Bourrelé.

Quand elle se leva, le Hi, toujours exact, montait la garde sur la porte et ses hôtes attendaient à la cuisine ses ordres pour la journée. Mais, contrairement à l'ordinaire, le grand Duval ne se présenta pas. Il avait fait dire qu'un vieux rhumatisme venait de se réveiller subitement et l'obligeait à garder le lit. Elle ne s'y trompa point, c'était une défection. Un proverbe dit : quand le navire sombre, les rats se sauvent. Ce premier rat n'avait même pas attendu la catastrophe ; il l'avait flairée et s'était empressé de déguerpir. Il fallait donc agir autrement et agir vite. Alors, changeant ses batteries, comprenant que ses hôtes ne la laisseraient jamais partir seule, elle résolut de les semer.

« Savez-vous, dit-elle, ce que j'ai décidé. La somme que je vous remettrai pour vous payer de vos bons soins ne peut satisfaire, si importante qu'elle soit, le désir que j'ai de vous prouver ma reconnaissance.

Aussi, je veux assurer votre avenir et celui de votre fils en vous attachant tous trois à mon service. Madame m'a montré qu'elle était capable de diriger dignement le service de mes cuisines ; votre fils fera très bien en postillon : quant à vous, mon bon Monsieur, qu'est-ce que vous diriez d'une bonne place de concierge dans l'un de mes châteaux ? c'est une situation de tout repos où vous vivriez délivré de soucis et entouré de considération.

— Oh ! Madame la Reine, je dis pas non pour le *fiou*, c'est un gars qu'a de la ressource. Mais nous, *j'sons* vieux et pas assez beaux pour fréquenter le grand monde.

— Que dites-vous ? pas assez beaux ! Madame est très bien ; quant à vous il suffira de vous munir d'une perruque pour que, avec l'uniforme que je vais vous fournir, vous ayez tout à fait bonne mine. Comme j'attends mes équipages ce soir ou demain sans faute, je vous propose donc de profiter de cette dernière journée pour aller à Épinal nous procurer ce qu'il vous faut ».

Le bonhomme se laissa facilement convaincre. Il endossa ses habits de noce pour faire honneur à sa pensionnaire et il partit pour la ville avec elle.

Ce fut un événement lorsque la Reine de Naples, qui pour la première fois paraissait en plein jour, traversa le village aux côtés du vieux. La curiosité moqueuse qu'elle lisait sur tous les visages lui fit comprendre que, décidément, nul ne la prenait plus au sérieux. Mais elle avait telle manière de regarder les gens qui la dévisageaient, elle marchait avec tant de majesté et d'un pas si assuré que les plus hardis se sentaient intimidés et mettaient une sourdine aux réflexions saugrenues qui la saluaient. Quant au Bourrelé, il ne voyait ni n'entendait rien, tout entier sous le charme du rêve doré qui venait ensoleiller sa vieillesse besogneuse.

Le premier soin de nos gens en arrivant à Épinal fut donc de chercher l'enseigne d'un perruquier. Puis, quand le Bourrelé, confortablement installé dans un fauteuil, eut livré, pour le mesurer, son crâne à l'artiste, négligemment la Reine jeta : « Pendant qu'on prépare votre perruque, je vais jusqu'à la banque chercher de l'argent. J'en ai pour quelques minutes et je reviens ».

Le garçon obséquieux s'empressa de lui indiquer le chemin et elle partit. Elle ne devait jamais revenir.

Mais l'histoire ne se termine point ici. Le lendemain de ce jour où la chaumière du Bourrelé retentit de tant de lamentations, notre aventurière se présentait au presbytère de Damas. Cette fois ce n'était plus une reine vagabonde — le truc était usé et avait peu de chance de réussir auprès d'un curé — mais la femme d'un officier supérieur qui, privée des nouvelles de son mari depuis Waterloo, se rendait à l'armée cantonnée sur la Loire, pour y chercher des renseignements. Elle parlait d'ailleurs avec tant de retenue et d'onction, invoquant dans sa détresse tous les saints, et roulant vers le ciel des yeux si blancs et si beaux à la fois, que le brave curé se laissa convaincre et lui ouvrit tout grand son logis. Elle ne devait d'abord y passer que la nuit ; elle y demeura huit jours pleins. Babette, amadouée par ses paroles sucrées, lui laissa prendre pied dans son ménage ; elle assistait à tous les offices et édifiait la paroisse par ses airs de componction et les manifestations de la piété la plus fervente. Aussi n'avait-elle pas tardé à inspirer à tous une confiance absolue.

Quand le moment vint où, décemment, il ne lui fut plus possible de prolonger encore son séjour, elle parla de partir. Mais il

lui fallait pour sa route différents articles de toilette absolument indispensables, remplacer ses chaussures. Et elle ne pouvait se les procurer qu'à Mirecourt. Le curé complaisant mit donc à sa disposition son cheval et sa voiture. Car cette femme merveilleuse avait tous les talents et conduisait un équipage comme une vraie écuyère.

« À ce soir ! » dit-elle, en adressant aux hôtes du presbytère son plus gracieux sourire. Les habitants du village virent, avec admiration, passer la belle créature dans un tourbillon de poussière et elle disparut pour ne plus revenir.

Troisième avatar. C'est la foire à Mirecourt. Dans la salle à manger de l'hôtel le plus renommé, ont pris place tous ceux que leurs affaires appellent ce jour-là en ville. Une dame aux manières distinguées se trouve, comme par hasard, placée aux côtés d'un maquignon juif. Le repas est animé ; on cause des événements et de leur répercussion sur le commerce. La dame confie à son voisin qu'elle est directrice d'une grande maison de Nancy (ornements d'église et fleurs artificielles). Elle revient fort satisfaite d'une tournée. Son stock de marchandises écoulé, elle a hâte de regagner son domicile. Mais son cheval est fatigué. Elle se repent de ne pas l'avoir vendu avec la voiture au curé de Damas qui lui en offrait un bon prix. Cela lui aurait permis de prendre le coche qui fait le service de Mirecourt à Nancy et d'arriver ainsi plus vite. Le juif mord à l'hameçon ; il flaire une bonne affaire. Il demande à voir ; il marchandise ; elle se récrie : on discute. Bref, chacun en ayant bonne envie, le marché est conclu. Elle lui vend le cheval, la voiture et les harnais pour 800 francs. Elle empoche l'argent, donne, avec une pointe d'émotion, une tape amicale sur le nez de Coco, et part pour de nouveaux destins.

Elle avait roulé un juif ! après ce coup de maître elle pouvait disparaître. C'est ce qu'elle dut faire avec diligence, car on n'en entendit plus parler, du moins dans les Vosges.

Il était temps d'ailleurs, ses aventures commençaient à éveiller des bruits gênants. Elle ne devait déjà qu'aux troubles de l'époque et à la lenteur des communications d'avoir pu, pendant tant de jours et dans le même coin, se livrer à son industrie.

Mais, en s'en allant, si elle emportait les malédictions de quelques-uns, elle restait presque sympathique aux foules toujours prêtes à subir l'ascendant de l'audace et à se gausser des imbéciles.

Car on ne peut lui refuser ce tour particulier d'imagination, où la facétie s'allie à l'astuce, et qui caractérise les fripons d'envergure. À ceux-ci une opération paraîtrait manquée si, outre le bénéfice matériel, elle ne leur procurait pas un instant de joyeuse délectation.

Cette marque de son mauvais génie, nous la retrouvons dans le dénouement qu'elle sait donner à ses prouesses. Ce n'est pas assez d'avoir épuisé toutes les provisions du pauvre Bourrelé et d'en avoir fait un objet de risée pour ses voisins, elle le laisse coiffé d'une perruque, luxe dont il n'a que faire et qu'il devra payer par de nouvelles privations.

Dans la seconde affaire, c'est mieux encore. Car ce qu'elle avait prévu arriva. Le lendemain, le maquignon se présentait au presbytère de Damas avec l'équipage du curé et offrait de le lui vendre. Tête du prêtre ! tête du juif ! Laissons les deux volés s'expliquer et s'arranger s'ils le peuvent et revenons à notre héroïne.

Bien lestée de pécune elle devait maintenant, et d'un pas alerte, courir à d'autres aventures, riant à la pensée de la pièce si savamment montée et où elle était parvenue à mettre aux prises un curé et un juif.

Maintenant qu'elle est rentrée dans l'ombre, d'où elle n'aurait dû jamais sortir, le lecteur sera sans doute curieux d'avoir quelques renseignements sur l'origine du personnage et de savoir quel fut le couronnement d'une carrière si fertile en exploits.

Malheureusement, comme elle a négligé de nous laisser son curriculum vitæ), il nous est bien difficile de le contenter. Elle est apparue et elle a passé comme une étoile filante ; or, ces sortes d'astres n'ont pas d'histoire.

Le grand Duval en savait peut-être plus long que nous, mais en vrai gentilhomme il s'est toujours refusé à parler. Cependant des présomptions qui n'ont rien d'aventuré, puisqu'elles reposent sur des rapports de police, nous font croire que la fameuse Reine de Naples était tout simplement une pensionnaire de maison de tolérance de Nancy, échappée à son couvent.

Sur la fin d'une aussi noble vie, nous sommes moins documentés encore. A-t-elle terminé sa carrière à l'ombre d'une prison ou sur un lit d'hôpital ? A-t-elle, Madeleine repentie, trouvé refuge dans un vrai couvent ? Pourquoi n'aurait-elle pas réussi à faire la conquête du cœur et des écus d'un bourgeois bien renté ? Qui nous dit qu'elle n'a point fini dans les fourrures d'une douairière, ayant titres de noblesse, pratiquante fervente, affichant les principes de la plus scrupuleuse honnêteté et du conservatisme le plus étroit ?

Nous ne savons ; mais tout est possible à ces sortes de créatures. Le temps d'ailleurs n'était pas si loin où la fille Poisson était devenue marquise de Pompadour et la Bécu comtesse de Barry, où des soubrettes s'étaient, sous l'empire, vu élevées au rang des princesses.

Quoi qu'il en soit, les aventures que nous venons de raconter ont défrayé longtemps les conversations des gens de Golbey et des environs. Aujourd'hui encore, quand ils veulent parler d'une aventurière ou d'une personne à laquelle il n'y a pas lieu d'accorder crédit, ils disent : « C'est une Reine de Naples ! »

En narrant cette histoire, nous avons voulu rappeler aux générations présentes qui l'ont sans doute oublié, l'origine d'une telle expression. Et pour leur gouverne, nous concluons comme le Bonhomme :

« Que de tout inconnu, le sage se méfie ! »





## VISITE ROYALE

Or donc, au cours de l'année 1828, le bruit courut tout à coup dans nos montagnes que le roi Charles X, revenant de visiter l'Alsace, allait franchir le col du Bonhomme pour prendre la route de Saint-Dié et rentrer à Paris.

À cette nouvelle, grand remue-ménage dans la contrée ; pensez donc ! un roi, ce n'est pas un homme comme un autre. Aussi, des coins les plus éloignés des vallées, s'appréta-t-on à descendre pour contempler cette merveille. Les mairies et les presbytères placés sur la route connurent des heures de fièvre intense.

Comment recevoir dignement un tel visiteur ?

Peu au courant des habitudes des cours, nos braves maires se tenaient la tête à deux mains, essayant d'en faire jaillir une idée heureuse, et maint curé se mit à composer et à polir un discours de circonstance, agrémenté de citations latines. Car on ignorait encore dans quelles localités le souverain daignerait s'arrêter et personne ne tenait à se trouver pris au dépourvu.

Heureusement, la visite préalable d'un officier d'ordonnance coupa court à toutes ces hésitations. Il fut décidé que le prince traverserait Plainfaing sans s'arrêter et que ce serait à Fraize seulement qu'il consentirait à accueillir l'hommage de ses féaux sujets.

Donc, au jour fixé, les curieux se pressaient en foule le long de la route que devait suivre le royal équipage.

La montée au pas, par les chevaux, de la pente alsacienne du Bonhomme avait sans doute fatigué le roi, car, parvenu au col, en vue de se dégourdir les jambes, il quitta sa voiture et témoigna le désir de descendre à pied la vallée de Barançon.

Mais là, aussitôt, se manifesta l'effet des mesures prises pour recevoir congrûment<sup>23</sup> sa Majesté. Ne disposant pas de musique, et voulant néanmoins faire les honneurs de sa Commune au moment

---

23 NDLC : D'une manière convenable et pertinente.

où le roi en franchirait les, le maire de Plainfaing avait envoyé au devant de lui deux artistes du terroir, les seuls d'ailleurs dont il disposât, en l'espèce un joueur de clarinette boiteux et un ménétrier<sup>24</sup> bossu.

Aussi, à peine descendu de son carrosse, le roi vit-il sortir de l'ombre des sapins cet orchestre improvisé. Hardiment, avec le importance de leur rôle, nos deux musiciens viennent se placer en tête du cortège et attaquent de mémoire le morceau alors à la mode : *En avant, Fanfan la Tulipe*. À la vue de cette exhibition carnavalesque les aides de camp s'élancent pour y mettre bon ordre. Mais le roi tenant compte de ce que telle intention a de louable au fond, défend, en souriant, d'éloigner ces gens. Et voilà comment le roi et sa suite descendirent la côte en rythmant leurs pas sur les accords d'une musique à laquelle ils étaient peu habitués.

Mais déjà, au col même, les marquaires et les bûcherons, tous le *baraqués*<sup>25</sup> des hauts lieux étaient accourus en hâte avec leurs marmaille. Et, mon Dieu, si l'on s'en rapporte à la tradition, ils n'avaient guère pris le temps de soigner leur toilette et ils étaient venus sous l'accoutrement dans lequel l'événement les avait surpris.

Les hommes étaient en *bras de chemise*, les femmes et leurs *rares* étaient pieds nus et tous plus ou moins haillonneux.

Un grand escogriffe, le Dindon de la Malosse, qui s'était placé devant le roi le dévisageait avec une curiosité malséante, se fit d'abord rabrouer assez vertement par le monarque.

Ce premier coup d'œil ne du pas être précisément en faveur de cette population lorraine, qui cependant par tant de traits remarquables s'était signalée dans les époques précédentes. Quoi qu'il en fût, le roi obéissant au sentiment de bienveillance qui lui était naturel, s'approcha d'un groupe où une commère exubérante sembla plus particulièrement attirer son attention.

Comme elle traînait agrippés à ses cottes deux rejetons rechignés et morveux, il lui demanda, l'air intéressé : « Ces enfants sont à vous, Madame ? — *Voui*, Monsieur le *roué* ! » répondit-elle avec une fierté évidente. Il eût sans doute voulu ajouter, pour

---

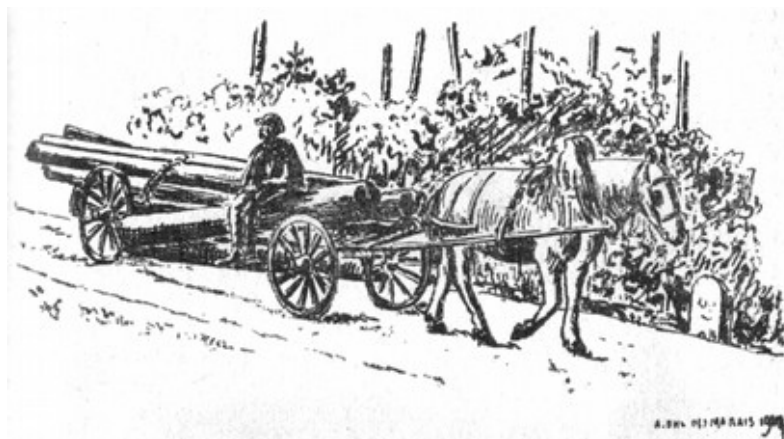
24 NDLC : Musicien populaire qui faisait danser les villageois, le plus souvent au son du violon, en particulier à l'occasion des noces.

25 NDLC : Qui vivaient dans des baraques.

flatter l'orgueil maternel : « Quels amours d'enfants ! » Mais la note eût paru tellement forcée, que le compliment ne put sortir. Il se contenta de dire ; « Comment s'appellent-ils ? »

La commère, point décontenancée commença alors à donner une biographie complète de ses *éfants*. Le roi put ainsi apprendre que l'un s'appelait Bachté ; il aurait quatre ans aux *bûres* ; il était tout plein *éblant* bien sûr, mais il était *nice d'auchtant*. L'autre, c'était Chinchin ; six ans depuis la saint *Laurat* ; bien *vlatru*, mais un peu *toûmia*. Comme conclusion « Faudra voir à les gronder, Monsieur le *roué* ! »

Peu soucieux d'entrer dans ce rôle de redresseur de torts qu'on tentait de lui attribuer, le *roué* se contenta de caresser la joue de Bachté. Mais celui-ci se recula avec un grognement de petit porc effarouché. Même insuccès avec Chinchin qui, après avoir sur l'invite maternelle, passé proprement sa manche sous son nez, répondit un *Nian !* énergique aux avances royales.



Alors, la mère indignée, sans souci de la dignité souveraine, fit contre sa progéniture récalcitrante une sortie véhémement : « *Ab ! peuts todus ! ettadèz enne caille ; je vais tot maintenant vos remvatlèr lè panse bîn é poil !* » Le roi qui, heureusement, ne comprenait rien à l'homélie, mais qui, par les rires de la foule, se doutait bien que son prestige n'avait rien à gagner à prolonger la scène, tira de son gousset un écu flambant neuf et le tendit à la commère irritée. Du coup, le courroux de celle-ci tomba et c'est avec son plus beau sourire qu'elle remercia par un « Dieu vous le rende, Monsieur le *roué* ! »

Mais voici bien une autre affaire. À la vue de l'argent, cet argent qui corrompt aussi bien les petits que les grands, tous les pauvres diables qui étaient là ne purent se tenir, et, la main tendue, la salive aux lèvres, se ruèrent vers le monarque. Quelques pièces blanches tombèrent encore, mais, comme la foule des mendiants continuait de grossir, la liste civile courait risque d'être sérieusement ébréchée si les officiers de la suite n'avaient jugé opportun d'écarter ces gens par trop avides.

Le cortège, suivi des indigènes, put donc continuer sa route. Mais bientôt il fallut s'arrêter encore. Deux jeunes paysannes, debout au milieu du chemin, présentèrent au roi un gros bouquet de ces spirées élégantes qui ne poussent qu'au creux profond des ravines forestières. Le prince parut charmé, remercia et finit par demander : « Vous êtes donc venues seules ? Où est votre papa ? » La plus grande des fillettes leva vers le roi des yeux interrogateurs et ne dit mot. Elle ne comprenait pas. Un savant de village mêlé à la foule s'approcha et traduisit en patois la question royale. Alors, la face épanouie, l'enfant répondit : « *Je n'ai point ! — Je n'ai point non plus !* » dit sa camarade. Alors, le roi : « Il faut croire qu'en ce pays, les enfants poussent vraiment dans les choux ».

Toute l'assistance riait encore de la saillie royale, quand un cri malencontreux vint tout à coup éteindre cette gaieté.

Du fond du bois qui domine la route, une voix formidable venait en effet de jeter aux échos de la vallée cette acclamation provocante : « Vive l'Empereur ! » Vous eussiez vu alors, ainsi qu'un champ d'épis se courbant sous l'orage, tous les fronts se pencher comme si un souffle d'épouvante avait passé dans l'air.

Après un moment d'hésitation causé par la stupeur, les gardes s'élancent dans la direction de la voix. Mais allez donc retrouver, dans l'ampleur des forêts, un gaillard apparemment doué de jarrets d'acier : autant rechercher une aiguille dans un tas de foin.

Après cet intermède, que n'avait point prévu le protocole, on reprit de nouveau la route de Plainfaing. Mais malgré les efforts des courtisans, malgré les fantaisies musicales du ménétrier bossu et du clarinettiste bancroche<sup>26</sup>, le front royal resta soucieux.

---

26 NDLC : Bancal.

Venait-il de s'apercevoir que, sous des dehors frustes et vulgaires, ce peuple avait une âme où vivait un souvenir ; que sous la cendre grise une flamme couvait ? Savait-il que dans les *poêles de loures* des longs hivers vosgiens, les vieux compagnons de l'Empereur, racontant, infatigables, l'immortelle odyssee, soufflaient sur cette flamme prête à se ranimer ? Prévoyait-il que cette ivresse de liberté et cette passion de gloire qui avaient troublé tout un peuple, ne pouvaient, du jour au lendemain, se dissiper comme une fumée, et que ce rêve extraordinaire aurait tôt ou tard une seconde floraison ? Quel augure lui soufflait que ce cri, poussé dans la forêt des Vosges, roulerait ses échos jusqu'en sa capitale pour détoner menaçant dans la tempête qui, deux ans plus tard, emporterait son trône ?

Rien, à présent, dans cette foule de plus en plus dense, accourue sur son passage, ne pouvait le distraire de ses pensées. Ni la forêt aux fûts puissants, dont la route suivait la lisière, ni les vertes prairies où court le *rupt* tumultueux, ni le panorama immense des monts et des vallées ouvert devant lui, ne paraissent également avoir retenu son attention. Il est vrai que celui à qui je dois la première partie de cette histoire, n'attachant pas grande importance à des détails, à son sens aussi puérils, a bien pu négliger de les noter.

Car il est bon d'ouvrir ici une parenthèse pour vous apprendre que ce conteur n'est autre que Chinchin lui-même, le Chinchin morveux du début de ce récit, qui, devenu vieux, se plaisait à rappeler cette étape remarquable de sa carrière obscure. Ayant, pendant trois hivers, fréquenté l'école de Habaurupt, il avait assez de lettres pour lui permettre de rougir rétrospectivement du débordement acrimonieux et des propos peu académiques auxquels sa mère avait donné libre cours devant un roi de France. Mais il n'avait pas suffisamment mordu à la civilisation pour farder la vérité et attribuer à son rôle d'alors l'aspect reluisant qu'il n'avait pas revêtu.

Cette remarque vous est une garantie que, dans ce voyage, et jusqu'à Plainfaing, tout s'est bien passé ainsi qu'il me l'a rapporté. Malheureusement, arrivé là, Chinchin, avec sa mère traînant Bachté, laissa partir le roi, pour regagner son chaume vers Hangochey.

Du moment, n'est-ce pas ? qu'elle n'avait plus de chance de se faire remarquer dans cette foule où elle était noyée, l'aventure pour elle perdait tout attrait. D'autant plus qu'elle en avait tiré un maximum d'avantages : un bel écu sonnante et l'honneur envié d'avoir parlé au roi.

Cet honneur, d'ailleurs, devait la suivre toute sa vie et en faire une sorte de personnage dont le hameau tirait fierté. « La Nanousse vous savez bien, celle-là qui a parlé au roi ? » C'est en ces termes, dont ils avaient la bouche pleine, que, dans ma jeunesse, je l'ai entendu maintes fois désigner par ses voisins.

Mais de cette gloire, quelqu'un était jaloux : « Moi aussi, disait le Dindon, j'ai parlé au roi.

— Et que t'a-t-il dit ?

— Comme je lui marchais sur le pied, il m'a dit comme ça : « Ote-toi donc de là, grand imbécile ! » Vous voyez bien que c'est vrai ».

Il est regrettable que Chinchin n'ait pu suivre la promenade royale jusqu'au bout. Nous eussions eu de la suite de l'aventure un compte rendu plus prosaïque certes, mais peut-être plus véridique. Car la personne respectable à qui je dois le reste de l'histoire se piquait d'appartenir au monde comme il faut. C'est vous dire que ses lunettes avaient tendance à mettre en lumière certains faits, à laisser les autres dans l'obscurité, en vue de donner à l'événement l'aspect, qu'en son esprit, il devait revêtir. Aussi allez-vous tout de suite saisir la différence.

En arrivant à Plainfaing, le roi eut enfin le sentiment d'entrer en pays civilisé et de belles mœurs. Il fut salué d'une salve de pétards ; les cloches sonnaient gaiement et les gens endimanchés se tenaient au bord des rues dans une attitude déférente.

On ne nous a pas dit si les chemins étaient fleuris comme à la Fête-Dieu et si les pavés des maisons avaient été débarrassés des fumiers et tas d'ordures, cette lèpre des villages. S'ils ne le furent, c'était sans doute pur oubli. Mais pas une voix discordante ; un seul cri répété le long des cassis où les gens avaient les pieds dans l'eau : « Vive le roi ! »

L'esprit rasséréiné par ces démonstrations affectueuses, le roi souriait à ce bon peuple et saluait de la main. C'est là que son carrosse l'attendait ; il y remonta ; puis, au pas de quatre chevaux blancs, avec un cavalier à chaque portière, il prit la route de Fraize.

Une foule de curieux suivaient la voiture ; d'autres debout sur les talus ou sur des tréteaux amenés là tout exprès, essayaient le cou tendu, d'apercevoir, à travers les glaces, cette grandeur qui passait.

C'est donc à Fraize que Charles X devait s'arrêter pour entendre les congratulations des autorités du canton. Jamais tel honneur n'était échu à ce bourg obscur, perdu dans la montagne et, jusque-là, parfaitement inconnu. Manquant d'hôtel de ville, ne disposant pas d'un local assez convenable, force avait été à la municipalité de recevoir le roi dans la rue. Le ciel heureusement se montra favorable ; il faisait un temps superbe.

Un arc de triomphe, composé de trois arches et décoré de fleurs et de feuillage, avait été édifié sur la place Demennemeix. Auprès du monument, M. Mengin, maire et M. Pierrot, curé de Fraize, attendaient entourés de tous leurs collègues et confrères du canton. La plupart des édiles, pour la circonstance, avaient extrait de leurs coffres et arboré l'antique habit de cérémonie à longue basques avec la culotte courte.

Et l'on remarquait fort dans l'assistance un maire de la montagne qui, s'étant apprêté dans la nuit pour pouvoir arriver à l'heure, s'était, par inadvertance, chaussé d'un bas blanc et d'un bas rouge. Les bourgeoises en cornettes à ruches, les paysannes en capes de velours avec la foule des hommes en feutres immenses, vestes en *halbeline*, blaudes en droguet ou en *mohure*, emplissaient la vaste place.

Une rumeur d'acclamations, qui va se rapprochant, la foule s'ouvre, le cortège royal paraît et s'arrête sous l'arc de triomphe. Pas de trompettes bruyantes ni de tambours sonores, pas de pompiers au plumet belliqueux, mais un commandement qui éclate impérieux : « Présentez armes ! » C'est le brigadier de gendarmerie, avec sa troupe de trois hommes au grand complet, qui rend les honneurs militaires.

Le roi descend de son carrosse, culotte blanche, habit brodé, chapeau à plumes, épée au côté ; il a vraiment grand air ce représentant d'une dynastie en décadence.

Le maire et le curé s'avancent : « Vive le roi ! » Puis un profond silence s'établit, et le premier, tenant son discours en sa main qui tremble d'émotion, le débite d'une voix mal assurée. Nous n'avons pu retrouver ce morceau d'éloquence administrative, et c'est dommage. Peut-être y eussions-nous découvert, à côté des lieux communs sur l'attachement qui... le dévouement que... un reflet des pensées et des desiderata de nos pères à cette époque, si tant est, toutefois, qu'ils eussent désiré quelque chose.

Puis ce fut le curé qui, à son tour, fit de mémoire un discours dans la note du jour, c'est-à-dire avec louanges dithyrambiques et l'appel inévitable aux bénédictions d'en haut. Il faut croire que ces discours ne furent pas jugés trop indignes de la majesté royale puisqu'ils valurent à leurs auteurs remerciements et félicitations. La condescendance du monarque alla même jusqu'à la poignée de main.

Déjà, à cette époque, il ne pouvait y avoir de visite officielle sans distribution de décorations. Mais le roi ne disposait pas encore des nombreux hochets de tout ordre que répandent aujourd'hui, ainsi qu'une manne bienheureuse et à chacun de leurs déplacements, nos démocratiques gouvernants. Aussi crut-il avoir suffisamment fait, pour marquer son passage dans ce coin perdu de son royaume, en décernant une croix de la Légion d'honneur. Ce fut la gent militaire, en l'occurrence le brigadier de gendarmerie, qui décrocha la timbale. Après qu'un officier d'ordonnance eut donné lecture des états de service de ce brave, le roi le décora de sa main. Le maire et le curé durent se contenter de compliments ; ils reçurent néanmoins une certaine somme pour être distribuée aux pauvres.

Puis le roi, décidément en frais d'amabilité, adressa à cette foule qui s'était si bien comportée à son endroit, quelques paroles de circonstance qu'elle ne comprit peut-être guère, mais qui témoignaient sans doute d'une particulière bienveillance, car c'est au cri mille fois répété de : « Vive le roi ! » que celui-ci regagna son carrosse. Et dans une apothéose de poussière dorée, pendant que



les cloches sonnaient à toute volée, le cortège royal, au grand trot, disparaissait sur la route de Saint-Dié.

Dans nos contrées, en ce temps-là si paisibles, cette visite se présenta comme un événement considérable, et longtemps nos populations conservèrent le souvenir d'un roi dont l'affabilité, pendant les quelques heures qu'il avait passées parmi elles, lui avait gagné toutes les sympathies. Ah ! si ce prince n'avait pas eu derrière lui un tel passé !.. s'il avait été moins entêté !.. Mais cela c'est de la grande histoire et de la politique, tous articles que je ne tiens pas en mon rayon... passons !

Quelques jours après la Gazette de France rendant compte de la tournée triomphale faite par Charles X en son royaume, omettant de parler du cri intempestif qui l'avait salué au col du Bonhomme, s'étendait avec complaisance sur la réception enthousiaste qui lui avait été faite à Fraize.

Et voilà comment ce bourg obscur perdu dans la montagne, et, jusque-là parfaitement inconnu, entra un jour, par la petite porte, dans l'histoire.





## EMMA

Minuit ! Aux portes d'une grande ville du Midi, un couvent de femmes, à l'abri de ses murailles et des hautes frondaisons qui jaillissaient des cours et des jardins, semblait dormir profondément.

Mais au milieu de ce silence, une petite âme veillait. Une jeune fille portant encore l'habit laïque était venue s'accouder à la fenêtre de la cellule où désormais allaient couler ses jours et, les yeux sur l'infini du ciel étoilé, s'abandonnait à ses pensées.

Depuis huit jours qu'elle était venue, comme un oiseau blessé, se réfugier dans cet asile paisible, elle n'avait pas encore ressenti comme ce soir les angoisses qui accompagnent les décisions suprêmes.

Elle avait été reçue avec une bienveillance toute maternelle par la supérieure, entourée de soins et de prévenances par les sœurs qui voyaient en elle une précieuse recrue, prise en outre par les soins de son installation et les exercices pieux de la maison, et, il faut bien le dire, amusée aussi par ce qui lui était nouveau dans ce pays et cette retraite. Tout cela ne lui avait pas laissé le temps de s'interroger et de sentir encore la douleur que les liens puissants, rompus d'hier, allaient laisser dans son cœur.

Mais aujourd'hui l'agitation des premiers jours était tombée. Elle avait fait le tour de ces murs désormais son seul horizon. Elle avait goûté à ces affections toujours les mêmes et qui — mais elle l'ignorait — se changent parfois en rancunes mesquines, en cruauté hypocrite. En ce moment, la répétition des mêmes sempiternels exercices pesait enfin sur son âme que n'avait pas encore façonnée la longue habitude des disciplines. Aussi, rentrée en sa cellule solitaire, elle avait senti soudain une lassitude profonde tomber sur son âme, son cœur saigner au souvenir des affections perdues et les images familières du pays natal s'imposer impérieusement à son souvenir. En vain avait-elle prié, en vain, dans un sommeil qui la fuyait, avait-elle cherché un remède à cette crise de nostalgie, la douleur l'avait vaincue et là, toute seule devant le ciel immuable et la nuit silencieuse, en revivant sa jeunesse, elle avait pleuré.

C'était là-bas dans un vallon discret des Vosges, un petit village au blanc clocher. Là elle était née ; elle avait grandi gâtée des siens, choyée de tous, car ses parents étaient dans l'aisance et pratiquaient le bien. Son père, riche marchand de bois, lui avait fait donner dans un pensionnat de la ville, l'éducation superficielle, mais brillante, convenant aux filles qui n'auront pas besoin de travailler pour vivre.

Rentrée au nid, elle n'avait pas eu en effet à livrer ses blanches mains aux tâches ingrates et obscures des villageoises. Quelques arts d'agrément, les lectures faciles, les pratiques d'une dévotion peu profonde mais de bon ton, avaient absorbé ses belles années.

Mais comme le cadre modeste où elle évoluait ne répondait pas aux goûts de grandeur qu'elle avait rapportés de la ville, elle avait, en ses longues rêveries, échafaudé un plan d'avenir merveilleux bâti en plein ciel. Elle le situait naturellement dans un des lieux de la terre où la femme a le plus de chance de déployer ses séductions et de vivre intensément, à Paris. Faute de mieux, elle se contenterait de Nancy, cette autre capitale de la grande vie et des plaisirs.

Et tous ces rêves se concrétisaient sous forme d'une image bien vivante : le beau Lucien Maigrot fils d'un gros propriétaire voisin, ami de son père et qui, vague étudiant à la Faculté de Nancy, en fait de merveilles, faisait surtout des dettes. Le père payait toujours sans trop récriminer et par peur du scandale, espérant bien que la dot d'Emma Poirot viendrait réparer un jour la brèche faite à la fortune de la famille.

Leur mariage était une chose entendue depuis longtemps entre les parents des jeunes gens. Ceux-ci, qui n'avaient pas été consultés, semblaient avoir accepté cette combinaison comme chose toute naturelle : n'étaient-ils pas, chacun de leur côté, les deux partis les plus en vue dans le village ? Lucien, dont la fatuité égalait la réelle intelligence, ne pouvait croire qu'une jeune fille, ayant eu l'honneur d'être par lui distinguée, osât se refuser à ses hommages. Emma, de son côté, se sentait si supérieure à son milieu que la pensée de n'être pas aimée pour elle-même ne lui serait jamais venue.

L'aimait-elle ? elle ne se l'était jamais demandé. Il lui plaisait parce que cette union lui permettrait d'échapper à l'étroitesse de son

existence et de réaliser son rêve et cela suffisait à son cœur vierge encore de passions.

Lui, pour donner au moins de ce côté satisfaction à ses parents, faisait le nécessaire pour qu'on prit au sérieux son rôle de prétendant et qu'il pût se réserver ce mariage pour le jour où il lui faudrait faire une fin. C'était d'ailleurs, pour des vacances qu'il trouvait interminables loin des distractions de la ville, une agréable diversion que ce flirt où il avait plaisir, en déployant toutes les grâces de son esprit, d'éblouir cette jeune fille à la fois prétentieuse et naïve. Il n'y avait pas eu entre eux de ces élans et de ces abandons spontanés qui jettent dans les bras l'un de l'autre deux êtres faits pour s'aimer. Et c'était très bien ainsi : ces transports ayant pu devenir compromettants pour Lucien en lui faisant franchir une limite que bien des considérations étrangères à l'amour lui commandaient de respecter. Quant à Emma, inexpérimentée encore en la matière et qui aurait cru fauter en poussant plus loin l'expérience, il lui était impossible de remarquer combien la réserve de son fiancé était calculée.

Penser que d'autres dans le village pussent oser lever les yeux vers cette brillante jeune fille et cette dot alléchante était une chose paraissant à ce point impossible que nul n'y aurait pensé. Il y avait bien le petit commis du marchand de bois, Firmin Chaxel, dont elle avait surpris maintes fois les regards pleins de muettes adorations fixés sur elle. Mais il était si timide et sans doute la sentait-il si haut que ce regard seul avec la subite rougeur qui empourprait ses joues lorsqu'il était placé en sa présence, avait pu jusque-là trahir ses sentiments. Et elle avait toujours feint d'ignorer, bien qu'au fond elle en fût moins mécontente que flattée, cet amour discret qui s'élevait vers elle. Si elle avait été plus cruelle et plus coquette elle s'en fût amusée ; hautaine et fière comme elle l'était, c'eût été à ses yeux déchoir que d'y arrêter sa pensée.

Telle était la situation, lorsque des événements aussi rapides qu'imprévus avaient du jour au lendemain imprimé un autre cours à sa destinée. La fortune de son père engagée dans des spéculations hasardeuses avait sombré tout à coup ; la faillite la hideuse faillite avait passé, comme un vent de désastre, dispersant les propriétés, arrachant les meubles au foyer, mangeant la dot. Il ne restait même

plus un toit à la famille pour abriter une misère d'autant plus affreuse qu'elle n'était point dans ses habitudes. La mère n'avait pu supporter le coup : le désespoir en trois jours l'avait conduite au tombeau. Le père, plus robuste, avait résisté ; mais il avait perdu, au souffle du malheur, la confiance et l'audace qui avaient fait sa fortune ; il était trop vieux et trop ébranlé pour essayer de remonter le courant qui l'emportait et il s'était résigné à une existence étriquée et douloureuse en acceptant une place de comptable chez un de ses anciens clients.

Dans tout ce désastre Emma s'était sentie la moins frappée. Son inexpérience de la vie, la certitude qu'elle gardait de la fidélité de son fiancé, n'avaient pu entamer sa foi imperturbable en l'avenir. Cependant ce n'est pas sans étonnement qu'elle avait vu tous leurs amis de la veille, tels des oiseaux prudents fuyant aux approches des mauvais jours, désertir son foyer dévasté. Ses futurs beaux-parents eux-mêmes lui avaient témoigné tout à coup une froideur désobligeante. Dans les visites qu'elle s'obstinait à leur faire, elle n'obtenait plus que des réponses embarrassées et dilatoires quand elle jetait le nom de Lucien dans la conversation, et à la fin sa fierté s'était révoltée et elle avait aussi cessé de les voir.

Les lettres de Lucien s'étaient, du coup, faites plus rares et plus courtes. Mais les vacances approchaient et elle restait encore assurée de le reprendre. Une amère et dernière déception l'attendait : prétextant un voyage urgent, Lucien ne revint pas et ne donna plus signe de vie. Il fallut bien se rendre à l'évidence et ouvrir enfin les yeux, qu'elle avait tenus obstinément fermés, sur l'étendue de son malheur. Et rien de ce qui pouvait lui en faire mesurer toute la profondeur ne lui fut épargné.

L'escarcelle où elle puisait sans compter pour satisfaire toutes ses coûteuses fantaisies se trouva vide ; le nécessaire manqua dans le logis étroit remplaçant la somptueuse demeure des jours heureux ; tout le domestique renvoyé, il lui avait fallu se résigner aux soins prosaïques du pauvre ménage ; son père enfin, son père autrefois attentif à ses moindres désirs, aigri par le malheur, dans la présence de sa fille sentant comme un muet reproche, fuyait son logis maussade ou n'y rentrait que taciturne et hargneux.

L'orgueil s'était trop bien implanté au cœur de la jeune fille pour permettre à la résignation d'y entrer ; l'insouciance et la paresse où elle avait vécu ne lui avaient pas permis de regarder la situation en face et d'accepter bravement les nouveaux devoirs que lui imposait la vie. Elle avait préféré désertier. Car c'était bien une désertion que cette décision soudaine de se jeter dans un couvent. Comme tant de pauvres filles que l'amour ou la fortune ont trahies ou qui ont reçu une éducation mal appropriée aux conditions de la vie qui leur est faite, elle avait cru, en trouvant là l'oubli, s'être déchargée du souci de l'existence matérielle. Combien, derrière ces vocations qui naissent subitement, se cachent parfois de déceptions, de paresse et de lâcheté !

L'orgueil blessé surtout y trouve son compte car, par suite d'une fausse compréhension des devoirs, ce n'est pas déchoir à ses yeux et aux yeux du monde que de se condamner à la vie inutile des couvents cloîtrés. C'est pourquoi, afin de conserver intact le bien familial, sans déroger aux traditions de la caste, tant de filles nobles, autrefois, s'y trouvaient reléguées. C'est aussi pourquoi, pour garder à ces maisons ce caractère spécial de distinction, ne s'ouvrent-elles encore qu'aux femmes des classes supérieures. Les ordres actifs qui rendent tant de services à l'humanité souffrante se recrutent surtout dans les filles du peuple.

C'était donc dans un ordre contemplatif dont la renommée et la règle contentaient encore son incurable vanité et sa répugnance du travail et de l'effort qu'Emma avait voulu entrer. Se demander si une disposition spéciale l'appelait, avait été son moindre souci : la vocation viendrait plus tard comme à tant d'autres.

Elle avait donc pressé son départ, ayant hâte d'échapper aux nécessités menaçantes de la vie et à la moqueuse indifférence que lui témoignaient maintenant ses compatriotes.

Pourtant sur ces jours ternes précédant son départ, un rayon avait lui qui, s'il n'avait pu changer sa détermination, avait réhabilité un peu à ses yeux le petit monde qu'elle quittait.

Comme elle se rendait un soir à l'église par une ruelle détournée, elle avait vu venir à elle Firmin Chaxel, l'ancien commis de son père. Il s'était arrêté devant elle, l'air troublé, mais paraissant

bien résolu à parler. Elle aurait voulu l'éviter que cela lui eût été impossible, car il s'était campé au milieu du passage.

« Excusez-moi, Mademoiselle Emma, de vous aborder ainsi. Je n'ai pas osé me présenter chez vous et j'eusse encore remis à plus tard l'aveu que je craignais de vous faire si le bruit de votre prochain départ n'avait couru.

Si les événements que vous savez n'étaient survenus, je n'aurais jamais pensé non plus, croyez-le bien, m'adresser à vous. Mais il me semble que puisque votre bonheur aussi bien que le mien est en jeu, c'est maintenant un devoir de parler.

Je vous aime, Mademoiselle Emma, depuis longtemps, et mon plus cher désir serait de vous avoir pour femme. Je n'ai point de fortune, mais j'entre prochainement comme directeur à la scierie Merland et notre avenir est assuré. Je vous offre une vie toute d'honnêteté, un vif désir de travailler à vous rendre heureuse et un cœur qui n'a jamais battu que pour vous.

Dites-moi que vous ne partez pas et que vous acceptez ; je serai le plus heureux des hommes et ma vie ne sera pas assez longue pour vous prouver toute ma reconnaissance pour le don infini que je sollicite de vous ».

Cette confession avait été faite tout d'un trait ainsi qu'une leçon longtemps apprise par cœur et avec une hâte que précipitaient l'émotion et l'angoisse.

Le jeune homme restait là son chapeau à la main, levant ses yeux timides et suppliants sur la jeune fille. Celle-ci avait tellement été surprise que sa pensée en avait été paralysée. Elle restait le front penché, rougissante, indécise et gênée, et pourtant touchée par l'accent de sincérité du jeune homme. À la fin elle finit par dire :

« Mon ami, je suis, croyez-le bien, profondément touchée des sentiments que vous avez pour moi et je vous remercie de la confiance que vous me témoignez en me croyant capable d'assurer votre bonheur. Mais je ne m'attendais pas à une telle démarche. Si elle s'était produite plus tôt, peut-être aurais-je pu prendre une autre décision. Mais, à l'heure actuelle, il est trop tard ; ma résolution est irrévocable, toutes mes dispositions sont prises pour partir ; j'entre au couvent. Mais je n'oublierai pas, croyez-le bien, le brave garçon



qui lorsque tant de faux amis nous abandonnent, est assez désintéressé pour rester fidèle et dont l'amour n'a pas besoin de la perspective d'une dot pour se soutenir. Je prierai pour vous. Puissiez-vous trouver ailleurs le bonheur mérité et que je n'aurais peut-être pas su vous donner.

— Oh ! Mademoiselle, je n'aurai jamais d'autre femme que vous ; je me le suis juré. Mais vous voudrez, n'est-ce pas ? votre dernier mot n'est pas dit. Je puis attendre que vous vous soyiez habituée à cette idée. Vous ne partirez pas, vous ne pouvez pas partir. Ne savez-vous pas que j'en mourrais ?

— Mon ami, je vous en prie, taisez-vous. Ne vous torturez pas et ne me torturez pas inutilement. Je vous l'ai dit, ma résolution est prise. Laissez-moi passer. Adieu !

— O Mademoiselle ! de grâce, ne dites pas cela. Je le sens bien, votre cœur n'est pas insensible ; vous réfléchirez, je vous reverrai. Emma ! Mademoiselle Emma !... »

Mais elle était déjà loin, pressant le pas pour ne plus entendre cette prière qui la poursuivait. Au fond, elle se sentait mécontente d'elle-même et elle n'osait se demander pourquoi.

Au-dessus des pensées tumultueuses qui l'assaillaient, l'orgueil ne cessait pourtant de faire entendre sa voix : devenir l'épouse de Firmin Chaxel, accepter une existence médiocre et diminuée après avoir caressé de si beaux rêves. Non vraiment, elle ne le pouvait pas ! Et pour ne pas laisser fléchir sa résolution sous la sourde poussée d'autres sentiments qu'elle n'osait s'avouer, elle brusqua son départ.

Que pouvait-elle regretter dans ce village dont elle avait été comme la reine et où elle ne rencontrait plus que l'indifférence ou la méchanceté qui accablent les idoles tombées. Son père même n'eut pas ces élans de tendresse désespérée qu'elle redoutait en voyant s'en aller pour ne plus revenir cet unique objet de ses tendresses ; il transperçait même en ses regrets le contentement secret de se voir délivré du dur souci d'assurer l'avenir de son enfant...

Depuis huit jours qu'elle a franchi les portes du couvent, elle s'est réjouie de sentir peu à peu ces souvenirs s'estomper. Mais après-demain elle doit prendre la première vêtue et devenir

postulante. Sans doute, cette cérémonie n'implique pas encore l'acceptation de la règle et n'exige aucun vœu, mais elle revêt déjà le caractère d'une obligation morale.

Et au moment de franchir ce pas, plus vivace et plus fort le passé s'est levé comme si une présence mystérieuse, une âme venue de là-bas, eût rôdé dans l'air qu'elle respirait.

Cette sensation était si angoissante qu'elle restait ainsi, sans volonté pour se coucher, prise pour la première fois de la crainte d'avoir trop préjugé de ses forces.

Elle en était là de ses réflexions lorsque par delà la haute muraille qui fermait le couvent et ses dépendances, dans la nuit silencieuse, une voix émue lança son nom : « Emma ! » Debout aussitôt comme si un ressort secret s'était détendu en elle, la jeune fille écouta palpitante, doutant encore. Mais une seconde fois la voix s'éleva plus ferme : « Emma ! » Oh ! cette voix, elle croyait la reconnaître : Firmin, c'était Firmin qui, traversant la France à sa suite, était venu lui apporter cette preuve de son amour, l'appeler sous les murs de sa prison et essayer de l'empêcher de consommer son acte de désespoir.

Elle se jeta à genoux implorant la force d'en-haut dans le tumulte douloureux de son cœur. Mais une troisième, une quatrième et jusqu'à une cinquième fois la voix se fit entendre redoublant ainsi le tourment de l'infortunée. Enfin le silence profond de la nuit plana de nouveau sous le ciel étoilé. Et elle se traîna brisée, anéantie jusqu'à sa couchette. Un rêve visita son sommeil.

C'était au fond de l'ancien parc de la maison paternelle dont les grands arbres se miraient dans le miroir à facettes que la Meurthe naissante étalait dans la vallée. Elle s'était assise seule et désespérée sur le gazon ourlant les eaux. Mais Firmin était venu et son sourire silencieux, comme un clair soleil, était entré en son âme.

Il lui avait pris la main et tous deux s'étaient penchés sur l'onde mouvante. Le flot où dansaient les fleurettes blanches promenait ses moires d'or et d'argent sur un fond ténébreux où passaient des images fantastiques. Et ces images peu à peu prenaient la figure de génies couronnés, de fées aux longues

traînes ; et les chants montaient des eaux ; et ce monde merveilleux passait, passait entraînant avec lui la force de vivre ; les espoirs du devenir cédaient à l'attraction invincible du néant. Une cloche avait sonné. Firmin l'avait prise par la taille et tous deux pour jamais avaient glissé au Nirvana.

Elle s'était réveillée tout étourdie, se demandant si c'était bien elle qui se trouvait là tremblante dans l'étroite cellule d'un cloître. Mais la cloche du souvent sonnait matines, cette cloche qu'elle avait entendue dans son rêve, lui rappela la triste réalité. Elle se hâta de se lever et fut aussitôt reprise par la vie monotone et réglée de la maison. Mais c'est en vain qu'elle s'absorbait dans la prière et la méditation, en vain qu'elle implorait le secours d'en-haut, sa pensée était ailleurs.

À plusieurs reprises elle surprit la supérieure la couvant des yeux ; elle parut même un moment vouloir lui adresser la parole, mais elle se ravisa comme si un combat intérieur se fût aussi livré en elle. Emma frémissait en pensant que la voix nocturne avait été entendue et que son secret était connu. Si la supérieure ignorait ce détail, autre chose lui donnait de l'inquiétude. Dans la journée précédente un jeune homme prétendant venir du pays d'Emma et se disant de passage, s'était présenté au parloir et avait demandé à lui parler. La supérieure consultée l'avait éconduit sous prétexte que la règle interdisait toute entrevue avec une novice, mais en réalité pour éviter qu'une pensée profane vînt dans un tel moment distraire la jeune fille. Peut-être même avait-elle soupçonné le vrai motif de la démarche du jeune homme et se félicitait-elle d'avoir épargné à la postulante une entrevue ne pouvant être que pénible et inutile, attendu qu'Emma avait dû tout considérer avant de se décider à dire au siècle un adieu sans retour.

La journée se passa ainsi pour la malheureuse en tergiversations et le soir arriva sans qu'elle eût pris une résolution bien arrêtée. À la fin elle se dit qu'il était prudent d'attendre et qu'elle s'était peut-être trompée : la voix ne venait pas de Firmin et ne s'adressait pas à elle.

Pourtant, ce n'est pas sans une émotion intense qu'elle rentra dans sa cellule ; elle redoutait et désirait tout à la fois voir son doute se changer en certitude. Et cette indécision la troublait

profondément. Comme pendant la soirée précédente elle laissa la fenêtre ouverte et, prostrée sur sa chaise, sans force et sans vouloir, elle attendit.

Chaque fois qu'au-dessus de la vague rumeur venant de la ville prochaine, une voix semblait s'élever, son cœur bondissait dans sa poitrine. Elle se sentait coupable de rester là, attentive au bruit du monde auquel elle avait renoncé, mais rien n'aurait pu l'arracher à son attente anxieuse.

Et les heures coulaient : toutes ses compagnes étaient couchées ; le cloître dormait derrière ses murailles ; le halo qui signale au loin les cités dans la nuit, avait disparu sur la ville assoupie et le silence enfin descendait sur la terre. L'appel mystérieux, que cette fois elle invoquait de toute son âme, allait-il tarder de se faire entendre ? Non, car par ses battements de plus en plus pressés, elle sentait que son cœur, tel un récepteur merveilleux, avait perçu la présence du visiteur invisible.

En effet, dans le calme des êtres et des choses, tout à coup l'appel monte : « Emma ! » et se répète de plus en plus véhément.

Penchée à sa croisée, les mains crispées sur la poitrine, elle écoute cette voix sur l'identité de laquelle elle n'a plus aucun doute, cette voix brisée d'un être venu de si loin pour lui demander sa part de bonheur et peut-être la possibilité de croire encore à la vie. Elle voudrait répondre, crier sa détresse, et sa pitié et l'amour, oui l'amour enfin révélé qui l'emporte sur tous les sentiments parasites qui jusque-là l'avaient étouffé. Mais aucun son ne sort de sa gorge contractée et quand enfin la voix dolente s'est tue, elle continue à rester là, brisée, anéantie, attendant toujours elle ne sait quelle miraculeuse intervention.

Cette fois, il n'y a plus de délai à prendre : après-demain a lieu sa réception comme novice ; Firmin ne saurait indéfiniment faire durer l'épreuve ; une décision ferme et immédiate s'impose. Résolument la jeune fille se place en face de sa conscience et s'interroge.

Elle est bien obligée de s'avouer que les sentiments qui l'ont poussée vers le couvent n'ont qu'un rapport très lointain avec la grâce : l'orgueil, la peur d'avoir à lutter contre les nécessités de la

vie, contre la misère peut-être, voilà ce qui jusqu'alors a dominé sa conduite. Maintenant que l'amour lui a révélé d'autres horizons sur l'avenir, elle comprend mieux quelles furent sa lâcheté et son erreur.

Cette voix de la nature qui l'incite à aimer, à fonder un foyer et à créer de la vie à son tour, n'est-ce pas la voix de Dieu même qui veut que son œuvre se continue par l'effort même de sa créature ? Qu'a-t-il à faire de prières et de macérations inutiles sur lesquelles de pauvres âmes croient s'assurer le salut ? Le salut, il consisterait donc à chasser de son cœur tout sentiment humain pour en concentrer toutes les facultés vers un but purement égoïste ? Non, elle le sentait et le comprenait maintenant, ce n'est pas en ne pensant qu'à soi, mais en laissant s'épancher de ce cœur, sur tous les êtres qui nous entourent, les rayons d'une charité agissante, qu'on obéissait à la loi universelle et divine.

À peine peut-on excuser celles qu'une douleur profonde et secrète a blessées à mort qui, comme d'autres recourent au suicide, se réfugient dans le cloître, cette antichambre de la tombe, pour achever d'y mourir. Mais les coups qui l'avaient frappée avaient laissé intact en elle ce ressort puissant de la vie : la faculté d'aimer.

Et quand elle en vint à penser aux marques de désintéressement et d'amour que lui donnait celui qui, depuis trois jours, errait comme une âme en peine autour de ces murs, elle se sentit définitivement vaincue et des larmes vinrent à ses paupières. Elle sentit qu'elle l'aimait de toutes les forces neuves de son cœur. Sa résolution s'affermir : demain elle irait se jeter aux genoux de la supérieure et lui dirait la révolution qui s'opérait en elle.

Le jour se levait sans que le sommeil fût venu. Et c'est l'esprit décidé, mais le corps affaibli qu'elle descendit se mêler à ses compagnes. C'est après l'office du matin que la supérieure d'habitude donnait audience. Mais dans son trouble Emma n'avait pas pensé que c'était aussi le moment où l'aumônier recevait les postulantes à confesse. Elle ne s'y était point préparée et, dans la sincérité de sa foi, elle en fut alarmée. En outre, l'obligation de faire entendre au prêtre un aveu comme celui qui lui pesait l'affola au point qu'elle perdit, connaissance.

Quand elle reprit ses esprits, elle se trouva couchée dans sa cellule. Une sœur converse lui donnait ses soins. Elle apprit d'elle

qu'on attribuait sa faiblesse aux émotions d'un jour aussi solennel. On la dispensait donc des exercices de la journée ; l'aumônier reviendrait pour l'entendre demain à la première heure, la cérémonie n'en serait, pas retardée. Ainsi le plan échafaudé s'écroulait : elle n'avait pas vu la supérieure et on n'avait pas pour habitude de la déranger dans la journée. Cette raison qu'elle se donnait pour attendre encore était sans doute peu solide et elle se disait bien que dans un cas aussi grave le règlement peut fléchir. Mais comme pour l'étayer, un scrupule d'un autre ordre vint alarmer sa conscience : Dieu en permettant ce contre-temps n'avait-il pas voulu lui marquer sa volonté de la retenir ? Et puis, le moment venu d'agir, elle se rendait compte seulement des difficultés qui l'attendaient. Si lorsqu'elle sortirait elle ne rencontrait pas Firmin, s'il était reparti en la maudissant peut-être, se déciderait-elle à rentrer seule au village ? Et s'il était toujours là à l'attendre, pourrait-elle, sans donner prise aux critiques, revenir avec lui ? Dans un cas comme dans l'autre, quelle réception lui ferait-on là-bas ? Son père ne serait-il pas déçu en la voyant ? Mais ce qui l'effrayait surtout c'étaient les rires moqueurs, les sous-entendus outrageants qu'allait faire naître ce retour inattendu de la fière Emma. À cette pensée, son orgueil indompté se raidissait et parlait encore assez haut pour imposer silence à son amour. L'irrésolution de nouveau paralysait sa volonté.

Et les heures passaient et la nuit de nouveau vint, rendant plus douloureux ces passages de l'un à l'autre de sentiments aussi contraires.

Pourtant le silence s'étant fait, aucun cri ne s'éleva par delà la haute muraille. Elle attendit encore, mais vainement. Alors elle se crut abandonnée et elle sentit à son désespoir combien l'amour de Firmin tenait définitivement de place en son cœur.

Elle l'accusa de n'avoir pas poussé à l'extrême son effort pour la conquérir, de s'être résigné à la perdre. Mais surtout elle s'accusa elle-même ; elle maudit son sot orgueil qui, à cette heure décisive, venait de lui faire manquer l'occasion de remplir la destinée à laquelle elle se sentait appelée. La séparation définitive était faite ; il ne lui restait plus qu'à laisser les événements suivre leur cours :

nonne elle avait voulu être ; l'engrenage l'avait prise, nonne elle resterait.

Elle ne savait pas qu'à cette heure même où sur sa couche solitaire elle se tordait de désespoir, la police alertée la nuit précédente par les cris de Firmin ou prévenue par la supérieure, montait une garde attentive autour du couvent. Le jeune homme, dérangé dans ses projets et craignant le scandale que ne manquerait pas de provoquer son arrestation, s'était résigné à se taire et à attendre.

L'aube commençait à poindre à l'horizon, l'aube de ce jour où son avenir allait se décider, lorsqu'un sursaut mit debout la jeune fille. L'appel tant désiré, l'appel sur lequel son désespoir ne comptait plus, venait de s'élever dans la rue prochaine : « Emma ! Emma ! » Mais cette fois la voix était si déchirante qu'on y sentait la suprême tentative et la détresse profonde qui n'a plus de refuge que dans le désespoir. « Emma ! Emma ! Adieu ! » À ces derniers accents, toute la résistance de la jeune fille, faite de préjugés, de crainte ridicule et d'orgueil, tomba définitivement. Elle assembla en hâte ce qui lui appartenait, répétant comme en rêve et comme si l'aimé avait pu l'entendre : « Non, non, pas adieu ; attends-moi, j'accours, que m'importe le monde et ce qu'il peut penser ; je serai tienne ».

Sa petite valise à la main, elle allait sortir, lorsqu'une détonation dans la direction de la porte du cloître la rejeta pantelante dans sa cellule.

Des appels, des portes qui s'ouvrent, des pas qui se pressent dans les longs corridors : tout le couvent est debout !

La sœur tourière, une lanterne à la main, rentre essoufflée et, dans la cour, on l'entend crier d'une voix blanche : « Quel malheur, mon Dieu, quel malheur ! Un jeune homme qui avait l'air si bien ! Il s'est tiré un coup de pistolet là sur la porte. Il est mort ! on l'emporte ! Mon Dieu ! ayez pitié de son âme ! »

Toutes les sœurs et les novices accourues l'entourent, l'horreur les rend silencieuses. Mais la supérieure a fait des yeux le tour des groupes. Elle a compris.

On court à la chambre d'Emma.

La malheureuse est étendue sur le plancher, livide, les bras en croix. On s'empresse ; le cœur bat toujours. Mais de la blessure dont il saigne la mort seule peut guérir...

Emma, devenue sœur Gertrude, ne quittera pas le couvent.





## ALLUMETTES CHIMIQUES

Rien de plus facile aujourd'hui que de se procurer du feu : vous frottez une allumette, et la flamme claire jaillit comme par enchantement. Aussi avons-nous peine à nous figurer, gâtés sommes-nous par le progrès, que l'époque n'est pas encore éloignée où la préoccupation du feu tenait une place considérable dans la vie des ménages villageois.

Voyez-vous l'habitant de la campagne réveillé en pleine nuit par un accident ou un danger, s'énervant à battre le briquet, à souffler sur l'amadou, à chercher au coin de son âtre une chènevotte soufrée, pour qu'enfin puisse être allumé le *heurchat* dont la circonstance réclame impérieusement la clarté.

Pensez à l'ennui de la ménagère qui, ayant négligé un soir de couvrir de cendre les tisons du foyer, est tenue, dans le matin froid, de répéter la même opération, et, quand la chènevotte manque, d'introduire l'amadou allumé dans un bouchon de paille qu'il faut balancer au bout d'une corde jusqu'à ce qu'éclate la flamme. À moins que, au foyer d'une voisine plus avisée, on ne puisse emprunter la braise salvatrice qu'on rapporte précieusement au fond d'un sabot.

Alors vous jugerez quelle reconnaissance nous devons au gamin de génie qui, en 1831, dans le laboratoire du collège de Dôle, découvrit les allumettes phosphoriques.

Comme toujours, cette invention, négligée en France, passa le Rhin, et c'est d'Allemagne que nous vinrent les premiers échantillons livrés au commerce. Puis on en fabriqua en Alsace. Et c'est de ce pays qu'elles parvinrent d'abord dans les Vosges en la hotte des colporteurs. Puis un épicier de Fraize, le père Gustin fit fortune en s'y approvisionnant par voiturerées entières et en ravitaillant toutes les boutiques du canton.

Les allumettes se vendaient par paquets, dans de petites boites en papier de couleur ou en *ételle* de sapin qu'illustraient deux diables cornus à longue queue.

À ce propos, il me revient une anecdote qui ne contribua pas peu à populariser l'invention dans la vallée de La Croix-aux Mines.

C'était un dimanche, au moment de la grand'messe. Un colporteur, son éventaire bien garni, s'était installé devant l'église et d'une voix suraiguë criait sa marchandise : « Allumettes chimiques ! trois paquets pour un sou ! »

Vainement avait-on fermé les portes du temple, vainement l'officiant avait dépêché vers le gêneur pour le prier de se taire ou tout au moins de baisser le ton, l'organe du vendeur, monté au dernier diapason, couvrait les chants, troublait les oreilles. « Allumettes chimiques ! trois paquets pour un sou ! » Le curé, de dépit, avait abandonné son sermon et, plutôt mal que bien, dépêchait sa messe, avec des mouvements d'impatience en ses gestes rituels. Parvenu à la fin, agacé, horripilé par le boniment sempiternel du marchand, il se tourne vers l'assistance et, en guise de la formule liturgique : « *Ité missa est* », il chante sur le ton consacré : « Allumettes chimiques ! » Et le chantre de répondre sur le même ton : « Trois paquets pour un sou ! »



## UN CHARIVARI

Le Gris Jau, un gars de trente ans, avait pour toute fortune deux bras robustes. Mais un poil dans la main paralysait singulièrement ses facultés de travail. Aussi son imagination ne s'exerçait guère qu'à découvrir le filon qui lui permettrait sans trop d'efforts et de privations d'atteindre à une vieillesse honorable.

La Providence se manifesta sous la figure d'une aimable veuve. La Minette avouait cinquante printemps, mais ses feux n'étaient pas éteints. Tenue en appétit par un long veuvage, elle se trouva disposée à point pour accueillir les effusions d'un gars robuste, peu abîmé par l'usage et point difficile sur le compte de la future, pourvu qu'elle eût le sac. Or, la Minette passait pour avoir du bien. Bref c'est dans ce fromage que le Gris Jau allait s'installer par l'effet d'un légitime mariage.

Mais un mariage ne peut pas se faire en cachette. Le maire et le curé proclament urbi et orbi l'événement en gestation. Cette formalité ne présente guère aux jeunes d'autres inconvénients que de leur faire marquer quelque temps le pas avant d'entrer dans le temple. Mais quand un veuf ou une veuve se remarie, l'attente se complique d'une épreuve qui a fait reculer plus d'un amateur de conjungo.

Dans nos montagnes, en effet, la mode ne s'est pas encore perdue de donner entre la publication des bans et la cérémonie, un charivari ou un tocsin en l'honneur (?) des gens qui se remarient.

Il advint donc aux oreilles de la population qu'en la semaine suivant Pâques, le Gris Jau et la Minette feraient bénir leurs feux. Grand émoi au hameau ! Conciliabules sous les portes cochères suivis de préparatifs discrets.

La nuit était venue ; le Gris était auprès de sa belle. Aucune flamme ne brillait dans la maison ; on n'y faisait point de bruit. Peut-être cette discrétion permettrait-elle d'échapper à l'épreuve redoutée. Mais dans l'ombre sournoise, voilà que tout à coup un son de trompe, tel le cri d'un chat écorché, se fait entendre auquel

répondent, dans toutes les directions, les éclats d'autres instruments aussi harmonieux.

La Minette tremblante s'est jetée dans les bras protecteurs du Jau : « Mon Dieu ! voilà que ça commence. Comment cela va-t-il finir ? — C'est bien ! Donne-moi la clef de la cave et je me charge d'arranger l'affaire ». Gris Jau est un homme d'expérience et de ressource. Après avoir donné aux autres tant de charivaris, il sait le moyen d'amadouer les choristes en réduisant l'épreuve à sa plus simple expression.

Mais au dehors, les acteurs s'étant rejoints sur la porte, le concert a pris de l'ampleur et du montant. Il n'est point besoin de chef d'orchestre ; la plus grande liberté est laissée à chacun et la fantaisie est de rigueur. Clarinettes, cornets, cors de chasse, clairons embouchés vigoureusement mêlent leurs divagations. Une trompette, grosse comme une baratte, et fabriquée spécialement, pousse des mugissements comparables à ceux du bœuf d'Uri. Comme tambours, des coffres à braise sonnante sous les coups de gourdin ou des arrosoirs remplis de ferraille. Comme cymbales, tous les couvercles de marmite des cuisines d'alentour et les jeux de grelots pris au collier des chevaux. Vieilles faux, vieux chaudrons, fouets de roulier complètent l'arsenal.

De temps à autre la détonation d'un pistolet éclate, mais parvient à peine à trancher sur le vacarme qui monte dans la nuit, s'étend au loin comme une vague assourdissante dont les éclats sont répercutés par les échos de la montagne et vont réveiller au loin les hameaux endormis.

Tout le village est là : hommes, femmes, enfants. Les vieux même ont quitté le coin du feu pour participer à cette grosse joie qui dilate tous les cœurs et s'exaspère dans le bruit. Un lointain atavisme n'anime-t-il pas cette foule ? Les peuples primitifs devaient s'amuser ainsi les soirs de bamboula. La bamboula c'est, dans les étables et écuries voisines, le bétail qui la danse. Au vacarme qui fait trembler les maisons, les animaux s'effraient ; les chevaux ruent et les vaches affolées sautent, brament et s'écornent dans leurs crèches. Les propriétaires vainement s'évertuent à les calmer ; l'orage passé, les bêtes resteront à trembler sur leurs pattes jusqu'au matin. À Anould même, dans un tocsin fameux, deux vaches

crevèrent d'épouvante. La joie des uns s'achète ainsi souvent aux dépens des autres.

D'habitude, si les « tocsinés » restent cois et plutôt s'ils savent prendre la chose du bon côté, le charivari s'apaise de lui-même et ne se renouvelle plus les soirs suivants. Mais s'ils se fâchent et s'énervent, si la police intervient, ils sont perdus ; leur supplice ne finira que le jour du mariage, et encore.

Non seulement on continue à les assourdir ; mais il n'est pas de facéties d'un goût douteux auxquelles on ne se livre à leurs dépens. On barricade leurs portes ; on les enfume en obstruant les cheminées. Lors d'un charivari donné à Fraize, il y a quelque soixante ans, ne vit-on pas, le jour du mariage, le couple nuptial monter vers l'église, précédé d'un suisse habillé dans la paille et armé d'une lardoire à gazon en guise de hallebarde, et d'un bedeau portant une chemise blanche sur ses vêtements et à la main une seille en bois où une queue de vache trempait dans l'eau. Les gendarmes ayant apparu, le suisse grimpa dans un chêne d'où il fut impossible de le déloger. Le bedeau, qui n'était autre que l'immortel Colas de la Boratte, le bedeau, moins heureux, alla se caler dans une *rang* de porcs où il se fit prendre.

Gris Jau était renseigné sur cette psychologie des foules. Aussi, quand les premiers symptômes de lassitude se manifestèrent chez les exécutants, au lieu de se jeter furieux dans la mêlée, ce qui n'aurait fait que stimuler une énergie défaillante, se présenta-t-il souriant sur la porte : « Les gars, c'est bien de l'honneur que vous nous faites. Aussi la bourgeoise et moi, nous vous remercions. Mais vous devez avoir soif ; donnez-vous la peine d'entrer pour vous rafraîchir ».

Il n'en fallait pas plus pour mettre fin à la sérénade. Les moins hardis se retirèrent presque déçus. Les plus déterminés, qui étaient aussi les plus altérés, entrèrent en s'excusant beaucoup pour boire à la santé des futurs. Mais la brinde fut si copieuse et Gris Jau fit si bien les choses qu'à trois heures du matin, tous les assoiffés étaient encore là, mais complètement gris, brillant du haut de leur gosier. Le charivari reprenait à l'intérieur avec les grosses farces obligées en la circonstance. On embrassait la Minette qui avait de petits cris

effarouchés de jeune congréganiste. On tapait dans le dos au Gris en l'appelant : veinard et gros malin.

Pourtant tout a une fin. L'aube dispersa les acteurs ébriolés. Mais dès lors, sans crainte d'un nouveau tocsin, ayant ainsi payé leur rançon, les futurs purent attendre en paix le jour de leur mariage.



## LE MOULIN DE FRAIZE

On était à la fin de 1635. Depuis deux années déjà, Français et Suédois ravageaient la Lorraine dont le long martyre ne faisait pourtant que commencer. Le peuple exaspéré se levait partout et de nombreuses bandes de partisans tenaient la campagne. Le plus jeune et le plus fameux de leurs chefs, Jean de Werth, avec une troupe de *butteaux*, marcaires et schlitteurs, levés dans la forêt des Vosges, descendit tout à coup des montagnes. En une nuit, vingt-deux compagnies françaises, surprises dans Saint-Dié, furent exterminées.

Puis le terrible aventurier remonta la vallée avec sa troupe à la recherche des *Huèbes* (Suédois), qui venaient d'Alsace par le col du Bonhomme.

Une première rencontre eut lieu à Fraize. L'avant-garde lorraine attaquée subitement, se réfugia dans les maisons du village, Jean de Werth, toujours en tête, séparé des siens et traqué, eut à peine le temps de se jeter dans le moulin où il s'enferma. Il se trouva en face d'une toute jeune fille, pâle et tremblante.

— Où est le maître de céans ? demanda-t-il impérieusement.

— Il est sorti... je suis seule... balbutia-t-elle.

— Y a-t-il une issue par derrière ?

— Non... à Moins que... »

Mais la porte, attaquée avec rage par l'ennemi, s'ébranlait. Encore une minute, et l'homme désarmé allait être égorgé sans pitié. Alors, dans cette enfant jusque-là si craintive, se révéla une vraie fille de Lorraine. « Par ici ! » dit-elle.

Elle ouvrit une porte, et, dans la demi-obscurité, apparut la pièce que le meunier appelait sa *chambre de force*. En travers, l'arbre de couche, un tronc énorme, s'étendait. Deux roues épaisses, par leurs rais innombrables, s'y entaient. Puis, au-dessus, en bas, d'autres roues moins grandes, blocs de bois pleins cerclés de fer, recevaient le mouvement et le transmettaient aux meules du moulin

et de l'huilerie. D'énormes chevilles, plantées dans l'orbe des roues, formaient les engrenages. Cet enchevêtrement prodigieux, bien qu'au repos, donnait l'impression d'une force aveugle et redoutable.

C'est là que la jeune fille guida le fugitif au moment où la porte cédant avec fracas, la bande féroce envahissait la maison. Au fond, elle ouvrit une trappe et la fraîcheur du gouffre monta avec un bruit de cascade. Mais déjà l'ennemi était sur leur trace. Elle descendit hardiment dans l'eau, puis, s'y plongeant jusqu'aux épaules, passa sous une voûte basse. Elle se trouva dehors dans le canal de déversement, entre la grande roue immobile et la nappe liquide qui tombait comme une trombe de l'aqueduc suspendu. Elle traversa le chenal sous les aubes et se hissa sur un mur. L'homme, sans rien dire, l'avait suivie. Devant eux, point d'issue : derrière, le danger. Mais la petite meunière avait son plan. Elle saisit le levier qui commande la chute et, sous son effort, la gerbe neigeuse se déplace et vient frapper la lourde roue qui s'ébranle lentement.

Aussitôt, derrière la muraille, une clameur d'épouvante, un tumulte d'effroi s'élève couvrant le tumulte des flots. Les malheureux qui se trouvaient dans la chambre, saisis comme par des griffes, happés par les mâchoires des engrenages, étaient broyés affreusement. Les os brisés craquaient et le sang humain coulait, teignant l'eau du canal, tel, à l'automne, le sang des grappes fuse du pressoir. Et, comme si peu à peu l'ahan de torture qui montait à côté, la stimulait dans son œuvre de mort, la roue puissante accélérât sa marche et travaillait inlassable à sa mouture infernale.

Pendant que les cris se taisaient dans le moulin, ceux de la rue semblaient redoubler. Les Lorrains renforcés chassaient maintenant les Huèbes, la fourche et la faux dans les reins. Et, un moment après, ils saluaient avec des transports délirants le chef qu'ils avaient cru perdu.

Celle qui l'avait sauvé, maintenant brisée et grelottante, cherchait à se cacher. Mais le capitaine, la prenant par la main, la présenta à ses compagnons : « Camarades, dit-il, saluez une héroïne ! C'est à cette enfant que je dois la vie. Aussi, j'espère que le respect que vous saurez lui témoigner n'aura d'égal que ma reconnaissance ».



Les cris mille fois répétés de « Vive la jolie meunière ! » accueillirent ces paroles.

Dans le rayonnement et la fraîcheur de ses quinze ans, avec sa jupe de laine, dont l'eau ruisselait, son fichu blanc croisé sur sa poitrine, avec ses mignons sabots, malgré sa pâleur qu'avivaient les bandeaux noirs plaqués aux tempes, elle était jolie en effet. Et Jean de Werth n'avait pas attendu l'exclamation de ses compagnons pour s'en apercevoir. Le roman si étrangement commencé suit dès lors, sans plus de péripéties, sa marche traditionnelle.

Aussi je cours au dénouement que le lecteur devine : un mois après, Annie Batremeix, la fille du meunier de Fraize au bras de Jean de Werth noble de race et de cœur, sortait de l'église de son village, acclamée par trois mille partisans dont elle allait suivre la fortune.

*(Concours des Annales politiques et littéraires — 1<sup>ER</sup> prix).*





## LE MOUVEMENT PERPÉTUEL

Les journaux relataient dernièrement qu'un ingénieur de Colmar venait enfin de découvrir le mouvement perpétuel. Ainsi cette chimère poursuivie au cours des siècles par nombre de cerveaux sages et qu'on disait fols, va devenir une réalité. Et du coup vont être réhabilités tant de chercheurs dont il était de bon ton de rire et de se divertir.

J'ai eu la chance de connaître et même, ce qui est plus rare, de mériter la confiance de l'un de ces obscurs songe-creux. Car c'était généralement dans l'ombre, par crainte des indiscretions et des moqueries, que travaillaient ces parangons des vieux alchimistes.

C'était un grand paysan maigre et âgé qu'on appelait le Coulas. Il habitait seul dans une « demourance » donnant sur l'arrière d'une ferme du Belrepaire. De sa chimère exceptée, il n'avait jamais dû être amoureux. Aussi était-il demeuré célibataire. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, c'était un gai vivant, haut en couleur, aimant rire et gouailler.

En blaudes, avec ses sabots à « courte gueule », un bonnet noir tiré sur ses mèches blanches, il vaquait toute la semaine à son travail de manœuvre, qui lui fournissait à peine de quoi vivre. Mais, de temps à autre, surtout l'hiver, il disparaissait et restait enfermé des jours entiers dans son « capharnaüm ».

À quelle œuvre secrète pouvait-il s'adonner ? Au village on ne peut pas cacher grand'chose aux regards toujours aux aguets des voisins : il cherchait le mouvement perpétuel.

Mais le dimanche, quelque temps qu'il fît, nous le voyions arriver aux offices, rasé de frais, l'œil guilleret sous son chapeau à larges bords, sanglé dans sa redingote antédiluvienne, trottant menu comme une vieille bigote. Bigot, il l'était, mais naïvement, sans pudeur farouche, entendant la plaisanterie et y répondant si verte et si hardie qu'elle pût être.

En outre, il ne croyait pas que pour être bon pratiquant, il fallût s'interdire toute incursion dans le domaine de la vie joyeuse.

En ce temps déjà lointain, les jeunes et quelques anciens qui n'avaient pas su vieillir, tenaient leurs assises au café Pierrat. C'est là qu'à jour fixe on voyait régulièrement apparaître le Coulas. Il venait, selon le précepte d'Hippocrate, prendre sa « cuite » mensuelle. Et il la prenait large et copieuse. Mais, même en buvant sa chopine ou son verre de « chien », ce diable d'homme ne pouvait rester un moment tranquille ; carambolant, sautant et braillant, il ne lâchait le billard que vaincu par l'ivresse. Alors, dans la nuit complice, il s'en allait festonnant et monologuant.

Un mois après il apparaissait de nouveau, criant dès la porte : « Vieux fricoteurs, salut ! » Et quolibets de pleuvoir : « On vous croyait mort ! — Pas si bête ! Coulas est toujours là ! — Et ce mouvement ? — Comme ta langue, jalé, toujours en mouvement. Ah ! Ah ! il rigolera bien, celui qui rira le dernier ! »

Malgré cette assurance, la fameuse machine restait une hypothèse et quand on parlait d'une chose improbable, avait-on soin d'ajouter : « C'est comme le mouvement du Coulas ! » Car personne bien entendu ne prenait au sérieux l'innocente manie du pauvre vieux.

Il fut un mois pourtant où il ne parut pas. Une pareille dérogation à ses habitudes annonçait ou une maladie grave ou un événement extraordinaire. Aussi, mû autant par la curiosité que par l'intérêt que je lui portais, me décidai-je à lui rendre visite.

On était en mars ; mais il y avait eu un retour d'hiver très pénible et ce jour-là, notamment, il faisait un froid de loup. Je frappai à la porte et une voix cassée que j'eus peine à reconnaître me cria d'entrer. Au premier coup d'œil je fus saisi de l'air de dénuement qui régnait dans la demourance. À la cuisine, au poêle, pas de feu, pas de bois ; le buffet ouvert était vide ; sous la nappe de grosse toile pas de pain. Au fond, enfoncé dans son châlit en bois, je finis par apercevoir le Coulas. Sous la couette efflanquée, ses membres grêles se devinaient. Ses yeux étaient rouges et la peau collée aux pommettes. Il semblait vieilli de dix ans. Mais il n'était pas malade, assurait-il ; il s'était mis au lit « comme ça » tout habillé parce qu'il n'avait rien à faire. Et il causait, causait, tâchant encore de rire, essayant vainement de sauver la face. Pris de pitié pour ce vieux se mourant héroïquement d'inanition plutôt que d'avouer sa

misère, je ne parvenais à prêter à ses paroles qu'une oreille distraite. Il dut s'en apercevoir et pour changer le cours de mes réflexions, il me dit tout à coup :

« Tu ne me parles pas du mouvement perpétuel, aujourd'hui ?

— Vous en ai-je jamais causé ?

— Il est vrai ! Tu es le seul qui ne se soit jamais gaussé de moi. Aussi je vais te donner une marque de confiance. Tu vas voir quelque chose que je n'ai jamais montré à personne et tu pourras juger si tous ces imbéciles avaient raison ».

Et comme si cette pensée lui rendait soudain toute son énergie, il sauta du lit et m'entraîna dans une sorte de débarras, son « *reclorum* » comme il disait, attenant à la cuisine.



Le jour arrivait à peine par une petite lucarne et il fallait tenir la porte ouverte pour y voir suffisamment. À mes yeux stupéfaits apparut alors un étrange bric-à-brac : chaînes à godets, boules de cuivre, roues dentées et crémaillères de toutes formes et de toutes grandeurs, tuyaux, balanciers, ferrailles diverses garnissaient les planches posées le long des murs ; dans des fioles rangées sur une petite table, des liquides de toutes couleurs et même du mercure voisinaient avec des pinces, des limes et des marteaux. Enfin, à la place d'honneur, au milieu de cette table, une boîte à chapeau renversée.

« Tu vois, me dit-il, en me montrant tout son bazar, où et à quoi toutes mes économies et mes loisirs de cinquante années se sont dépensés. Mais je ne regretterai rien si je parviens enfin à mettre au point le joujou que voici ».

Et, soulevant la boîte à chapeau, il découvrit la merveille. Après l'avoir étudiée d'assez près et grâce aux explications qu'il me donna, j'en puis donner suffisamment l'architecture. Au centre, et comme pièce principale, un balancier assez semblable à celui d'une horloge. De chaque côté, à égale distance du balancier, deux plaques de cuivre parallèles, percées au centre d'une petite lunette ronde. En dehors de ces plaques, un aimant recourbé dont la boucle glissait dans une rainure. Enfin, quand j'aurai dit que sur le prolongement supérieur du balancier se greffaient deux antennes en cuivre recourbées de manière à pouvoir, par leurs extrémités, agir sur les aimants extérieurs; j'aurai donné une idée suffisante du mécanisme pour faire comprendre comment s'exécutait le mouvement.

Coulas donna une légère chiquenaude au balancier qui se mit à osciller avec régularité.

« Tu vois, me dit-il avec orgueil, ça marche et, quand la machine sera au point, ça ne s'arrêtera jamais. Hier, j'ai déjà obtenu un mouvement de dix minutes sans arrêt.

Si cette idée m'était venue il y a vingt ans, ce serait chose faite aujourd'hui et je serais riche. Car, en principe, ça doit marcher. Malheureusement dans la pratique c'est plus difficile : je n'ai à ma disposition que des moyens de fortune ; la science et les livres qui m'eussent été nécessaires m'ont toujours manqué et je vois venir le jour où mes yeux eux-mêmes vont me faire défaut. J'ai passé mes plus belles années à imaginer des mécaniques de toutes sortes dont tu aperçois ici les débris. Si je n'avais pas été si ignorant j'aurais su tout de suite que la difficulté à vaincre, la seule, était la pesanteur. Or, pour cela il faut une force constante, immuable et dont le renouvellement n'exige pas l'arrêt de l'appareil.

Or, cette force existe : c'est l'aimant avec ses pouvoirs combinés d'attraction et de répulsion. Vois, la partie inférieure, ce que j'appelle le poids de mon balancier est formé d'un gros aimant légèrement recourbé vers le haut : pôle nord à droite, pôle sud à

gauche. Lorsque le poids arrive en face de la fenêtre de gauche, l'antenne élève l'aimant extérieur du même côté de manière à présenter le pôle sud, pendant que l'autre antenne laisse, en s'abaissant, glisser l'aimant de droite qui présente également le pôle sud par la fenêtre qui lui fait face. Pour empêcher tout contact direct possible entre l'aimant du balancier et les deux aimants latéraux, un fil élastique est tendu devant chaque fenêtre. Arrivé au bout de sa course à gauche, le pôle sud du balancier rencontre le pôle de même nom de l'aimant. Il est donc repoussé à gauche et attiré à droite puisque les pôles de même nom se repoussent et que ceux de nom contraire s'attirent. Arrivé au bout de sa course à droite, l'inverse se produit, c'est-à-dire que les deux pôles nord se présentent à la fois à chaque fenêtre. Tu vois, ça doit marcher et pourtant la machine s'arrête encore après un temps plus ou moins long. Pourquoi ? c'est ce qui reste à trouver.

J'ai déjà remarqué qu'il était nécessaire de la placer dans la direction nord-sud. Où gît maintenant l'anicroche ? Est-ce dans l'attraction de la terre ? dans une relation à établir entre le poids et la puissance des divers aimants ? dans le frottement ou l'imperfection des organes ? C'est ce que je recherche et malheureusement je ne puis le faire que par tâtonnement. Et il faut que je me presse car le temps et la force vont me manquer ».

Le pauvre vieux n'avait pas besoin de cet aveu pour me faire comprendre qu'il était à bout. L'effort qu'il venait de faire tombait avec l'exaltation qui l'avait soutenu. Il était devenu encore plus pâle et ses jambes flageolantes se dérobaient sous lui. Il dut se recoucher.

— Écoutez, lui dis-je, je suis émerveillé de ce que vous venez de me faire voir. Mais l'œuvre, comme vous dites, n'est pas encore au point. Or, vous ne pouvez plus y travailler dans les conditions où vous vous trouvez, sans feu, sans soins — j'eusse ajouté sans pain, si je n'avais craint de le froisser. — Pourquoi n'entrez-vous pas à l'hôpital ? Là, débarrassé de tout souci, vous pourriez continuer plus utilement vos recherches.

— C'est vrai ; j'y ai bien pensé, mais il faudrait demander et, c'est plus fort que moi, je ne peux pas.

— Qu'à cela ne tienne, d'autres le feront pour vous ».

Bref, le lendemain, le Coulas discrètement ravitaillé put se lever et prendre le chemin de l'hôpital. Pour ne pas attirer l'attention, il voulut aller à pied. Sur une charrette, son misérable mobilier, ses maigres hardes le précédaient, qu'il refusa également de suivre de trop près, feignant d'ignorer à qui appartenait le chétif bagage : amour-propre de pauvre honteux. Mais sous son bras, avec un soin maternel, il portait la boîte à chapeau.

Jamais il ne put se résoudre à s'en séparer. Et indulgente et pitoyable, sœur Théodosie consentit à ce qu'il plaçât la fameuse machine en sa table de nuit, dans le dortoir des vieux. De la sorte il l'aurait toujours sous la main pendant ses jours solitaires et ses longues nuits d'insomnie, pour la régler, la régler, encore.

Huit jours s'étant écoulés, j'allai voir mon ami.

Je le trouvai au lit, plus pâle qu'un mort et fixant de ses yeux éteints un petit amas de ferraille épars sur la table. J'eus l'intuition d'une catastrophe.

Il me reconnut à la voix et se tournant vers moi : « Tu vois, me dit-il péniblement, ce qu'ils m'ont fait. Sous prétexte que, en bricolant, je les empêchais de dormir, eux qui ne dorment plus, ils ont mis en pièces ma pauvre machine ; tu vois là tout ce qui reste du rêve de ma vie. Mais il faut les excuser, ils ne savaient pas ».

Ils, c'étaient les vieux comme lui, ceux qui soupçonnant en cet esprit des pensées moins terre à terre que celles qui les agitaient, avaient dans un accès de jalousie sénile, avec une joie perverse d'enfant vicieux, brisé le jouet de leur compagnon de misère. Et il trouvait devant ce désastre, dans le trésor de son cœur, des raisons pour les excuser.

J'essayai de le consoler. Mais il secoua la tête. « Non, dit-il c'est fini, bien fini. D'ailleurs, ça devait arriver. Car sais-tu à quoi je pense depuis mon malheur ? À une prédiction que m'a faite autrefois mon père et qui me revient en mémoire avec obstination :

J'avais dans les 15 ans et tous deux nous labourions notre champ de Hindimont. Il fut obligé de s'absenter un moment me laissa l'attelage et la charrue en « gouvernation ». Ce n'était pas une tâche au-dessus de mes forces. Mais il eut à peine le dos tourné que, plantant là tout l'attirail, je courus au *bagis* voisin.



J'avais vu des grives y rentrer et je pensais trouver un nid et puis le temps était si doux, la campagne si belle qu'il me fut impossible de résister au désir fou d'aller muser le long des haies.

Quand mon père revint, les bœufs rumaient tranquillement et la charrue renversée dans la raie n'avait pas retourné une motte. À son appel, j'arrivai quinaud, un bouquet d'églantines à la main. Je m'attendais à être grondé, battu peut-être. Cela m'eût fait moins mal que l'air profondément calme et navré avec lequel il me reçut : « Mon pauvre enfant, me dit-il, qui abandonnes le travail utile et nourricier pour cueillir des fleurs, tu ne feras jamais rien de bon et tu mourras à l'hôpital ».

Vois-tu pourquoi cette parole, que j'avais oubliée, me revient maintenant que la prédiction s'est trop bien réalisée. En effet, je n'ai jamais, par mon travail contribué au bonheur d'une femme ; je n'ai point élevé de famille ; je ne laisse après moi aucune œuvre ; j'aurai passé inutile sur la terre et ma vieillesse est une charge pour la société. Au lieu de conduire vaillamment la charrue que le sort m'avait mise en main, j'ai cherché, j'ai rêvé l'impossible ; j'ai cueilli les fleurs qui ne nourrissent pas. Puisque tu commences ta vie, profite de mon expérience. Ne fais pas comme moi. Prends un métier, de préférence un de ceux où il est loisible d'exploiter le travail des autres : c'est ainsi qu'on fait fortune. Mais une fois que tu auras choisi ton sillon, pousse hardiment ta charrue et quelque envie que tu en aies, reste sourd au chant des grives et laisse ses fleurs à la haie ».

Hélas ! mon pauvre Coulas, votre dernière leçon a été perdue : la conquête des biens de ce monde a été mon dernier souci. Moi aussi j'ai fait à la chimère trop de place en ma vie. Non pas que j'aie cherché à tirer parti de votre invention, dont je livre le secret aux chercheurs à venir. Mais j'ai mis mon rêve en des feuillets légers. La vieillesse est venue et les vents mauvais les ont dispersés. Ainsi, autour de votre lit de mourant, la malveillance des imbéciles avait éparpillé les débris du mouvement perpétuel.





## BABACHE

Dans le ciel radieux de mai, que raient les vols stridents des arondes véloces, les cloches à l'unisson secouent leurs grappes sonores.

C'est l'heure matinale où l'air encore frais s'imprègne de la senteur capiteuse des lilas ; c'est le jour où les petites communiantes, dans leur toilette blanche, s'en vont deux à deux par les chemins ombreux vers la vieille église. Enfants encore, jeunes filles déjà, et se sentant regardées, elles s'en vont légères, dégageant ce charme indéfinissable qui remplit le cœur des hommes d'un respect attendri mêlé d'amour, et fait monter des larmes aux yeux pensifs des femmes.

Les communiants, engoncés dans leurs habits neufs, par un air plus gauche, se révèlent déjà des hommes. Mais sentant côûter sur eux les fiers regards des mères, ils prennent aujourd'hui conscience des promesses d'avenir qu'ils portent sur leur front.

Heure adorable, journée unique où les tristes contingences s'estompent et où l'espérance donne libre cours à toutes ses fantaisies !

Hélas ! la cérémonie à peine terminée, la loi inexorable et mystérieuse qui régit les sociétés humaines et classe dès le berceau les fils des hommes, la loi cruelle reparait dans l'usage hypocritement charitable d'enlever ce jour-là leurs enfants aux déshérités, pour les faire participer aux agapes de leurs camarades plus fortunés. De bons bourgeois se disputent aussi le plaisir de les faire asseoir à leur table : joie égoïste de confisquer à leur profit tout le bonheur que la convention attache à un tel jour et de signaler par un geste ostensible leur fausse charité.

Et ne pensant qu'à procurer à leurs chers petits une heure de bonheur et d'oubli, en leur donnant accès dans ces intérieurs cossus où tout est félicité, les pauvres parents regagnent seuls et le cœur lourd, leur logis indigent. L'enfance est ingrate et il ne me souvient pas d'avoir, dans l'abondance d'un tel repas et le luxe du décor, donné une pensée à ceux-là mêmes qui, ce jour là. avaient le plus de

droit aux élans d'un cœur auquel tant d'émotions neuves devaient se révéler.

Dans cet état d'esprit, nous nous sentions même des favorises ! Et pour nous confirmer dans ce sentiment, n'avions-nous pas l'exemple d'un malheureux camarade qui, ce jour-là, avait failli se passer de dîner ?

C'était un pauvre diable que nous appelions Babache et que la terre maternelle a repris depuis longtemps. Je ne crois pas que la nature marâtre et l'injuste destin se soient jamais plus féroce-ment exercés que sur ce malheureux. L'échine tassée, les jambes molles et pendantes, le faciès simiesque, un vrai déchet d'humanité !

La vérité m'oblige en outre à confesser qu'il n'était pas bon et que, dans ses colères, il n'était point prudent de se trouver à portée des béquilles sur lesquelles il se traînait. Les événements pourtant ont prouvé qu'il n'était pas foncièrement méchant et que, sous cette misérable écorce, telle sur un sol ingrat, une fleur rare, des sentiments délicats pouvaient germer.

Orphelin de mère, recevant de son père plus de taloches que de morceaux de pain, de ses camarades inconscients ou cruels plus de rebuffades et moqueries que de marques d'amitié, que pouvait-il trouver dans son cœur, pour l'inciter à l'amour ?

Tous les ans, à l'automne, au moment où la soupe du fourneau économique faisait descendre vers l'école les *goussepins*<sup>27</sup> hâlés des hameaux, il réapparaissait dans ce fond de classe malodorant, et débraillé où maître Blaise exerçait avec plus de zèle que de succès ses talents pédagogiques. Pourtant, tout comme les autres, il se trouva un jour assez « savant » pour faire sa première communion

Après la cérémonie, quand, sous le porche de l'église eut lieu la dislocation, Babache vit ses camarades s'en aller avec leurs *apairés* avec les gros messieurs ou les belles madames vers le festin attendu. Il s'était pourtant mis en avant, mais nul ne l'avait, retenu. Introduire cet avorton dans sa maison, l'asseoir à sa table, la charité en grande toilette se respectant et dînant bien, certes, ne pouvait aller jusque-là. Bref, Babache resta seul sur le pavé où le soleil semblait verser du plomb fondu. Et soudain, sentant toute

---

27 NDLC : Petit vagabond, enfant, gamin, galopin.

l'humilité de sa situation, toute la détresse de son isolement, l'injustice du Ciel, la cruauté des hommes, ce vaincu se laissa choir sur la pierre brûlante et se prit à pleurer.

Heureusement, la Providence, enfin désarmée, veillait. Car voici que, sortant les dernières de l'église, les quatre sœurs institutrices s'en viennent et, émues, se penchent sur le déshérité. Elles le consolent, le relèvent et l'emmènent pour partager leur frugal repas. N'est-ce pas le bon Dieu qui le leur envoie ?

Les cornettes blanches ont des envols joyeux vers le jardin, et on sort des armoires tout ce qui peut corser l'ordinaire. Et lui, mis en joie — et en appétit — par tant de cordialité et les bonnes choses qu'on met sur son assiette, oublie sa misère, rit et cause et découvre un Babache insoupçonné, naïf et bon enfant.

Mais les bonnes filles ont des soucis qui traversent leur plaisir. Sœur Ignace a remarqué qu'à l'autel de la Vierge, les fleurs n'avaient pas été renouvelées depuis huit jours ; à la saison des lilas, n'est-ce pas une négligence impardonnable ? À quoi pensent donc ces demoiselles de la Congrégation ? Il faudra que sœur Irène qui est « débrouillarde » y mette bon ordre. Babache écoute et sourit en tapinois.

Comme c'était de mode alors, on lui acheta des *tablettes*, afin qu'il pût faire le généreux avec ses camarades.

Et à l'heure des vêpres, après l'avoir embrassé et complimenté, elles ramenèrent leur convive à l'église. S'il ne fut pas de ceux que tourmentèrent les indigestions, du moins il n'avait rien à envier aux autres, car il avait reçu la charité, inestimable pour lui, d'un peu d'amour.

Le lendemain à l'aube, quand sœur Irène entra à l'église, elle vit la bonne Vierge se dissimulant jusqu'au menton dans un énorme bouquet de lilas.

La gaucherie du geste avec lequel on l'avait placé là, lui fut une révélation. Les fleurs, sans aucun doute, provenaient d'un larcin commis dans quelque opulent parterre. Mais ne s'arrêtant qu'à l'intention, la bonne sœur en son âme, absolva le larron. Elle ordonna le bouquet, et le soir, à l'office de Marie, on put voir la

Vierge souriante, baissant son front nimbé d'étoiles, tendre ses  
mains radieuses vers les lilas volés par Babache.



## LE TOUBIB

Dans un printemps pluvieux, la campagne s'ouvrait qui devait conduire nos soldats vainqueurs à Tunis et sur ces ruines de Carthage que hante encore la douloureuse figure de saint Louis. Une armée française allait débarquer à Tabarka ; une autre descendait déjà à marches forcées la riche vallée de la Medjerdah, refoulant devant elle les bandes indisciplinées de l'armée beylicale.

La région boisée des monts de Khroumirie dont les déprédations des habitants sur la terre algérienne avaient motivé notre intervention, allait être encerclée de toutes parts.

Dans les plis de la vaste forêt, sur son piton abrupt, se dresse le village d'El Mœgen, centre de la Djemâa de la tribu des Ouchteta. Pauvre village défendu par un rempart de cactus épineux, et dont les gourbis boueux s'éparpillent sans ordre sur le sommet rocheux.

Les toitures en *diss* ou chaume et même en larges plaques de liège le font ressembler de loin à quelque hameau arriéré de Savoie ou de Bretagne. Mais les intérieurs sombres et en contrebas que ferment les plis flottants du *felij*, les rues encombrées de déchets où les enfants, en été, errent avec les chiens, les chèvres et les poules, donnent à ces villages de la Berbérie une pauvre originalité.

Sous des toits en appentis se devinent de modestes ateliers de forgerons, tisserands et potiers. Le reste de la population, bûcherons, charbonniers, écorceurs vit de la forêt et surtout de rapines.

Mais depuis que la guerre est aux portes, tous les ateliers chôment et les hommes ont abandonné définitivement l'outil pour le fusil. Ils tiennent la campagne, et les femmes laissées seules vont d'une porte à l'autre, animées, inquiètes. Leurs longs pagnes battent comme des ailes, découvrant leurs épaules. Elles écoutent par delà les croupes moutonnantes de la forêt, la voix sourde et menaçante du canon sur laquelle se détachent, grêles et désordonnées, les notes de la fusillade. Et leurs imprécations éclatent, hautes stridentes, contre les nôtres, ces chiens de *roumis*.

De petits vieillards dont les jambes cagneuses et les bras nus, pareils à des rameaux secs d'olivier, sortent des burnous flottants, tirés eux-mêmes de leurs placidité léthargique, s'agitent au seuil des gourbis. Et la foule afflue et se serre anxieuse dans les échancrures rocheuses d'où partent les sentiers de la vallée.

La fusillade s'est tue, mais l'angoisse de l'attente augmente avec le soir qui tombe. Tout à coup, dans le lointain sombre des bois, un appel retentit ; les voix de tout un peuple y répondent ; dans une galopade de pieds nus claquant sur la terre mouillée, toute la tribu se porte au devant des guerriers.

À la file indienne, dans le sentier étroit gravissant la montagne, apparaissent enfin les fameux Khroumirs. Petits de taille, mais robustes et agiles, ils montent s'appuyant sur leur long fusil à pierre.

Ils sont coiffés de la chéchia où s'enroule une bande de cotonnade. Le burnous flottant laisse apparaître une large ceinture d'où pendent des courroies en cuir tressé et qui retient tout un arsenal, sabre et poignard, pistolet et corne à poudre. Leurs jambes sont nues et leurs pieds chaussés de cuir fauve.

Dans leur face large et bistrée, le menton puissant où frisotte une barbe noire, les yeux noirs et brillants enfouis dans l'orbite, donnent à leur physionomie un aspect farouche et rusé.

Le souci barre leur front ; on n'ose les interroger, et un silence oppressé les accueille. C'est qu'ils viennent d'éprouver aujourd'hui que rien ne pourra résister à l'assaut de la civilisation, cette vague envahissante et jusque-là dédaignée, qui les enserme de toutes parts.

Les valides défilent les premiers. Puis voici deux blessés ; sur les vêtements blancs de l'un, le sang, d'une source ouverte à la poitrine, met de larges taches rouges ; l'autre, la jambe traversée d'une balle, marche appuyé à l'épaule d'un camarade. Stoiques, impassibles, ils s'avancent sans une plainte. Puis un mort apparaît, hissé péniblement sur un brancard improvisé dans le sentier abrupt. Une femme a crié ; les autres se reculent consternées. Déjà un *vocero*<sup>28</sup> s'ébauche qu'une nouvelle apparition suspend tout à coup.

---

28 NDLC : Chant funèbre appelant à la vengeance, à la suite d'un assassinat ou d'une mort violente.



Bousculé, poussé à coups de crosse et de pointes de poignard, un pauvre soldat de France, un petit lignard, vient de franchir la porte.

Son pantalon rouge et sa capote déchirés, sa tête nue disent la lutte qu'il a dû soutenir dans l'embuscade où il a été fait prisonnier et le long de ce chemin de croix, dans les forêts et les rochers, au bout duquel l'attend le supplice. Il a chaud ; la sueur perle à son front ; le sang coule de ses mains. Mais aussitôt qu'il apparaît la fureur s'allume aux yeux des femmes, et, la griffe tendue, elles se jettent sur lui.

Heureusement pour le pauvre Français, un personnage nouveau intervient qui, d'un mot, fait reculer la foule et dégage le captif. Il est vêtu comme tous les hommes de la tribu ; mais comme coiffure, il porte le *mdoll* ou haut chapeau arabe qui relève encore sa grande taille. Son visage est aussi plus coloré et semble mangé par une épaisse barbe blonde et une moustache à la gauloise. Bien que son allure indique un homme encore robuste, son âge est indécis. On murmure « *toubib* », et on s'écarte avec déférence devant lui.

Il précède la foule jusqu'à la porte d'une maison plus spacieuse et plus haute que les autres. Sur le toit aux pans jumeaux, entre le faite et l'orifice d'une cheminée, une cigogne a bâti son nid. L'oiseau reste auprès, debout sur une patte, comme figé dans sa pose hiératique, et témoignant par son air impassible de la sécurité et de la protection dont il se sait entouré. Les murs en pierres percés de petites fenêtres, jusqu'aux ceps noueux qui grimpent aux pignons, révèlent qu'une influence lointaine et civilisatrice a pénétré dans cet oppidum barbare.

Une conversation animée a lieu entre le toubib et celui que sa ceinture rouge et son air d'autorité semblent désigner comme le chef des guerriers. Puis les deux personnages s'étant assis sur un bloc de pierre, on fait approcher le petit soldat. Et, dans un français sans accent, le toubib procède à l'interrogatoire :

— Comment t'appelles-tu ?

— Lamaze !

— Quelle classe ?

— Septante-neuf !

— Tu es des Vosges, environs de Saint-Dié.

Le visage de l'interrogateur est resté impassible, mais celui du petit soldat, tiré tout à coup de son abattement, s'éclaire et trahit, avec la surprise, une vague espérance.

Il ne peut s'empêcher de s'exclamer :

— C'est vrai ! Mais vous êtes donc sorcier ?

— Sans doute, et même mieux que cela.

Mais c'est de toi qu'il est question. Tu me sembles encore bien naïf, et ce n'est pas sans doute de ton plein gré que tu es venu de si loin échanger des coups de fusil avec des gens qui ne te demandaient rien.

— Sûrement !

— N'importe ! l'un des nôtres a été tué ; le sang appelle le sang ; tu comprends ? On va décider de ton sort. Estime-toi heureux si l'on t'accorde la mort des braves, c'est-à-dire l'exécution sans supplice. En attendant, dans ton intérêt, laisse-toi faire et tiens toi tranquille. »

Et, sans donner au Français retombé dans ses angoisses le temps de répondre, il donna des ordres en langue berbère et rentra dans sa maison.

Quand il en sortit avec une longue boîte en chêne sous le bras, le prisonnier, au milieu d'une foule agressive et hurlante, était lié solidement à un arbre.

Sans paraître davantage s'occuper du malheureux, le toubib ouvrit sa boîte, en tira une vraie pharmacie avec des instruments de chirurgie et fit approcher les blessés. En un tour de main ils furent pansés d'après les meilleurs préceptes de la clinique moderne.

Puis des malheureux s'avancèrent, exhibant des ulcères, des gibbosités, des phlegmons, toutes les misères de la pauvre nature humaine. Alors, le médecin se mit à pratiquer une étrange thérapeutique. Il imposa les mains aux malades, puis, faisant sur eux force passes, il prononça en une langue inconnue des patients une longue incantation. Un silence profond s'était établi et tous

écoutaient avec respect, certains que sous l'influence des paroles magiques, le mal allait disparaître.

Aux premiers mots, le prisonnier avait eu un geste de surprise aussitôt réprimé, et, le front penché, en apparence indifférent, il ne perdait rien des paroles du magicien.

C'est que celui-ci disait en pur patois des Vosges : « Ti qu'il tolà, prads bïn wade de motrèr que te m'oïs. Je te vus do bïn, mais je ne serâis te lo motrèr dévétè je éco moun te lo dire è français. Lo chef qu'a écate mi lo comprad essèz po me gêner. Ne fais do lé chir de rïn, mais ne révie mi çu que je vais te dire. Po te wadèr dis garces épételâies éprès ti, a vais te dehhade das enne lovire. Lè neut venoûie, elles serot forcies de ratrèr et n'érol pus drât de rehhi. Lis hommes érot enne hhêgnâie po décider de ti ; j'y serâi, mais je me waderâi bïn de piati po ti. Do ta-la ne pîds mé lo tïn. Etôie tis pids das lis pettes po ne poit léhhi do trèces. In momat varait où que te setterais enne coude devallèr dwa ti. Te te hêterais de rehhi. Enne de mis femmes t'étadrait , te lè sérais sna pipèr et te ferais tout çu qu'elle te quémanderait. Devallè das ïn meix, te pârais è drate lo dos au much. Te trouverais enne sate ; sna brut et vitemat te lè devalles. Errivè au rupt, te sés lo corant haïant das l'ove po deuscorpèr lis chïns. Au jo, si te n'es poit d'échoc, te serais su l'Alger. Si t'as repris, tâche de te couhi : lè femme qu'érait épovèr de te sauver risque groû. Hhépu, couhhe-te co : je ne tïns mi do tot è étiri l'étentio su mi.

Portant si t'es chance de rewèr tis montéies, vès-t'è è Fraize, au hameau dè Burâie, et demande éprès Saint-Dizier dit Pizot T'érais èque po te faire quenahhe. Dis-li : « J'ai vu Jean-Claude, vote bî-frère. Il è trâs femmes, doze éfants ; il è dis mauhos, dis tropès et dis tires ; il a pus rèche bès-là que lis Mengin pahhi. Il è chïnji de na, de longue, de nautio, de pé et de bon Dû. Mais si pa lo defû il n'a pus lo même, lo dedas n'è mi chïnji. Mi pus que so patwès, il ne vos

è réviè. Vais è lè wade Dé, tare éfant de châ nos ! Si te m'es bin compris, ne dis rin, mais sképe è tire <sup>29</sup> »

Les incantations ont pris fin. Ô prodige ! un pauvre béquillard suggestionné se lève et se met à marcher. Pendant que le peuple émerveillé l'entoure, que les femmes poussent des you you d'admiration et de surprise, le toubib lève des yeux humides vers le prisonnier qui vient de cracher à terre.

Mais des ordres sont donnés ; on détache le soldat et, à l'aide d'une échelle, on le force à descendre dans une citerne vide. C'est la prison de la Djemâa. L'échelle retirée, le malheureux reste dans la vase jusqu'à la cheville, au fond d'un cachot aux parois à pic et où le jour ne descend que par un trou de la voûte. Longtemps encore des têtes curieuses se penchent sur le soupirail ; des pierres et des immondices tombent sur le prisonnier ; puis, peu à peu, le silence se fait sur la place et il reste plongé dans une nuit profonde.

Alors, sans perdre de temps, il ôte ses godillots, déchire sa capote, enveloppe ses pieds avec les morceaux, et attend. Rien ne paraît bouger là-haut ; pourtant un bruit mat comme celui d'un corps qui tombe dans la boue, se fait entendre tout à coup auprès de lui ; sa main tâtonne et rencontre une corde. Le cœur battant, il s'en saisit, et, à la force des poignets, s'élève jusqu'à l'orifice. Il sort.

---

29 Toi qui es là, prends bien garde de montrer que tu m'entends. Je te veux du bien, mais je ne saurais te le montrer davantage, encore moins te le dire en français. Le chef qui est près de moi le comprend assez pour me gêner. Ne fais donc semblant de rien, mais n'oublie pas ce que je vais te dire. Pour te garder des garces acharnées après toi, on va te descendre dans une fosse. La nuit venue, elles seront forcées de rentrer et n'auront plus droit de sortir. Les hommes auront une assemblée pour décider de ton sort. J'y serai, mais je me garderai bien de plaider pour toi. Pendant ce temps, ne perds pas le tien. Entortille tes pieds de chiffons pour ne point laisser de traces. Un moment viendra où tu sentiras une corde descendre vers toi. Tu te hâteras de sortir. Une de mes femmes t'attendra ; tu la suivras sans piper et tu feras tout ce qu'elle te commandera. Descendu dans un jardin, tu prendras à droite, le dos au mur. Tu trouveras une sente ; sans bruit et vivement tu la dévales. Arrivé au ruisseau, tu suis le courant, marchant dans l'eau pour dérouter les chiens. Au jour, si tu n'as pas d'accident, tu seras sur l'Alger. Si tu es repris, tâche de te taire : la femme qui aura essayé de te sauver risque gros. Échappé, tais-toi encore : je ne tiens pas du tout à attirer l'attention sur moi.

Pourtant si tu as chance de revoir tes montagnes, va-t'en à Fraize, au hameau de la Beurrée, et demande Saint-Dizier dit Pizot. Tu auras quelque chose pour te faire reconnaître. Dis-lui : « J'ai vu Jean-Claude, votre beau-frère, il a trois femmes, douze enfants ; il a des maisons, des troupeaux, des terres il est plus riche là-bas que les Mengin ici. Il a changé de nom, de langue, de patrie et de bon Dieu. Mais si par l'extérieur il n'est plus le même, l'intérieur n'a pas changé. Pas plus que son patois, il ne vous a oubliés. Va à la garde de Dieu, cher enfant de chez nous ! Si tu m'as bien compris, ne dis rien, mais crache à terre ».

Une ombre silencieuse est là qui l'entraîne. Ils ont déjà fait quelques pas ; mais auprès d'eux l'aboi prolongé d'un chien éclate auquel répondent dix autres à l'entour. L'odorat leur a révélé une présence insolite, et, menaçants, ils se précipitent. La femme jette dans leur direction quelque chose qu'elle tient sous son pagne, et puis, vite, plus vite, entraîne le prisonnier. Les pas pressés des chiens de nouveau se font entendre ; mais une porte s'ouvre et se referme sur les fugitifs juste au moment où s'y heurte la meute. Des grognements s'élèvent furieux. Mais la femme avec décision s'empare des souliers que le soldat tient suspendus à son épaule, et disparaît par une autre issue. Bientôt, le Français entend les chiens s'éloigner et le bruit de leur querelle monter dans le lointain.

Il se trouve, lui semble-t-il, dans une cour étroite ; sur plusieurs côtés se dressent des bâtiments ; celui où il se tient a un mur à hauteur d'appui au-dessus duquel il sent passer, par bouffées, l'air frais montant d'un abîme. Mais la nuit est si noire qu'il devine ces choses plutôt qu'il ne les perçoit réellement.

De nouveau, sur le village, s'étend un silence si profond que le pauvre fugitif entend distinctement son cœur battre à coups redoublés. Un frôlement dans l'ombre : la femme est revenue. Elle lui tend ses souliers, et il comprend. Elle est sortie pour attirer les chiens dans une autre direction et égarer les recherches sur une fausse piste. Pour cela elle s'est rendue à la citerne, a chaussé ses petits pieds des grossiers brodequins du troupiér, a fait un tour dans le village, puis est revenue sur ses babouches. Il est ému, veut remercier ; mais une petite main qui tremble comme une feuille lui ferme la bouche. Puis ils restent là, immobiles, silencieux, attendant il ne sait quoi.

Peu à peu cependant l'orient s'éclaircit ; une sorte de halo tremble au-dessus des cimes, et la lune déchire de sa corne la sombre opacité des forêts. Alors il peut reconnaître le fantôme bienfaisant qui se tient auprès de lui : une toute petite femme dont les yeux, comme deux flammes, brillent par les trous du *yachmack*. Les mains seules sont nues, deux mains fines et blanches de patricienne.

Mais elle ne lui laisse point le temps de mieux l'étudier. Comme si le moment attendu était arrivé, elle saisit la corde, et, la

déroulant par-dessus le mur, elle fait signe au soldat de descendre. En même temps elle essaie de lui glisser un objet dans la poche. Il tâte : c'est une montre. Il ne comprend d'abord rien à ce geste, finit par croire que c'est un cadeau du toubib, et fait un geste énergique de refus. Elle veut insister ; mais un bruit de voix se fait entendre dans le village ; ce sont les membres du conseil de la Djemâa qui, ayant fini de délibérer, semblent descendre vers la prison.

Alors, sans plus, il laisse tomber la montre ; avec une hâte fébrile, il saisit la corde et se laisse glisser dans l'abîme. Vingt mètres peut-être de descente contre une paroi rocheuse, et il touche terre. Une touffe d'arbres se présente à propos ; il s'y jette et, à la clarté de la lune, cherche à se reconnaître. Il se trouve dans un jardin absolument pareil à ceux de France, avec carrés de légumes et arbres fruitiers, sans doute le potager du toubib. Une haie épineuse et fourrée l'enclôt de toutes parts ; mais il se souvient de la recommandation de son protecteur : « Prads è drâte séwant lo dos au much ! » Il rencontre une porte à claire-voie qui cède sans difficulté ; il tombe au bout de quelques pas, sur le sentier rocailleux et profond qui fait communiquer le village avec la vallée. Là-haut, au débouché, et depuis que la guerre est déclarée, il est vraisemblable qu'un guetteur veille toute la nuit. L'obstacle est tourné, mais le moindre bruit peut encore trahir le fugitif.

Avec mille précautions il se laisse glisser dans le ravin ; puis lentement d'abord, puis plus vite, s'abandonne à la course où l'entraîne l'extrême déclivité du terrain. Bientôt, il entre dans la forêt et l'ombre des grands arbres semble enfin protéger sa fuite. Malheureusement l'obscurité rend sa marche plus pénible. Après s'être un moment dirigé sur le sillon de lumière que trace le sentier dans les hautes cimes, il voit le plafond des ténèbres se fermer sur sa tête ; ses pieds cessent de fouler les cailloux du ravin ; un fourré impénétrable l'enserme de toutes parts : il est égaré.

Pour retrouver sa route, il lui faudrait réfléchir, retourner peut-être sur ses pas ou bien attendre le jour. Mais son instinct, en cette circonstance, le sert mieux que sa raison. Une clameur où dominaient des abois furieux venait de s'élever là-haut dans le village ; sans doute venait-on de s'apercevoir de son évasion. Alors

le pauvre garçon perdant son sang froid, tête baissée dévalant la pente, s'enfonça dans le sous-bois.

Les hautes futaies des montagnes de Khroumirie qui, par leur éloignement et leur opulence même, ont résisté à l'emprise dévastatrice de l'Arabe maître des plaines, sont formées de chênes-lièges et de chênes zéens aux dimensions parfois colossales. Sous cet abri se presse un taillis d'oliviers sauvages, de houx et d'autres arbustes épineux. Au bord des cours d'eau, ainsi qu'en France, poussent l'aulne, le saule et le peuplier que l'absence d'aménagement conservaient alors en touffes impénétrables.

C'est dans cette *rapaille* que le fugitif venait de s'engager. Stimulé toujours par le vacarme qui parvenait jusqu'à lui, il continuait d'avancer, se heurtant aux arbres, se déchirant aux épines, s'étranglant dans les lianes, n'ayant d'autre guide que la pente qui l'entraînait. Dans cette obscurité menaçante et cette végétation hostile, il se crut perdu. Il était sauvé ; car, en admettant même qu'ils fussent sur ses traces, il était bien impossible aux hommes et même aux chiens de le retrouver, la nuit, dans ce maquis. Le bruit de l'eau vint enfin fort à propos, stimuler son énergie.

C'était un ruisseau, affluent de l'Oued Iroug. Avec lui il retrouvait sa voie. D'après la recommandation du toubib, il devait marcher dans le lit en descendant le courant. Il entra donc résolument dans l'eau. Elle lui arrivait à peine aux genoux ; mais les cailloux pointus du fond rendaient la marche pénible. Et puis les branches traînant jusque dans le courant, avec les roseaux jamais faucardés qui jaillissaient des rives, formaient un fouillis inextricable, d'où il ne se dépêtrait qu'avec peine. Souvent il était obligé d'avancer sur les pieds et les mains et le corps dans l'eau.

Il était transi, épuisé ; mais le train de chasse qui semblait se rapprocher et dont le bruit lui parvenait à travers l'épaisseur des bois, continuait à le tenir en haleine.

Tout à coup il se trouva pris dans un enchevêtrement de racines d'où il ne sortit qu'avec une peine infinie. Remis debout, il écouta ; ses oreilles seules tintaient dans le silence obscur. Alors il sentit ses forces l'abandonner ; il n'avait rien mangé depuis vingt-quatre heures ; le sang perdu, l'effort fourni, la douleur et les affres qu'il avait endurées se firent sentir à la fois dès l'instant que lui

manqua le stimulant du danger. Il se traîna sur le bord et crut qu'il allait mourir là, solitaire en cette ténèbre.

Il serait sans doute resté ainsi jusqu'au jour si le froid ne l'avait rappelé à lui. Il fit effort pour se lever ; ses pieds douloureux lui rappelèrent qu'il avait emporté ses souliers pendus à son épaule ; mais il les avait égarés et il avait laissé aux buissons les derniers lambeaux de sa capote ; autant d'indices qui, le jour venu, remettraient l'ennemi sur sa trace. Il fit donc un dernier appel à sa volonté et, rentrant dans l'eau, continua à descendre le courant.

Enfin, par la faible lueur filtrant des branches, il jugea que, sur la forêt éclaircie, l'aube jetait ses premières clartés. Tout à coup, dans le lointain, un clairon sonna la diane. Il fit encore quelques pas ; la vallée s'ouvrit ; la rumeur d'un camp arriva jusqu'à lui : c'était la terre d'Alger ; les gens de France étaient là. Une émotion intense lui faucha les jambes et il tomba sans connaissance.

\*

\* \*

Quand, conformément aux principes intangibles de la vieille hospitalité vosgienne, notre héros, rentré en France, se trouva assis devant un *bigré*, dans le *poêle* de Saint-Dizier dit Pizot, il commença son récit : « J'ai vu Jean-Claude... »

S'il fut interrompu souvent par les questions naïves et les exclamations tantôt admiratives, tantôt pleines d'émotion de la femme Saint-Dizier, vous pouvez le croire.

Quand il en vint à l'épisode de la montre, Pizot demanda à son tour :

— Comment était-elle ?

— C'était une grosse montre en argent, un oignon de famille comme en portent les vieux, avec un cordon en cuir.

— Mais c'est la mienne, celle qu'il m'a empruntée à son dernier voyage et que je n'ai jamais revue.

— Ah ! je m'explique maintenant les paroles de votre beau-frère « T'érais èque po te faire quenahhe ! » et l'insistance de sa femme pour me charger de cette montre. C'était pour vous la rapporter. Nigaud ! qui n'ai pas compris.



— Oh ! j'en ai fait mon deuil depuis trop longtemps pour la regretter. Vous n'aviez pas non plus besoin de ce témoin pour nous faire croire à la vérité de ce que vous dites : ce sont des choses qui ne s'inventent pas. »

Enfin quand le narrateur eut fini, ce fut son tour d'interroger ses hôtes et d'essayer d'obtenir d'eux les renseignements qui pussent lui permettre d'y voir clair dans son aventure.

— Mon frère, dit la bonne femme, se nomme Jean-Claude Fleurentdidier comme notre père. Il est né le 5 avril 1821, ici, près du lieudit *au-dessus du Chevet*. Notre maison n'existe plus et de la nombreuse famille qu'elle a abritée, je me croyais seule survivante.

Nous avons bien du mal de vivre, car, à cette époque, il n'y avait pas encore d'usines dans le pays et la misère y était grande.

Mon père et mon frère cultivaient les champs que nous louions, faisaient des journées, travaillaient au bois. Pendant ce temps les femmes soignaient les chèvres, filaient le chanvre ou retordaient le coton et la laine. Mais tout cela ne rapportait guère et, en trimant dur, nous ne mangions pas toujours à notre faim.

Mon frère partit pour son service militaire et fut envoyé en Algérie comme infirmier. Quand il revint, il rapportait d'autres goûts et d'autres idées. Aussi fut-il bientôt las de la vie étriquée que nous menions. Il trouvait, disait-il, la planche à pain trop haute. Bref, il nous quitta et retourna en Afrique.

Il nous écrivit qu'il était rentré comme infirmier à l'hôpital de Bône. Il faut croire qu'il n'était pas maladroit, car nous avons pu savoir qu'il avait si bien soigné un chef de « sauvages » blessé grièvement dans une escarmouche avec nos soldats, qu'il l'avait guéri. Quand le malade fut en état de sortir de l'hôpital et que l'autorité militaire voulut, remettre la main dessus, il disparut avec son infirmier.

Cela avait sans doute mis Jean-Claude en froid avec ses chefs et l'avait déterminé à faire le mort, car, depuis, nous n'en avons reçu aucune nouvelle et on n'en avait revu « pièce ni caille ». Au décès de nos parents, comme il n'y avait rien à partager, on put se passer de lui et on cessa de s'en occuper.

Il y a plus de trente ans de cela et tous nous le croyons bien mort. Aussi suis-je heureuse de savoir qu'il est en vie, qu'il a prospéré et qu'il ne nous a pas oubliés. Il est vrai que Jean-Claude a renié son passé ; mais que savons-nous ? il a peut-être bien fait. Quant à vous, je vous dois « moult » remerciements pour être venu de Taintrux afin de nous apporter une nouvelle aussi inattendue ».

L'histoire ainsi reconstituée du fameux toubib, il restait cependant un point obscur que les trois intéressés ne parvinrent pas à éclaircir : comment, aux premiers mots, avait-il reconnu un compatriote dans le prisonnier qui était devant lui ? Car celui-ci, malgré son peu d'instruction, n'était point descendu au niveau des clients du toubib qui le tenaient pour sorcier. Nous en sommes donc réduits aux conjectures.

Jean-Claude avait beaucoup appris en voyageant, et il est à peu près certain que son observation lui était suggérée par le nom, le ton du langage et les expressions mêmes du petit soldat.

S'il est en effet des patronymes qui ne disent rien parce qu'on les retrouve partout, il en est d'autres au contraire qui ont, pourrait-on dire, un cachet de terroir.

C'est qu'ils ont leur racine dans l'ancien vocabulaire du pays. Si les Muller sont originaires d'Alsace, les Le Goffic de Bretagne, au début on ne devait rencontrer de Duvoid, Durain, Leboube et enfin de Lamaze que dans la Lorraine. C'est que, dans le dialecte primitif de cette province, un *void* est un gué, un *rain* est un ravin, un *boube* désigne un garçon, et une *mazze* une mesure.

Que depuis, les Duvoid et les autres aient essaimé au loin, il n'est point douteux. Ce n'était donc là qu'un premier jalon ; mais, si nous négligeons le type physique qui peut aussi fournir certaines indications à un œil exercé, le toubib avait surtout dû être frappé par une expression propre au coin de montagne dont il était originaire. C'est à tort, mais on ne compte plus guère par septante et nonante que chez nous.

Puis il y a l'accent chantant du parler vosgien qui, sans que nous nous en rendions bien compte, détone à l'étranger. À ce propos, je demande la permission au lecteur de citer un fait qui m'est personnel. Il y a quelques années, me trouvant sur une plage

flamande, je fus tout surpris d'entendre un marchand forain à qui je demandais le prix d'un objet, me dire tout à coup en m'écoutant parler : « Monsieur est des Vosges ! »

C'est ainsi que, par déductions rapidement tirées de ces divers éléments, le toubib avait été fixé et avait pu, à coup sûr, dans un rayon de quelques lieues « situer » son sujet.

Telle est l'histoire invraisemblable et pourtant authentique de ce pauvre enfant des Vosges devenu, par les hasards de la vie, une célébrité barbare, thérapeute et thaumaturge, connu dans toutes les montagnes de Khroumirie sous le nom de *grand toubib des Ouckteta*.





## TABLE DES MATIÈRES

Préface	5
Jean Misère	7
Montegoutte	15
Les Renards	19
La Louvière	25
La Reine de Naples	47
Visite royale	51
Emma	65
Allumettes chimiques	75
Un Charivari	89
Le Moulin de Fraize	91
Le Mouvement perpétuel	95
Babache	99
Le Toubib	107